

La part de l'ombre

Prologue

La salle de réception fourmillait d'experts, de galeristes, de représentants d'art et d'artistes issus d'univers aussi variés qu'hétéroclites. Cependant, au-delà du domaine d'activité dans lequel chacun exerçait, un point essentiel unissait cette illustre assemblée : le statut social. Tout ce beau monde avait réussi et cela devait se voir. Costume de rigueur pour les hommes – blazer et nœud papillon –, robe de soirée et colliers pour les femmes, le protocole se voulait strict et ostentatoire.

Catherine Beaumont aimait prolonger ces instants passés en compagnie de ses pairs à discuter des dernières œuvres qu'elle avait dénichées ou du nouveau talent qu'elle exposait. Passionnée par son métier, elle aurait disserté ainsi jusqu'au bout de la nuit tant que le sujet fut lié de près ou de loin à sa passion première, mais le buffet s'était vidé depuis un bon moment et les employés de l'hôtel s'affairaient déjà à ranger la salle. Alors que les derniers convives prenaient congé, Catherine et ses collègues faisaient durer les au revoir.

– Nous devons absolument poursuivre cette conversation lors de notre prochaine rencontre, lança l'un d'eux.

– Il n'était pas question qu'Éric Steinberg anime une conférence sur la peinture baroque le mois prochain ?

– Oh, encore une conférence sur le baroque ! J'ai l'impression d'assister tous les mois aux mêmes débats, c'est d'un ennui ! répondit une femme, d'un ton quelque peu guindé.

– Pourquoi attendre ? reprit Catherine. Organisons une soirée à mon domicile. Attendez que je vérifie mes disponibilités... (Elle sortit un blackberry de son sac à main.) J'ai un créneau le samedi en huit, cela vous conviendrait-il ?

– Navré, mais je n'ai pas mon agenda sur moi.

– Eh bien, en ce qui me concerne je pense pouvoir me libérer. On se confirme cela dans la semaine, chers collègues ?

– Oui, ce serait parfait, acquiesça la femme à l'air pincé. Qu'en pensez-vous, Catherine ?

– Si vous préférez, oui. Admettez que ce serait tout de même dommage d'attendre une occasion de se revoir alors que je connais un cuisinier français qui fait des plats divins. Et il va sans dire que nous pouvons profiter de ses talents sur simple demande de ma part, conclut la jeune femme, à la fois par pure vanité et pour dissiper les dernières hésitations de ses collègues.

Le petit groupe en convint, puis galeristes, conférencier et expert échangèrent les dernières politesses d'usage avant de se séparer, certains empruntant le chemin de la sortie, d'autres celui de leur chambre. Parvenue à son étage, occupée à l'organisation de la future soirée, le nez plongé dans son BlackBerry, Catherine Beaumont sortit de l'ascenseur sans prêter attention à l'homme qui déboulait au même moment de la cage d'escalier pour s'engouffrer dans ses pas. Emmitouflé dans une veste noire, les mains gantées et la tête baissée recouverte d'un bonnet sombre, il se rapprochait peu à peu de la jeune femme tandis qu'elle progressait mécaniquement dans le couloir. Soudain, elle s'arrêta devant l'une des chambres. L'homme s'accouda au mur à deux portes de la sienne, faisant mine de fouiller l'intérieur de ses poches. Catherine Beaumont, tout en pianotant sur son téléphone, sortit la carte de son sac et la fit glisser machinalement dans la serrure magnétique, qui bipa lorsque le voyant passa de

l'orange au vert. Elle entra dans la pièce et poussa la porte derrière elle lorsque soudain, d'un geste vif, l'inconnu glissa son pied dans l'entrebâillement. Surprise, Catherine Beaumont quitta des yeux son organisateur mais il était déjà trop tard. L'homme se jeta sur elle et la fit basculer sur le lit. Tout se passa si vite qu'elle sentit le goût froid du cuir entre ses lèvres avant que le moindre son ne puisse s'échapper de sa bouche. Et alors qu'elle pensait hurler de toutes ses forces, ses cris se muèrent en de simples gémissements quasi inaudibles tandis que, de sa main libre, l'agresseur serrait sa prise de plus en plus fort autour de la gorge de sa proie. Catherine s'accrocha fermement au bras de son assaillant, plantant ses ongles dans sa chair. Elle se débattit autant qu'elle put, mais elle était bien trop frêle et l'homme n'eut aucun mal à maintenir fermement son emprise. Le corps de la jeune femme sembla parcouru de violents spasmes. Chacun de ses membres s'agitait vigoureusement, d'abord pour s'extirper de la pression de son assaillant puis par réaction physique au manque d'oxygène. Tout en jouant avec ses doigts qui, telle une pince mécanique, s'ajustaient autour de son cou, l'homme défiait sa proie du regard. Catherine sentait sa gorge se serrer comme dans un étau ; ses gémissements n'étaient plus que de faibles râles à peine distincts. Au fur et à mesure que l'air se faisait de plus en plus rare dans ses poumons, la douleur commençait à laisser place à une forme de libération. Ses forces l'abandonnaient, ses membres lui paraissaient désormais de plus en plus lourds. Ses mains lâchèrent prise, et elle se sentit partir. Mais son assaillant desserra son étreinte avant qu'elle ne rende son dernier souffle, puis il se détourna de sa victime inconsciente et sortit de la poche de sa veste une poignée de colliers de serrage en plastique avec lesquels il ligota les poignets et les chevilles de la jeune femme aux barreaux du lit. Il jeta ensuite sur le sol le sac qu'il portait sur ses épaules et attrapa enfin l'instrument qu'il y avait enfermé. En partie déconnecté de la réalité, il n'avait plus vraiment conscience de sa propre nature. Debout, au pied du lit, vêtu de noir des pieds à la tête, les bras ballants, et son outil à la main, il semblait tout droit sorti d'un roman de Stephen King. Et alors qu'il contemplait le tableau qu'il avait lui-même esquissé, une image se forma dans son esprit : *l'Homme de Vitruve*. Son modèle ainsi exposé, les membres en croix ligotés au lit, lui faisait penser au dessin de De Vinci. À cette évocation, tel un éclair déchirant la nuit, un sourire fendit son visage. Catherine Beaumont serait son *Homme de Vitruve* ; mieux, ce serait son *Annonciation*.

À l'aide de son outil, il brisa la commode de la chambre en bois massif et choisit parmi les morceaux dispersés à ses pieds l'une des planches les plus lourdes qu'il fit glisser sous les chevilles de la jeune femme, toujours inconsciente. Puis il s'assit à ses côtés, retira la taie d'un des oreillers et l'enfonça dans sa gorge avant de lui donner quelques petites claques au visage.

En rouvrant les yeux, la première réaction de Catherine Beaumont fut de recracher le tissu qui lui obstruait la trachée, mais en vain. Elle éprouvait tant de difficultés à respirer qu'elle eut l'impression d'être sur le point d'étouffer. De nouveau elle se débattit, tentant de se libérer de ses liens, mais là encore, sans succès.

L'homme se redressa et, des flammes dans les yeux, son regard s'enfonçant dans celui de la jeune femme, il secoua la tête :

– Ttt...

C'est seulement à cet instant qu'elle l'aperçut dans le prolongement de son bras : une petite hache à la lame étincelante qu'il faisait danser d'une main à l'autre. Paniquée, choquée, elle ne fit plus le moindre geste, plus le moindre bruit. Elle tenta de se reprendre, se concentra sur sa respiration, s'efforçant de faire abstraction du tissu qui lui brûlait la gorge. Elle adressa un regard implorant à son agresseur, accompagné d'un dernier gémissement.

– Vous pensez vraiment être importante, n'est-ce pas ? Avoir un rôle à jouer... Sauf que vous n'êtes personne. Vous n'avez pas plus de talent que tous ces gribouilleurs que vous exposez et qui n'arrivent pas à voir que ce qu'ils font ne vaut même pas le prix de la toile sur laquelle ils projettent leur suffisance naïve. Ils ne sont rien, et vous n'êtes personne !

Tout en poursuivant son monologue, l'homme fixait du regard les chevilles de la jeune femme, caressant du pouce la lame tranchante de sa hache.

– Mais, grâce à moi, cela va changer. Dommage que vous ne puissiez apprécier cette renaissance...

Et alors que sa phrase semblait en suspend, il fit soudain s'abattre violemment sa hache sur la jambe de Catherine Beaumont, dont les hurlements furent étouffés par la taie d'oreiller enfoncée dans sa bouche. Puis il recommença. De nouveau il fendit l'air avec son instrument de torture et fit pénétrer d'un coup sec l'épaisse lame sur ce qu'il restait de la cheville de sa victime. Il dû s'y reprendre à trois fois pour qu'elle se détache complètement du reste de la jambe. Du sang l'éclaboussa et gicla sur le lit, continuant d'affluer de la blessure ouverte de sa proie, se répandant sur les draps telle une tache de peinture sur une toile. Sous la violence du choc, Catherine Beaumont avait de nouveau perdu connaissance. Son tortionnaire fit le tour du lit pour délicatement lui tapoter les joues mais, heureusement pour elle, elle ne reprendrait plus jamais ses esprits. Déçu, il retourna néanmoins à son travail et s'attela à l'autre cheville. Cette fois, il parvint à la découper en deux coups secs. De nouveau, le sang gicla sur lui et tout autour, et un jet continua de s'écouler du membre ainsi amputé. Des morceaux de chairs pendaient autour des os du péroné mis à nu et les jambes de la jeune femme étaient régulièrement parcourus de légers soubresauts, tels ceux d'un animal que l'on vient de décapiter. La planche que le bourreau avait utilisée pour maintenir les membres inférieurs de sa victime baignait dans son sang. Les couvertures, le lit et le matelas en étaient recouverts et des filets du liquide vermillon se répandaient sur le sol.

L'homme marqua un temps d'arrêt. Il s'essuya le front du dos de la main comme s'il prenait une pause entre deux tâches quotidiennes, fier du travail accompli. Il se rapprocha ensuite de son sac à dos et en sortit une agrafeuse... et une vieille paire de bottines en cuir qu'il posa sur le petit bureau de la chambre. Il récupéra froidement les pieds sanguinolents de sa victime abandonnés sur le lit, puis il attrapa un cutter dans la poche intérieure de son manteau avant de s'installer au bureau et de s'atteler à la deuxième partie de sa tâche.

Près d'une heure plus tard, il pouvait contempler son œuvre, satisfait.

Il ne lui restait plus qu'un détail à régler.

Chapitre I

Part. 1

Sentinelles solitaires, les lumières orange clignotaient dans le petit matin encore sombre, révélant par intermittence un paysage rocaillieux et desséché où serpentait une route entre des parois abruptes. Plus loin, l'éclairage cru des projecteurs baignait la scène où s'était joué le drame, quelques heures auparavant, à l'écart de tout spectateur. N'étant plus d'aucune utilité, les équipes de secours avaient laissé la place aux policiers qui, pour reconstituer le fil de l'histoire, s'affairaient désormais seuls autour de l'homme gisant dans son sang.

Une camionnette s'avança lentement et s'arrêta devant le planton qui sécurisait l'accès. La conductrice baissa la vitre et interpella l'agent :

– Bonjour Parker. Qu'est-ce que nous avons ce matin ?

– Bonjour Docteur Cooper. Un accident de la route avec délit de fuite. Un seul client pour vous.

– Ok, merci.

Dorothy Cooper, responsable du S.I.S (service d'investigation scientifique), releva la vitre et avança son véhicule pour le garer contre les bandes jaunes posées par les premiers agents arrivés sur le terrain. Elle reconnut, à quelques pas, l'officier Jones qui s'occupait des premières constatations. Elle s'avança vers lui.

– Alors, Jones, on fait mon boulot, lança-t-elle d'un ton léger.

L'officier se retourna en reconnaissant la voix de la scientifique qu'il avait croisée sur nombre de cas macabres.

– Bonjour, Doc. J'ai commencé car la pluie menace.

– Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

– Encore un accident, avec délit fuite cette fois. À priori, le chauffeur du poids lourd est mort sur le coup, éjecté de sa cabine.

– Jones, laissez-moi ces conclusions, vous voulez bien. On verra ça après l'autopsie. Et l'autre véhicule ?

– Pas de trace. Ou plutôt si, celles qu'il a laissées sur la chaussée, mais pas de choc entre les véhicules. Le type a dû repartir bien tranquillement. Faudrait vous dépêcher pour le corps, qu'on puisse rouvrir la circulation.

Dorothy Cooper s'avança vers la forme allongée sur l'asphalte. La victime avait le crâne défoncé et des lacérations au niveau du visage et des épaules. Les yeux de l'experte scientifique parcouraient la scène, relevant chaque indice, chaque élément, même le plus anodin, et son esprit de déduction faisait le reste. La route zébrée de marques noires laissées par les pneus sur le goudron, témoignait de la brutalité de l'accident. Le véhicule en fuite était parti en tête-à-queue sur plusieurs dizaines de mètres avant de s'immobiliser. Le camion avait zigzagué, mais emporté par la masse de la remorque, il s'était encastré dans le mur rocheux, projetant son conducteur à travers le pare-brise.

Au cours de sa carrière, la jeune femme avait enquêté sur des dizaines de conducteurs qui avaient atteint leur destination finale sur cette même route, l'une des plus dangereuses de l'état en raison de ses à-pics vertigineux et de ses défilés étroits. Rien de plus classique, ou presque... Quelque chose n'allait pas dans cette scène. Elle se dirigea rapidement vers la cabine du camion et l'examina d'un regard circulaire puis appela Jones, qui s'approcha de sa

démarche nonchalante.

- Un problème, Doc ?
- Oui, on peut le dire. Où sont les chaussures du chauffeur ?

Chris Molinari regarda ses souliers détrempés par la pluie glaciale qui s'abattait sans discontinuer depuis le matin. Encore une paire fichue. Son costume Hugo Boss ne s'en sortait pas mieux.

Son oreillette grésilla :

– Ok, paquet livré. On remballe. Je rappelle, passage par le poste obligatoire pour le rapport. Over.

Chris regarda sa montre : 8h15. Il avait donc passé un peu plus de trois heures à faire le planton sous la pluie pour la protection d'un quelconque dignitaire en visite officielle. « Si au moins il s'était passé quelque chose ! se dit-il. Une agression, une tentative d'assassinat, n'importe quoi ! Mais non, je suis resté là à me tremper les os, trois heures durant. Et au final, pour quel résultat ? Encore une matinée gâchée ! » Tout en fulminant, il se rapprocha des agents en tenue qui contrôlaient avec lui la zone de fret de l'aéroport.

– C'est bon, les gars, vous pouvez remballer. Je file au poste pour le débriefing.

Les agents le saluèrent. Pour eux, la journée n'était pas encore finie. Flottant dans leurs ponchos ruisselants, ils entreprirent le démantèlement des barrières de contrôle qu'ils avaient installées quelques heures plus tôt sous cette même pluie battante.

Les observant s'affairer dans son rétroviseur alors qu'il filait vers le commissariat, Chris se remémora toutes les tâches déplaisantes auxquelles, jeune officier en uniforme, il avait lui-même été confronté quelques mois plus tôt.

À peine entré dans le bâtiment, il fut accueilli par l'agent de garde :

- Molinari, le capitaine te demande dans son bureau.
- Le débriefing n'a pas lieu dans la salle de conférence ?
- Je ne sais pas. Le message est que tu *ramènes tes fesses* dans le bureau du chef *illico* !

Après, c'est toi qui vois.

Chris monta les escaliers quatre à quatre, ses vêtements glacés lui collant à la peau. Il s'arrêta un instant aux toilettes pour réajuster son nœud de cravate et parfaire la raie qui partageait impeccablement ses cheveux bruns. Lorsqu'il plongea son regard dans le miroir, il eut l'impression de faire un bond dans le temps. Les traits de son visage étaient plus lisses, plus fins. L'image que lui renvoyait désormais la glace était celle d'un enfant sage et bien élevé. À ses côtés, un homme au regard sévère faisait l'inspection implacable de sa tenue, sous le regard bienveillant d'une femme, légèrement en retrait. Rien ne devait dépasser. Même après avoir joué dans le parc de la propriété tout l'après-midi, il fallait que ses vêtements soient immaculés, ses mains et ses ongles propres, ses cheveux strictement lissés. Chris releva la tête et se passa la main dans les cheveux, puis il se dirigea vers le bureau du capitaine que les initiés appelaient familièrement « le bocal », en raison des quatre baies vitrées offrant une vue imprenable sur *l'open-space...* et inversement. Lorsque le jeune homme frappa à la porte, le capitaine Mendez, renversé dans son fauteuil, le téléphone dans le creux de l'épaule lui fit signe d'entrer et de s'installer en face de lui. Quand l'appel fut terminé, le capitaine se redressa dans son siège et se tourna enfin vers le jeune policier.

- Alors, Molinari, comment se sont passées ces premières semaines dans le service ? Je

vois que vous n'hésitez pas à mouiller le maillot.

Aucun sourire n'éclairait le visage de Mendez qui était connu pour son absence totale d'humour. Il gardait ses yeux fixés sur ceux de Chris. Le jeune homme ne releva pas ; cela faisait partie du jeu, il fallait attendre que cela passe.

– Très bien, capitaine. La diversité des tâches qui m'ont été assignées m'ont permis de prendre mes repères... récita l'inspecteur, et les collègues ont vraiment tout fait pour que je m'intègre du mieux possible, ajouta-t-il, presque cynique, alors qu'il se demandait encore ce qu'il faisait là.

Le capitaine approuva d'un hochement de tête puis se leva, se dépliant de toute sa hauteur, semblant réduire d'un seul coup les dimensions de la pièce. Il se dirigea vers la cafetière qui crachotait sur une étagère.

– Un café ?

– Non, merci.

– Vous avez raison. Vous me paraissez déjà bien assez nerveux.

Mendez prit le temps de remplir sa tasse, d'y verser deux sucres, et de touiller longuement son breuvage. Chris essaya de conserver son calme. Toujours ce jeu du chat et de la souris.

Le capitaine reprit sa place et planta ses yeux dans ceux du jeune homme qui soutint son regard :

– Que diriez-vous de vous lancer dans votre première enquête, inspecteur ?

Chris essaya de masquer son enthousiasme. Il attendait une telle opportunité depuis qu'il avait intégré le service,, mais il semblait dévolu aux tâches subalternes.

Le capitaine poursuivit :

– On a reçu un appel du Miramar. Apparemment ils ont trouvé une paire de pieds dans leur conciergerie. Une patrouille est déjà sur place. Ils ont sécurisé les lieux et vous attendent.

– Une paire... de pieds ? Vous voulez dire, juste des pieds ?

– Oui, des pieds découpés. Pour le moment, c'est tout ce qu'ils ont.

– Et... vous me chargez de l'affaire, capitaine ?

– Pourquoi, vous n'en voulez pas ?

– Non, non, bien sûr que je la veux ! Enfin, je veux dire... rectifia l'inspecteur, tentant de masquer son excitation, je suis à vos ordres, capitaine...

– De toute façon, je n'ai que vous sous la main !... Le sergent Buckowsky, vous connaissez ?

Ah, voilà le piège, se dit-il.

– J'en ai entendu parler. De bons résultats. On dit qu'il a résolu l'affaire du « Cannibale » en seulement deux jours...

– Et c'est tout ?

– On dit aussi qu'il a tendance à user ses partenaires. Une dizaine en quelques années si j'ai bien compris. Je suppose qu'il n'est pas très sociable...

– C'est surtout un bel emmerdeur, oui ! Vous ferez équipe avec lui. Je suspends sa mise à pieds et le réintègre à compter d'aujourd'hui.

C'était trop beau pour être vrai. « Je suis trop bête, pensa-t-il. Il est évident qu'on n'allait pas confier ce genre d'affaire à un seul enquêteur, débutant qui plus est. »

– Mais, capitaine...

– Oui, inspecteur ?

– Je peux parler en toute franchise ?

– Essayez toujours.



– Au mieux, on dit de lui qu'il est bon pour la retraite, mais en vérité, la plupart des flics du coin semblent penser qu'on ferait mieux de l'enfermer ! Personne ne veut travailler avec lui dans le service.

– Voilà pourquoi vous allez faire équipe avec lui, que vous ça vous chante ou non ! Je ne connais pas meilleur enquêteur, alors si vous êtes malin, vous apprendrez sûrement beaucoup. Tout ce que je vous demande, c'est de le cadrer, d'éviter qu'il fasse encore des siennes et surtout, que ça me retombe dessus. On est bien d'accord ?

L'inspecteur acquiesça à contrecœur.

– J'ai pas bien entendu ? Je me suis bien fait comprendre ?

– Oui, capitaine.

– Très bien. Voici son adresse. Mendez tendit un bout de papier à son inspecteur. Récupérez-le chez lui en vitesse et filez direct au Miramar. Je veux un rapport sur l'affaire avant la fin de la matinée.

Mendez plongeait la tête dans sa paperasse, mettant tacitement fin à l'entretien. Chris hésita un instant puis se lança :

– Excusez-moi, capitaine ?

– Quoi encore ? lança Mendez en relevant la tête, comme surpris de voir le jeune enquêteur encore dans la pièce.

– Ne serait-il pas plus simple que l'on se retrouve au Miramar ?

– Je vous l'ai dit, un emmerdeur. Il ne conduit pas. Et pour le reste, je vous laisse la joie de la découverte. Allez, dehors et au boulot !

Chris s'exécuta. S'il était partagé entre l'enthousiasme de se lancer dans sa première affaire et l'appréhension d'avoir à gérer les débordements de Buckowski, il était néanmoins décidé à mettre toutes les chances de son côté, quitte à conduire seul son enquête. Il n'aurait peut-être pas de deuxième chance.

La berline déboucha de Venice Road, s'engagea sur Sunset Drive dans un crissement de pneus et longea la plage déserte. Ses phares balayaient les rouleaux qui s'écrasaient sur le sable dans un tourbillon d'écume, surprenant dans leurs faisceaux quelques crabes affairés à leur festin nocturne. Sans ralentir son allure, elle attaqua les premiers contreforts du mont Carmel, accélérant sa danse de plus en plus folle à mesure que les lacets se resserraient. À plusieurs reprises, elle évita le ravin, quelques dizaines de mètres plus bas, au prix de brusques embardées projetant dans l'abîme d'épais nuages de poussières. Soudain, une lumière éblouissante jaillit au détour d'un virage. La voiture sembla ralentir, hésiter, puis irrésistiblement attirée vers cette clarté, prenant toujours plus de vitesse elle avança droit devant elle. Le rugissement rauque du klaxon du camion retentit, de plus en plus fort. Dans un ultime sursaut, les deux véhicules braquèrent. La berline se lança dans un balai irrégulier, virevoltant sur l'asphalte au son strident des pneus lacérés. Le camion s'encastra dans la paroi, la remorque venant se replier sur la cabine, tel le couvercle d'un sarcophage. Puis tout fut silence et immobilité. Enfin, la porte de la voiture s'ouvrit. Le conducteur descendit, chancelant, contemplant un instant la scène. Il s'approcha du camion puis s'arrêta net. Dans la lueur des phares gisait le corps désarticulé du chauffeur, auréolé de sang. À côté de lui, posée sur la route, une de ses chaussures semblait le veiller. Il s'attarda sur cette image qui l'émut davantage que le cadavre gisant à quelques centimètres de lui. Les chatolements de cette

nappe pourpre se rependant sur le sol, captivaient son attention ; l'univers tout entier semblait se refléter dans ce miroitement sanglant et le jeu des reflets produisait sur lui un balancement presque hypnotique. À présent, il n'y avait plus une chaussure mais deux, l'une à côté de l'autre, elles lui faisaient face. Il avait l'étrange impression qu'elles le regardaient, la mine triste, des gouttes de sang perlant du cuir et glissant le long des lacets ; de plus en plus nombreuses, de plus en plus vite. Peu à peu le flot ininterrompu devint fontaine, puis torrent, et d'un torrent bouillonnant se répandant sur la chaussée, étendant ses tentacules dans sa direction, émergea une forme humaine et sanguinolente. Il eut un mouvement de recul, l'envie de fuir, mais il ne pouvait, ne voulait échapper à cette transe, à cette sensation de bien-être. Et s'il se laissait attraper par cette forme rampante qui semblait vouloir l'étreindre, ne serait-ce pas une délivrance ?

L'homme se réveilla en sursaut, le corps en sueur, parcouru de spasmes. À tâtons, il se dirigea vers la salle de bains. Le pommeau de la douche déversa son jet puissant en fines gouttelettes mais il ne parvenait pas à se réchauffer malgré l'eau chaude coulant sur sa peau. Son esprit était embrumé par les visions de son rêve, incapable de savoir s'il était plongé au plus profond des ténèbres ou, au contraire, propulsé au firmament de la puissance, tant les émotions extrêmes qui le traversaient s'entrechoquaient dans sa tête.

Molinari gara son coupé sport à l'adresse que lui avait donnée Mendez. Il s'agissait d'une résidence des plus banales, sans charme, de celles construites en série à travers tout le pays. Une fois passée la grille d'accès, il s'attendait à trouver une piscine en haricot sur laquelle donnaient les couloirs d'accès aux appartements. Il ne fut pas déçu, sauf peut-être sur un point : l'absence de jolies jeunes femmes en bikini se prélassant au soleil. Ce n'était sans doute pas de saison, pensa-t-il. Il monta l'escalier métallique qui menait à l'étage, laissant sa main courir sur la peinture écaillée de la rampe. Sur le palier, il n'eut aucune peine à se repérer et se trouva nez à nez avec l'appartement 27. Des traces grisâtres maculaient le pourtour de la poignée. Aucun nom sur la sonnette. Il appuya sur le bouton mais ne perçut aucun son provenant de l'intérieur. Il toqua alors à la porte, mais malgré ses frappes répétées, personne ne vint ouvrir.

– Sergent Buckowski ? Il y a quelqu'un ? lança-t-il, le nez collé à la vitre, sans plus de résultat.

De nouveau, il martela le battant de la porte.

– Inspecteur Molinari ! cria-t-il, espérant que l'énoncé de sa qualité d'officier de police débloque la situation. Mais rien ne bougeait, aucun bruit. Chris décida alors de vérifier si la porte était verrouillée. Pas question pour lui de faire demi-tour et on l'attendait sur une scène de crime. Il tourna la poignée qui n'opposa aucune résistance, et, dans un grincement métallique, fit pivoter le battant sur ses gonds.

– Sergent ? tenta-t-il à nouveau en s'engageant dans l'appartement.

Devant le capharnaüm qu'il découvrait, Molinari hésitait à s'avancer davantage. Une forte odeur lui irrita les narines, un mélange de tabac froid, de chien mouillé et d'aliments en état de décomposition. Croyant entendre un bruit dans l'une des pièces sur sa gauche, il s'avança précautionneusement, enjambant vieilles boîtes de pizzas, canettes, bouteilles et détritrus divers. Puis, pénétrant dans la chambre, il aperçut enfin à l'autre bout de la pièce, baignée par la lumière crue d'un néon, un homme de dos, vêtu d'un peignoir en éponge, la tête plongée dans une serviette.

– Sergent Buckowski ? Inspecteur Molinari, se présenta le jeune inspecteur, sortant

machinalement sa plaque. J'ai sonné mais comme personne ne répondait, je me suis permis d'entrer... ajouta Chris.

Buckowski se redressa, jeta la serviette qu'il tenait, sur la cuvette des toilettes et, laissant entrevoir entre les pans de son peignoir, un torse flasque, un ventre rebondi, un caleçon douteux, s'approcha du rebord de la baignoire sur laquelle il eut toutes les peines du monde à s'asseoir.

– Tu as quinze secondes pour me dire ce que tu fous chez moi, p'tit ! marmonna le vieux sergent en attrapant le pistolet posé à côté d'une savonnette toute crasseuse.

Chris considéra un instant l'homme qui se tenait devant lui : ses cheveux poivre et sel, qui désertaient un front déjà largement dégarni pour tomber sur ses épaules, faisaient penser à une perruque mal ajustée ; sa barbe maigrichonne donnait l'impression d'une pelouse en manque d'engrais ; et telles des coulées de cire chaude, sa peau glissait sur son visage en un réseau intriqué. L'ensemble lui donnait l'apparence d'un vieil SDF. Chris avait du mal à croire que cet être usé qui se tenait devant lui était bien Stanislas Buckowski. « Alors voilà l'homme qui a usé six capitaines, tenu tête à toute une flopée de politiques, et donné du fil à retordre aux pires psychopathes qu'ait connu Newbay... Quelle déception ! pensa-t-il. »

– Plus que six secondes, annonça Beck, consultant à son poignet une montre imaginaire.

Le jeune inspecteur s'était attendu à tout sauf à ça. Ne sachant comment interpréter le ton et le geste de l'officier, Chris tenta de conserver son flegme et de répondre calmement à son nouveau « collègue ».

– Nous avons une nouvelle affaire. Sans doute un homicide à l'hôtel Miramar. On doit se rendre sur les lieux immédiatement.

– Chais pas si t'es au courant, p'tit, mais je suis suspendu pour trois mois. Et j'ai bien encore... Il plissa les yeux, tentant de faire le décompte dans sa tête. Bah, j'ai encore plein de temps avant de reprendre ! Alors, ferme bien la porte en partant, claqua le sergent, désignant du canon de son pistolet visiblement détrempe, la porte de la salle de bains.

Alors que Chris semblait quelque peu décontenancé par l'attitude du sergent, Beck avait rassemblé ses forces pour se lever... et attraper la flasque de whisky posée sur le lavabo.

– C'est le capitaine qui m'envoie. Il a levé votre suspension.

– Oooh... Le capitaine a levé ma suspension... J'en ai de la chance, railla Buckowsky, tentant de dévisser le bouchon du petit flacon en métal.

– La Scientifique doit déjà être sur place, sergent, on doit y aller !

Mais l'officier ne semblait prêter aucune attention à son jeune collègue, trop occupé à considérer avec désespoir la bouteille vide qu'il scrutait à la recherche d'une dernière goutte d'alcool à en tirer. En vain. Capitulant, il appuya sur la pédale de la poubelle et laissa tomber la flasque avant de reporter son regard vaseux sur le jeune inspecteur.

– Bon, passe-moi mon fute, lança-t-il en laissant tomber son peignoir.

Chris jeta un œil tout autour de lui. Dans un coin de la salle de bains, une vieille machine à laver vomissait toutes sortes de fripes sales et usées. Le jeune homme reporta son attention sur Buckowski qui finissait péniblement d'enfiler un vieux pull troué.

– Je vous attends en bas.

Il tourna les talons sans laisser à Beck le temps de répondre.

Au bout d'une vingtaine de minutes, Buckowski sortit de l'immeuble, un cigarillo vissé au coin de la bouche. Il portait une vieille parka élimée, marquée par les brûlures de cigarettes,

qui, vestige d'une autre époque, l'engonçait comme un morceau de viande dans un emballage sous vide. Les rares lavages n'étaient pas parvenus à faire disparaître les tâches de gras, de ketchup et autres traces difficilement identifiables. Il promena son regard à la ronde. Molinari reposa son magazine dans la boîte à gants et fit un signe de la main. Le sergent s'approcha lentement, traînant des pieds, et considéra la voiture de sport d'un œil circonspect avant d'ouvrir la portière. Il était sur le point de s'installer dans le siège baquet quand Chris l'arrêta d'un geste.

– On ne fume pas à l'intérieur.

Sans sourciller, Beck s'assit péniblement à même le trottoir, ses vieilles bottines râpées traînant dans le caniveau.

Pendant de longues minutes, les deux hommes restèrent silencieux, et tandis que le sergent tirait tranquillement sur sa cigarette, Chris se contenait, les mains crispées sur le volant pour ne pas exploser.

Près d'une dizaine de minutes plus tard, l'officier frappa à la vitre côté passager avec une délicatesse exagérée, ouvrit la porte et se glissa péniblement dans l'étroit siège du coupé sport.

– Comme tu ne répondais pas, je me suis permis d'entrer, hein p'tit gars, lança Beck, en claquant la portière.

Molinari mit le contact, agacé, démarra en trombe et décida de mettre immédiatement les choses au point :

– Bon alors, je ne sais pas comment vous fonctionnez mais dans ma voiture il y a quelques règles à respecter : Un, on ne touche à rien. Deux, on ne mange pas à l'intérieur. Et trois, on ne fume pas !

– Ce sera tout ?

Le jeune homme hésita un instant.

– Pour le moment, oui.

– Ah, ben tu me rassures ! Encore un peu et j'ai cru que t'allais me dire ce que j'avais à faire.

– Écoutez, vous avez peut-être...

– Sergent, coupa Beck.

– Pardon ?

– Tu voulais sûrement dire : « Écoutez, sergent... »

– Écoutez... *sergent*, je ne sais pas comment vous avez fait pour vous débarrasser de vos précédents coéquipiers mais ça ne fonctionnera pas avec moi. Cette affaire est très importante pour moi, pour ma carrière et je vais tout faire pour la résoudre.

– Ah, tes premiers mots censés ! Tu veux résoudre cette enquête, alors tu sais quoi, p'tit ? Conduis-moi sur les lieux et regarde-moi faire. En attendant, je vais piquer un petit somme. Réveille-moi quand on est arrivés.

Dorothy Cooper observait avec attention les clichés qu'elle avait pris sur le lieu de l'accident et complétait au fur et à mesure le rapport préliminaire. L'un des techniciens de son équipe avait lancé les analyses sur les prélèvements qu'elle avait effectués mais les résultats ne seraient disponibles qu'en début de soirée au plus tôt. L'autopsie serait réalisée dans l'après-midi par le coroner, Jaimie Ferguson. Justement celui-ci entra avec précipitation dans

le bureau, gesticulant pour enfiler son manteau. C'était un homme d'une cinquantaine d'année, d'allure sportive, le teint hâlé en toute saison, sans doute car il maniait plus volontiers la raquette en charmante compagnie sur les terrains de tennis de la ville que le scalpel sur ses « patients ».

– Dorothy, je file. Un cas de mutilation à l'hôtel Miramar. Je ne pourrai traiter ton « client » que cet après-midi, ça te va ?

– Eh bien, je comptais sur les résultats de votre autopsie, bien sûr, répondit-elle dans un sourire qui cachait son amertume de voir ce dossier écarté par une autre affaire. Ça ne va pas être évident de retrouver le chauffard. Il n'y a pas eu de choc entre le véhicule recherché et le camion ou les rochers, donc pas de dépôt de peinture à exploiter. Les traces de pneus n'ont rien de particulier à première vue, donc il va être difficile de remonter une piste. J'attends le reste des analyses.

– Je m'y mets au plus tôt, Dorothy, rétorqua-t-il déjà loin.

Quand Beck et Molinari se présentèrent au comptoir de l'hôtel, ils furent accueillis par un réceptionniste obséquieux qui les conduisit sans tarder à l'office situé au sous-sol du bâtiment. Après avoir parcouru un dédale de couloirs, ils débouchèrent sur une pièce dont l'accès était barré par des rubans jaunes signalant la scène de crime.

– Alors, Jones, est-ce que vous avez réussi à polluer cette scène de crime avant qu'on arrive ? lança Beck au plus jeune des deux agents en faction, sans lui adresser le moindre regard.

Jones sentit son visage s'empourprer. Et avant même qu'il ait eu le temps de répondre le sergent s'était déjà engouffré dans le réduit.

– Euh... non, sergent, bredouilla-t-il, à sa suite, tentant de maîtriser ses émotions.

Lors de sa première intervention sur le terrain, Jones avait eu la malchance, emporté par son enthousiasme de débutant, de s'emparer d'éléments de preuve sans avoir pris la précaution d'enfiler une paire de gants. Comme si cela ne suffisait pas, il avait dû subir la colère de l'inspecteur en charge de l'affaire, qui n'était autre que Buckowski.

Beck laissa dériver son regard dans la pièce. Il assimilait la disposition de chaque objet, notait tous les éléments de détails, la place de chaque chose, la moindre trace de poussière et l'absence de trace. Il s'imprégnait de l'atmosphère du lieu et parvenait même parfois sur certaines scènes de crime à se projeter au moment des faits à la place de l'assassin. C'est ce que les profilers appelaient : *l'empathie*. Beck pouvait sentir et ressentir les choses. Se mettre dans la tête des pires psychopathes, reconstituer le fil de leurs pensées et ainsi remonter à eux.

Le long des murs s'alignaient de hautes étagères sur lesquelles se serrait un défilé de chaussures, toutes plus brillantes les unes que les autres. L'œil pouvait aisément se perdre dans cette succession rébarbative mais celui du sergent s'arrêta sur une paire singulière, chimère grotesque de la cordonnerie. On reconnaissait bien le col montant d'une bottine mais au lieu d'aller en s'évasant pour former le corps de la chaussure, la partie inférieure était constituée d'un pied humain, le cuir d'une chaussure apparemment cousu à la chair. Depuis l'extérieur, Molinari jeta un coup d'œil puis s'adressa aux deux agents.

– Qui a découvert ça ?

Jones jeta un coup d'œil à son collègue et, devant le peu d'empressement de celui-ci à prendre la parole, il ouvrit son carnet puis récita les informations qu'ils avaient pu collecter.

– Le service de l'hôtel réceptionne les chaussures devant la porte des chambres chaque soir entre 22h et 23h. Elles sont ensuite apportées dans ce local où elles sont nettoyées, cirées et rangées sur les étagères. Elles sont re-déposées le lendemain matin à partir de 6h, sauf demande expresse du client. Les pieds ont été découverts ce matin par l'équipe en charge de les distribuer. Ils ont donc dû être placés ici entre 1h, heure à laquelle le personnel a quitté la pièce, et 6h.

– Très beau travail, Jones, ironisa Buckowski en surgissant dans le dos du jeune policier. Celui-ci, surpris, se remis à bredouiller.

– Euh... Merci, sergent, se rengorgea-t-il.

– Au fait, comme je constate que vous avez l'esprit aiguisé, avez-vous une idée sur la signification des numéros que l'on voit sur chaque tablette ?

Dans le souci de bien faire, l'agent n'avait eu de cesse avant l'arrivée des enquêteurs de questionner le personnel, de relever toutes les informations, et c'est avec assurance, voire une pointe de suffisance qu'il répondit à Buckowski.

– Affirmatif, sergent. Il s'agit du numéro des chambres des clients.

– Et quel numéro est-il inscrit ici ? demanda Beck en désignant du doigts la petite plaque sous les « chaussures » de cuir et de chair.

– 64.

– Bravo ! Et pouvez-vous me dire alors pourquoi on est tous encore là, Jones ?

Pour la deuxième fois de la journée, Molinari se retrouvait dans le bureau de Mendez, cette fois en compagnie de Buckowski. Le caractère particulier du meurtre de l'hôtel Miramar rendait le capitaine nerveux.

– Qu'est-ce que ça a donné à l'hôtel ?

Beck semblait plus intéressé par le pendule de Newton posé sur l'étagère que par la question du capitaine. Inlassablement, il relançait une bille, s'amusant de son tintement métallique. Chris prit la parole.

– Il s'agit d'une femme, Catherine Beaumont, une cliente de l'hôtel qui avait participé à une conférence donnée dans ce même hôtel la veille. Les pieds mutilés ont été découverts dans la conciergerie de l'hôtel. À partir de là nous avons pu remonter au numéro de sa chambre où son corps gisait sur le lit. Elle a subi plusieurs mutilations, au niveau des chevilles, donc, et des poignets. Si ses pieds ont bien été mis en avant de façon à ce qu'on les retrouve, il n'y a cependant aucune trace de ses mains. Le légiste réalise l'autopsie en ce moment et pourra nous dire si la mort est consécutive à la perte de sang ou due à l'asphyxie causée par l'étoffe qui obstruait sa bouche. Le S.I.S a effectué les relevés et nous attendons leurs conclusions. Pas de trace de lutte dans la chambre. Un meuble a également été découpé en deux mais il a simplement servi de... Chris chercha ses mots. Il a servi de planche à découper, si vous me permettez l'expression. Pas de témoin direct. Aucune personne suspecte n'a été aperçue. Ou alors trop...

– Comment ça ? Qu'est-ce que vous voulez dire ? interjeta Mendez.

– Une bande de clowns, laissa tomber Beck, sans quitter des yeux les oscillations de son jouet.

– Ça va pas commencer, sergent ! le sermonna le capitaine.

– Non, capitaine, c'étaient vraiment des clowns, confirma Molinari. Le chanteur du groupe

Joint Causes a loué tout un étage de l'hôtel pour une semaine et hier soir, pour fêter les huit ans de son fils, il a fait venir des clowns, mais aussi un magicien et une foule d'autres artistes. Comme l'alcool coulait à flot, tout ce petit monde s'est vite éparpillé à tous les étages.

Le regard incrédule de Mendez naviguait entre Molinari et Beck, cherchant à savoir si ses deux enquêteurs n'étaient pas en train de se moquer de lui.

– Des clowns... finit-il par dire, comme pour se convaincre de la réalité de ce qu'il venait d'entendre.

– C'est bien ça, capitaine, confirma Beck d'un ton narquois en laissant tomber pour la énième fois la bille métallique, relançant les cliquetis réguliers.

Sentant la tension monter de plus en plus, Molinari enchaîna :

– Avec autant de personnes sur les lieux, le suspect a pu passer inaperçu. Même dégoulinant de sang, ou une arme à la main, on aurait pu le prendre pour l'un des participants à la fête déguisé pour l'occasion. Bref, il va nous falloir compter sur les prélèvements. De leur côté, les inspecteurs Spade et Calagan ont commencé à interroger les personnes mentionnées dans l'agenda de Catherine Beaumont sur les trente derniers jours, mais là encore, ça risque d'être long. Alors en attendant, nous allons creuser dans la vie de la victime pour trouver un mobile.

Mendez accusa le coup. Avec ce meurtre horrible, il se trouvait dans la pire des situations pour un capitaine de police : une affaire de meurtre sur les bras sans la moindre piste exploitable et une obligation de résultat rapide avant que la presse ne s'en mêle. Mais ce qui le rongait par dessus tout c'est qu'une seule personne dans son service pouvait l'aider à résoudre cette affaire : Stanislas Buchowski. Il se tourna vers lui :

– Et vous, sergent, comment vous voyez l'affaire ?

Sachant combien il en coûtait au capitaine Mendez de faire appel à lui, Beck sembla mûrir un instant sa réponse, alors qu'il savourait en réalité cette petite victoire remportée sur son supérieur. Puis, d'un ton tout à fait professionnel il répondit :

– Au vu des premiers éléments, je pense que c'est le magicien qui a fait le coup. Il a tranché le corps en morceaux, comme prévu, et quand il a voulu les remettre en place, il s'est vautré. Du coup, il a laissé des morceaux de corps un peu partout dans l'hôtel et il s'est volatilisé.

Mendez s'en voulut d'avoir cru que Beck pourrait une seule fois lui faire grâce de son insubordination et il laissa échapper un cri de colère :

– Dehors ! Tous les deux, dehors ! Je vous veux au rapport demain, même heure. Et je veux des résultats.

Les rayons de soleil de cette fin d'après-midi nimbaient la salle des enquêteurs d'un halo cuivré, dans lequel se détachait une silhouette immobile. Molinari examinait le tableau sur lequel il avait disposé toutes les informations recueillies par les différentes équipes depuis la découverte du corps, la veille. Il avait soigneusement ordonné les constatations médicales, les photos de la scène de crime, les informations collectées lors des interrogatoires et des enquêtes de voisinage. Cet ordonnancement apaisait son esprit et confortait son assurance de résoudre cette affaire.

Buckowski entra dans la pièce, à la main un gobelet en plastique répandant l'arôme du café chaud. Découvrant le tableau, il s'avança et le parcourut de son regard myope.

– J'ai regroupé les informations en fonction de leur nature. On pourra ensuite faire les liens entre elles, expliqua le jeune inspecteur.

– Dis donc, tu les as eus où ces aimants ? Ça fait des mois que je demande une nouvelle agrafeuse, répliqua cyniquement le sergent.

– Ok, je vous laisse, je file au S.I.S pour voir s'ils ont terminé les analyses.

– Reçu 5 sur 5, ironisa Beck.

Molinari ne releva pas et quitta la pièce sans un regard pour Buckowski en train de former un bonhomme avec les quelques aimants laissés de côté. Une fois seul dans la pièce, il s'assit dans l'un des fauteuils, face au tableau. La présentation analytique qu'avait faite le gamin ne lui convenait pas. À quoi bon vouloir être rationnel avec des individus qui ne l'étaient pas. Même le tueur le plus méthodique n'était guidé que par sa pulsion meurtrière, en dehors de toute raison. Un empilement de faits ne permettrait jamais d'appréhender la folie qui pousse au crime, de percevoir les passions dissimulées derrière les apparences des conventions. Beck laissa glisser son regard sur les informations recueillies, comme pour se prouver qu'il n'y trouverait rien.

Catherine Beaumont était une femme de 36 ans d'une beauté certaine. Sa chevelure auburn tombait en cascade sur ses épaules fines. Ses formes étaient parfaitement proportionnées, ses yeux noisette invitaient au voyage et elle avait dans son regard cet éclat qui semblait dire à quel point elle aimait la vie. Difficile d'admettre que cette jeune femme était la même que celle photographiée lors de l'autopsie, dont les clichés froids et implacables, exposés au tableau, contrastaient tant avec les photos prises de son vivant. Son corps était recouvert d'une teinte bleutée causée par la cyanose consécutive à l'étouffement. On reconnaissait à peine son visage déformé par un rictus macabre. Les extrémités, pieds et mains, avaient été sectionnées assez grossièrement. Le meurtrier avait dû porter plusieurs coups pour détacher chacun des membres de la victime, ce qui tendait à prouver qu'il n'était pas vraiment dans ses habitudes de désosser un corps, fait plutôt rassurant au demeurant. Mais si les pieds avaient été retrouvés, qu'en était-il des mains ? Avaient-elles été conservées comme fétiche, pour servir à une autre mise en scène macabre ou pour éviter des prélèvements incriminants ? Les clichés de la scène de crime montraient les projections de sang qui tapissaient la pièce. Qu'est-ce qui avait pu déclencher un tel déchaînement de violence, à la fois si sauvage, et pourtant maîtrisé. Était-ce une rencontre malencontreuse ou la jeune femme était-elle la cible désignée ?

Beck passa en revue les jours précédant le crime tels qu'ils avaient été reconstitués à partir des interrogatoires et des documents collectés. Catherine Beaumont était arrivée en ville cinq jours plus tôt pour finaliser la mise en place d'une série de conférences et d'expositions qui devaient être organisées à travers tout l'État, et dont la première avait eu lieu le soir de sa mort. Au cours de ces journées, elle avait eu un agenda chargé, les rendez-vous s'enchaînant à un rythme soutenu. Elle avait reçu tous ceux qui comptaient dans le domaine des arts et qui souhaitaient faire leur cour pour glaner quelques subsides ou des postes dans l'une des galeries gérées par le fonds Merckham. Les entretiens n'avaient pas toujours été cordiaux, Catherine Beaumont sachant se montrer sèche envers les importuns, mais aucun dérapage n'avait été rapporté. Exception faite de l'entrevue inopinée avec l'ex-mari, que Molinari avait mis en bonne place sur son tableau. Catherine Monterro avait connu Paul Beaumont lors de ses études. Qu'est-ce qui avait pu la pousser vers un ajusteur-fraiseur, à quelle occasion s'étaient-ils connus ? Des questions qui restaient pour le moment sans réponse. Toujours est-il que leur idylle se conclut par un mariage, et la naissance, quelques mois plus tard, d'une petite Melinda, aujourd'hui âgée de 10 ans. Il semblait que les relations du couple se soient

dégradées à mesure que l'activité professionnelle de la jeune femme prenait de l'ampleur. La consultation du fichier de la police déclinaît les premiers appels des voisins signalant des disputes, puis ceux de Catherine. Puis il y avait eu les dépôts de plainte, le divorce, et l'ordonnance d'éloignement, mais Paul Beaumont s'était entêté, non plus pour l'amour perdu de son ex-femme, mais pour celui de sa fille. Deux jours plus tôt, ayant appris que Catherine était de passage en ville, il avait débarqué à l'hôtel, complètement saoul et avait demandé à parler à sa femme. Lorsqu'il l'avait aperçue, sortant de l'ascenseur, il s'était rué sur elle avant qu'elle ait eu le temps de rebrousser chemin, et l'avait légèrement molestée, tout en l'insultant. Elle n'avait échappé aux coups que grâce à l'intervention du personnel de l'hôtel qui s'était immédiatement interposé. Une nouvelle plainte devait être déposée dans les jours à venir. La piste semblait séduisante, mais le fraiseur-ajusteur avait-il les capacités de faire du temps partiel en boucherie ?

À part cette option, à quoi pouvait-on se raccrocher ? Un nom entouré en rouge dans l'agenda de la galeriste, avec ce mot écrit en capitales : EXPLICATIONS ! Le nom était celui du directeur financier du fonds Merckham, Philippe Stoner. Il était actuellement en déplacement et sa secrétaire faisait barrage. Il devait être de retour demain. Pour une fois, Beck se dit qu'il allait aimer cet entretien.

Le fil de ses pensées fut interrompu par le retour de Molinari qui se dirigeait en trombe vers tableau où il fixa un nouveau document à côté duquel il dessina au marqueur un point d'interrogation. Alors qu'il était sur le point de regagner son siège, il remarqua que le sergent était encore là.

– Ah ! sergent. Je pensais que vous étiez rentré.

– Je t'attendais pour que tu me raccompagnes.

– Nous avons un nouvel élément. Les analyses des morceaux de cuir cousus aux pieds de la victime ont permis de trouver deux types de sang. Il y a bien sûr celui de la victime, en abondance, mais la Scientifique y a également relevé les traces d'un autre ADN. Dorothy va essayer de faire une identification. Cette affaire ne sera peut-être pas aussi compliquée que ça à résoudre en fin de compte, ajouta l'inspecteur, se réjouissant déjà de voir sa première enquête se conclure aussi positivement.

– Bon, si on y allait, p'tit. J'aime bien manger à heures fixes.

Et Beck se dirigea vers la sortie.

Le lendemain matin, Dorothy Cooper découvrit sur son bureau les dossiers qui l'attendaient et qui s'étaient accumulés depuis la veille. Chaque analyse réalisée par un technicien faisait l'objet d'un dossier. Une fois les tests effectués, les pièces à conviction étaient replacées dans leurs boîtes et y étaient joints les résultats. Elle parcourut la pile et s'arrêta sur les scellés contenant les morceaux de cuir utilisés dans la mise en scène macabre du meurtre de Catherine Beaumont. Alors qu'elle prenait connaissance des données, soudain elle s'arrêta net et s'assit, tentant de saisir l'ampleur de sa découverte. Était-ce seulement cohérent ? Pouvait-il y avoir erreur ? D'un autre côté, elle ne pouvait pas garder cette information pour elle seule.

Elle referma le dossier et s'engouffra dans les couloirs, en direction des ascenseurs.

Quand Dorothy Cooper arriva au troisième étage, la pièce était pratiquement vide. À

travers les vitres de son *bocal* – que certains appelaient également « l'aquarium » – le capitaine Mendez lui fit signe d'entrer.

– Bonjour capitaine, vous savez si le sergent est dans les environs ?

Mendez, désigna d'un mouvement de tête, le moniteur de contrôle qu'il ne quittait pas des yeux :

– Ils interrogent le mari de la galeriste. Vous avez du nouveau ?

– Je ne suis pas vraiment sûre.

Elle hésita un instant puis se lança.

– Je n'ai pas encore vérifié les analyses et il peut s'agir d'une contamination entre deux scellés... Ce n'est donc qu'une très forte présomption pour le moment.

– Venez-en au fait, docteur, vous voulez bien, la pressa Mendez.

– L'analyse du cuir cousu aux pieds de Catherine Beaumont a révélé un ADN différent de celui de la victime. Et... cet ADN est référencé.

Mendez lui accorda soudain toute son attention, quittant pour la première fois son écran des yeux.

– Tenez, juste là, dit-elle en désignant, dans le dossier qu'elle tendait au capitaine, le nom qu'avait livré les ordinateurs de la Scientifique.

Mendez se redressa, se saisit de la chemise en carton et découvrit l'identité de la personne à qui était censées appartenir les gouttes de sang prélevées sur le cuir.

– Et ce nom est censé me dire quelque chose ? fit le capitaine, plongeant son regard dans celui de la jeune femme.

La pièce était baignée par la lumière crue d'un néon qui grésillait au plafond. Pour tout mobilier, une table et une chaise en métal étaient fixées au sol. Des murs gris ajoutaient à l'atmosphère oppressante qui pesait sur les « invités » qui se succédaient en ces lieux, leur donnant parfois l'impression, après quelques heures d'isolement, d'être enterrés à des lieues sous terre. Seule décoration sur l'un des murs, un large miroir reflétait la silhouette de Paul Beaumont, se tortillant, à la recherche d'une position confortable, quête vaine, tant le dessein même de la petite salle était à l'opposé de cette quête. Dans cette position, impossible d'échapper à son reflet, à ce face-à-face avec soi-même, à cet interrogatoire impitoyable que mène notre conscience. On en perd la notion du temps. On désire que tout cela cesse avant même le commencement.

Après des heures ou seulement quelques minutes, la porte s'ouvrit enfin. Beck et Molinari entrèrent dans la pièce. Le premier installa une chaise en face de l'homme et commença à jouer avec un cigarillo ; le second resta sur le côté, adossé au mur, consultant un bref instant un dossier avant de le refermer. Le silence s'installa. Beaumont regarda les deux enquêteurs, ne sachant quoi penser de leur mutisme. Chris glissa un œil vers Beck qui continuait de faire virevolter sa cigarette entre ces doigts, puis rouvrit le dossier pour se donner une contenance en repensant à l'altercation qui avait eu lieu quelques minutes plus tôt.

Mendez n'était pas un homme patient. Seuls les résultats lui importaient. De ses années passées dans l'équipe de basket de l'université pendant ses études, il avait acquis la réputation d'un casseur. Il n'hésitait pas à jouer de sa carrure imposante pour parvenir au panier, et Qui se mettait sur son chemin, le payait parfois d'une fracture du nez. Quand il avait été informé du dossier à charge contre Paul Beaumont, il avait décidé de lancer la convocation du suspect,

mettant Molinari et Buchowski au pied du mur. Si Chris n'était pas loin de partager l'avis de son capitaine, Beck se montrait beaucoup plus circonspect et il n'avait pas hésité à faire connaître son opinion en des termes choisis.

– Ce sont des conneries. Un mari qui disjoncte ne va pas aller découper son ex dans une chambre d'hôtel. Il la tabasse ou lui colle une balle dans la tête.

– Vos commentaires ne m'intéressent pas, sergent. J'ai envoyé une patrouille cueillir Beaumont. Ils ne vont pas tarder. Puisque vous semblez si sûr de son innocence, vous ferez l'interrogatoire.

– Pas question.

– Encore une fois, je ne vous demande pas votre avis. Ne me poussez pas trop, sergent. La prochaine fois, ce ne sera peut-être pas une suspension.

Sans dire un mot, Beck se leva et sortit du bureau. Mendez se tourna vers Molinari.

– Ne le lâchez pas d'une semelle.

Chris se sentait de plus en plus gêné par le silence oppressant qui régnait dans la salle d'interrogatoire. N'y tenant plus, il se lança.

– Monsieur Beaumont, est-ce qu'on vous a lu vos droits quand vous avez été conduit au poste ?

– Je veux mon avocat, se contenta de répondre l'homme nerveusement, le regard inquiet. Il jeta un coup d'œil sur Beck qui s'amusait à faire rouler sa cigarette entre ses doigts depuis son entrée dans la petite salle.

De nouveau, le silence se fait. Beck se décida enfin à ouvrir la bouche.

– Bon, alors, ça fait quoi de découper sa femme en morceaux ? laissa tomber celui-ci sur un ton neutre.

Le prévenu se redressa aussitôt, le visage cramoisi de colère.

– Je ne l'ai pas tuée. On ne s'entendait pas, d'accord, mais je ne suis pas un tueur.

– On peut le devenir, rétorqua le sergent... Vous savez, si elle le méritait, précisa-t-il, presque compatissant.

– C'est n'importe quoi ! C'était la mère de ma fille ! Il fallait que je voie ma gosse, vous comprenez ? Elle ne voulait pas me laisser la voir.

– Faut dire qu'avec un détraqué comme vous, ça peut se comprendre, reprit Beck.

Le suspect devint rouge de colère.

– Quoi ?! Je vais vous montrer, moi ! lança-t-il, se dressant d'un bond, ses menottes lui arrachant des bouts de peau en se resserrant autour de ses poignets. Comment vous me parlez ! menaça Beaumont, tendant les poings vers le visage du sergent.

– On va se calmer, Beaumont. Il paraît que vous avez déjà failli tabasser votre femme avant de la découper, vous allez pas maintenant vous en prendre à un flic ? ironisa Beck.

– J'ai pas fait tout ce que vous dites ! Enfin, je l'ai pas tuée en tout cas...

Au bout d'un instant, le suspect retrouva quelque peu son calme.

– Rasseyez-vous, intima Molinari.

Beck sortit de la pièce sans le moindre égard pour son jeune collègue.

– C'est à cause d'elle si je suis complètement à la masse. Un jour, elle s'est tirée avec ma gamine, sans explication. *Madame* ne supportait plus que je bosse à l'usine, que je ne sois pas présentable. Elle s'en fichait quand elle était à la fac et qu'elle se laissait entretenir avec ma paie de prolo. Ça ne lui suffisait plus, elle voulait jouer les grandes.

– Et vous croyez que votre fille sera contente de savoir que vous avez tué sa mère ?

– Mais puisque je vous dis que je l'ai pas tuée ! Et qu'est-ce que vous avez contre moi,

d'abord ?

Sans lever les yeux du dossier qu'il consultait, le jeune policier répondit calmement.

– Vous avez pourtant un bon dossier pour violence et même attaque avec arme. La police a déjà dû intervenir à plusieurs reprises car vous ne respectiez pas l'ordonnance d'éloignement.

– Et alors ? Ça fait de moi un meurtrier ? Avec ses relations, elle a obtenu un jugement m'interdisant de voir ma fille. Quel père aurait accepté ça ?

Un agent entrebâilla la porte.

– L'avocat de M. Beaumont est arrivé et demande à voir son client.

Cette annonce sembla redonner son assurance au suspect, ce qui n'échappa à Molinari.

– Pour le moment, nous n'avons pas suffisamment de preuve pour le meurtre de votre ex-femme, mais nous allons vous garder bien au chaud pour l'infraction à l'ordonnance d'éloignement.

Paul Beaumont se décomposa et Molinari retrouva Beck dans le couloir.

– Je peux savoir ce qui vous a pris ?

– C'est pas lui.

– Qu'en savez-vous ? Après quelques années de mariage, et à plus forte raison après un divorce et la privation de son enfant, on peut peut-être en arriver à vouloir découper sa femme, non ?

– Ah ça, oui. Mais avoir des envies de meurtre, voire des accès de violence, c'est une chose. Tuer par accident, aussi. Mais tuer et mettre en scène son meurtre, ça c'est autre chose.

– Sa femme l'a quand même fait cuire à petit feu. Elle savait sur quel bouton appuyer pour faire mal.

– Ça je veux bien le croire mais c'est elle qui s'est retrouvée découpée en morceaux et lui ne l'a pas tué. À nous, donc, de trouver qui l'a fait.

Molinari garda le silence, pesant les propos du sergent, puis annonça :

– Si ce n'est pas lui, il nous reste encore des pistes à creuser. Le directeur financier de Merckham nous balade depuis deux jours. Je vais essayer encore une fois de le contacter.

Le jeune homme tourna les talons et s'éloigna, laissant Beck tout à la contemplation de son gobelet de café. Le voyant seul, Harvey Greenstein s'approcha et, tout en glissant les pièces dans la fente du distributeur, s'adressa à lui.

– J'ai l'info que tu cherchais.

Le sergent écouta attentivement sans dire un mot puis s'éloigna, savourant son café.

Philippe Stoner était un homme d'une soixante d'années, encore animé de toute l'énergie de la jeunesse. Ses cheveux argentés coupés ras rappelaient ses années passées dans l'armée. En quittant le service de son pays, il avait troqué son uniforme de colonel pour le costume strict de l'homme d'affaire, mais avait conservé toute la détermination et l'inflexibilité dont il avait fait preuve sur les terrains d'opération qu'il avait couverts. Il avait également gardé des contacts dans tout le pays et même au-delà des frontières.

D'un pas alerte, un sac de sport à la main, il se dirigea vers le club de sport qu'il fréquentait quotidiennement quand ses obligations ne l'envoyaient pas aux quatre coins du monde. Il salua Katia à l'accueil et poursuivit vers le vestiaire. À cette heure tardive, seuls les noctambules fréquentaient encore ces lieux, ce qui l'arrangeait bien. Son théâtre d'opération avait toujours été l'obscurité et il se méfiait de la foule.



Parvenu au vestiaire, il ouvrit son casier et se changea. Quand il referma la porte, il tressaillit et s'en voulut aussitôt d'avoir laissé échapper ce signe de surprise. Un homme ventripotent, mal rasé, vêtu d'une parka sombre hors d'âge le regardait fixement. Il allait passer en l'ignorant quand l'inconnu lui adressa la parole.

– Vous n'êtes pas facile à trouver, Monsieur Stoner.

Cette fois, il contrôla mieux ses réactions et masqua son étonnement à l'énoncé de son nom. Il analysa rapidement la situation. Ce gros plein de soupe ne représentait pas une menace. Un coup de poing placé au bon endroit et il ne s'en relèverait pas. Il était peut-être armé mais là encore, l'homme ne semblait pas avoir la rapidité suffisante pour être un danger.

– Mon collègue ne cesse de harceler votre secrétaire. Je suis sûr qu'il sera ravi d'apprendre que vous êtes de retour d'Acapulco.

Un flic. Stoner rit intérieurement. Finalement, il ne risquait vraiment rien. Il se détendit.

– Si vous avez des questions à me poser, je vous suggère de vous adresser à mon avocat.

Et il se dirigea vers la porte donnant accès aux installations.

– Vous avez lu le journal de demain ?

Interloqué, l'homme d'affaire s'arrêta et posa son regard sur Beck.

– Je ne comprends pas.

– L'article qui dit « Détournement et argent sale au fonds Merckham ». Ok, c'est un peu plat mais ça fait vendre, les gens aiment bien les scandales chez les riches.

– Quel est votre nom, déjà ?

– Je ne vous l'ai pas donné. Buchowski. Sergent Buchowski.

– Eh bien, sergent Buchowski, votre supérieur aura un appel de mon avocat dès demain matin. Vous pourrez profiter de votre retraite de manière... anticipée.

– Oh là ! Vous savez, mon chef a déjà reçu tellement de plaintes à mon sujet qu'il ne prend même plus les appels.

Beck sortit un cigarillo qu'il glissa au coin des lèvres avant de l'allumer.

– Il est interdit de fumer dans ces locaux, sermonna Stoner, déconcerté devant le comportement du policier.

– Détourner des fonds est aussi interdit, ça n'empêche pas de le faire.

– Il n'y a eu aucun détournement de fonds.

– Ce n'est pas ce que pense mon collègue. Vous savez, c'est un de ces jeunots qui croient qu'ils ont inventé la roue. Il a épluché des piles de paperasse. Ils sont formés à ça maintenant. Et il a trouvé certains... certains..., je ne me souviens plus des termes, mais bref, il a trouvé des trucs bizarres.

L'ex-militaire se prit à douter du sérieux de l'homme qui se tenait devant lui. Beck poursuivit.

– Moi, je suis de la vieille école. J'ai mes sources.

– Et que vous disent vos sources ? demanda Stoner.

– Que votre business n'est pas très net. Ce n'était guère mieux quand vous étiez dans l'armée.

Buchowski laissa échapper des volutes de fumée qu'il regarda s'élever puis s'évanouir dans les airs.

– Je pourrais vous poursuivre pour diffamation.

– Vous n'en ferez rien. De toute façon, je me fiche de vos magouilles. Ce qui m'intéresse, c'est le meurtre de Catherine Beaumont.

– Je n'y suis pour rien. Vous me croyez assez détraqué pour aller la découper dans un hôtel.

– Pourquoi pas. Ou un tueur de vos relations.

Stoner garda le silence. Le sergent poursuivit.

– Vous aviez un rendez-vous avec elle. À côté de votre nom, elle avait écrit en majuscules :
EXPLICATIONS.

– Elle voulait me parler à propos de certains transferts de fonds. Encore une fois, il n'y avait rien d'irrégulier.

– Comme pour le trafic d'armes qui a failli vous coûter vos galons de colonel ?

Stoner se figea. Finalement, ce petit flic n'était peut-être pas si insignifiant que cela. Mieux valait couper court à la discussion.

– Si je suis aussi infréquentable que cela, sergent, vous devriez faire attention.

Et il quitta la pièce.

Spade et Calagan poursuivaient les interrogatoires des personnes mentionnées dans l'agenda de Catherine Beaumont. Du médecin de famille au confident, du voisin à l'associée, au fil des témoignages, leur liste de suspects rétrécissait comme peau de chagrin.

L'université d'arts et littérature de Newbay était l'une des plus réputées de l'État. En ce début d'année universitaire, les salles étaient souvent pleines à craquer et l'amphithéâtre principal en était le parfait exemple. Impossible de se frayer un chemin jusqu'à l'estrade et encore moins, trouver une place assise dans les rangs. Le moindre strapontin était occupé. Et certains élèves poussaient le zèle jusqu'à assister aux cours, assis sur les marches. Les deux enquêteurs décidèrent donc de patienter jusqu'à la sonnerie pour interroger leur témoin.

Une heure plus tard, tandis que les derniers étudiants se faufilaient dans les couloirs, le duo s'avança en direction de l'estrade, à la rencontre du professeur qui s'appropriait à regagner la sortie.

– Monsieur Wallace ?

– Lui-même, répondit l'homme, scrutant son interlocuteur d'un seul regard. Que puis-je faire pour vous, inspecteurs ?

– C'est si évident que ça ? demanda Calagan, jetant sur sa propre personne un regard circonspect.

– Le costume et le parfum bon marché, la démarche à la fois rude et affirmée... Et surtout cette légère protubérance à la taille, ça ne trompe pas ! fit Wallace d'un ton léger.

– Inspecteurs Spade et Calagan, fit l'un des policiers en montrant sa plaque. Vous êtes professeur d'expression artistique, c'est bien ça ?

– Je suis en charge du module : « Art de l'image et du vivant » pour les élèves en Master. Je suis également leur tuteur et, à l'occasion, doyen par intérim.

– Catherine Beaumont, ça vous dit quelque chose ? s'enquit Spade.

– Bien sûr. Impossible lorsqu'on s'intéresse un tant soit peu à l'art de ne pas connaître l'un des mécènes les plus influents du pays en matière de promotion culturelle. D'ailleurs, notre université travaille en collaboration avec le fonds Merckham depuis au moins cinq ans pour la mise en place d'un prix récompensant les étudiants les plus méritants.

– Et vous la connaissez... personnellement ? insista Spade, un cure-dents à la bouche.

– Ce n'était pas une amie mais oui, on se voyait occasionnellement. On s'est croisés à plusieurs reprises lors de séminaires et on se rencontrait parfois pour parler d'art.

Spade reprit :



- Et vous aviez prévu de vous *rencontrer*, dernièrement ?
- Oui, on a déjeuné ensemble dans la semaine.
- J'en déduis que vous avez appris la nouvelle de sa mort.
- Les nouvelles se répandent vite dans ce milieu, inspecteur.
- Et c'est tout ? Vous apprenez qu'une personne que vous voyiez régulièrement a été assassinée et c'est tout ce que ça vous fait ? s'étonna Spade.
- Je vous l'ai dit, nos relations étaient purement professionnelles.
- Lui connaissiez-vous des ennemis ou des personnes qui auraient pu profiter de sa mort ?
- Dans le monde de l'art, les nouvelles ne sont pas les seules choses qui se propagent aussi vite qu'un feu de forêt, vous savez ! Les jalousies, les frustrations, les rancœurs s'embrasent bien plus vite et plus fort encore !
- Des noms en particulier ?
- Il faut faire partie de ce monde pour être au fait de ces choses, inspecteur. Et j'en suis encore trop loin pour pouvoir vous aider. Navré.
- Une dernière question : où étiez-vous hier entre 21h et 2h du matin.
- Si vous cherchez à me rayer de la liste des suspects, ironisa Wallace, je suis désolé inspecteur, mais je n'ai aucun alibi. J'étais chez moi, tranquillement installé dans mon canapé, avec un bon vieux whisky, dix ans d'âge.
- Très bien. Ne vous éloignez pas trop de chez vous dans les prochains jours, monsieur Wallace, on sait jamais, on pourrait avoir d'autres questions à vous poser.
- Je suis à votre disposition, messieurs, fit Wallace, s'inclinant légèrement dans un geste quelque peu théâtral.

Le capitaine Mendez, le regard perdu dans la contemplation des dalles du plafond, faisait pivoter machinalement son fauteuil dans une succession brève d'aller-retour, tout en tripotant de ses doigts boudinés sa lèvre inférieure. Personne n'osait interrompre ses réflexions. Tous gardaient le silence, appréhendant la réaction de leur supérieur. Mendez stoppa son balancement, planta ses coudes sur le bureau, les mains jointes et prit enfin la parole, plus calme qu'on aurait pu l'imaginer.

– Bon, je résume pour voir si j'ai bien saisi la situation. Vendredi dernier, il y a eu un accident sur la route 36 impliquant le décès d'un chauffeur poids lourd. Ses chaussures sont demeurées introuvables sur les lieux. Mais on suppose désormais qu'elles ont été utilisées dans le meurtre de Catherine Beaumont puisque des traces de son ADN ont été retrouvées sur le cuir cousu aux pieds de la victime. C'est bien ça, Docteur Cooper ?

La jeune femme confirma les résultats de l'analyse dans un balbutiement, peu rassurée de voir Mendez prendre les choses aussi posément.

Balayant du regard les personnes assises devant lui, le capitaine poursuivit.

– Et est-ce que quelqu'un a une foutue idée du lien entre ces deux affaires ?

Molinari s'aventura à répondre.

– Pour le moment, nous cherchons dans le passé des deux victimes pour trouver un lien. Ce peut être un lieu, des personnes qu'elles ont connues, des....

– Merci, inspecteur, je sais comment se déroule une enquête criminelle. Peut-être pourriez-vous nous dire où l'on en est ?

Le jeune inspecteur ouvrit le dossier qu'il tenait entre ses mains.

– Le chauffeur est un certain Tom Watkins, 54 ans, divorcé. Son ex-femme et ses deux garçons vivent à l'autre bout du pays et ils n'avaient plus de contact avec lui depuis des mois. Pas de casier. Il a bien trempé dans des affaires de drogue à l'adolescence mais il a échappé au procès et s'est ensuite enrôlé dans l'armée. Il y est resté quinze ans et a l'a quittée avec le grade de caporal.

– Donc, on n'a rien ! tonna Mendez, contrarié. Peut-on au moins affirmer que la personne coupable du meurtre de la galeriste est également responsable de l'accident de la route 37 ?

Cette fois-ci, la scientifique se lança.

– Il y a une très forte probabilité. Toutefois, nous ne savons pas si l'accident était prémédité et si la victime était visée. Les traces de pneus sont du même genre que celles que l'on observe habituellement dans les accidents de la route.

– Vous en avez tiré quelque chose ?

– Pas vraiment. Contrairement à ce que l'on peut voir à la télé, les marques sont rarement exploitables dans la réalité. Elles sont déformées lors du freinage et le caoutchouc est standard, comme sur des millions de véhicules.

Mendez se tourna vers les deux enquêteurs.

– Et vos pistes concernant le meurtre de Catherine Beaumont, ça collerait avec l'accident ?

De nouveau, Chris se lança :

– Eh bien, pas tout à fait.

– Arrêtez de tourner autour du pot, Molinari, gronda Mendez.

– La nuit du meurtre, Paul Beaumont a été vu dans un bar jusque tard dans la soirée. Mais son alibi est plutôt mince : tandis que sa femme se faisait découper en morceaux, le mari trompé et bien alcoolisé aurait été en pleine séance de galipettes avec l'une des serveuses chez qui il aurait fini la nuit. Il faut qu'on recoupe les témoignages mais quoi qu'il en soit, ça ne colle pas avec l'heure estimée de l'accident. Quant à Stoner, le directeur financier, il aurait sans doute les moyens de faire commettre les deux meurtres et il pourrait avoir un lien avec le chauffeur, compte tenu de leur passé militaire mais pour en avoir la certitude, il faudrait avoir accès au dossier de Watkins et là, la grande muette risque de se montrer peu coopérative. Du coup, on n'a pas de mobile.

– Ni pour Watkins, ni pour la galeriste, d'ailleurs, glissa Beck.

Molinari se tourna vers lui et le fusilla du regard.

– Nous avons de fortes présomptions qu'il...

– C'est bon, laissez tomber ! coupa Mendez. Vous êtes dans les choux, quoi ! On se garde Beaumont sous le coude pour le moment. De toute façon, on le tient avec son infraction à l'ordonnance d'éloignement. Vous creusez du côté de Stoner et du chauffeur. Cooper, voyez avec les services de l'État s'ils peuvent faire quelque chose avec nos scellés. Qu'au moins le fric passé dans leurs machines serve à quelque chose. Quant à vous, Ferguson, reprenez l'autopsie du chauffeur. Il ne s'agit peut-être plus d'un simple accident. Donc je veux toute la batterie d'analyses.

En entendant son nom, le médecin légiste sortit de la douce torpeur dans laquelle il était plongé en pensant au dîner qu'il avait décroché le soir même avec la nouvelle standardiste.

– Mais, euh... enfin, c'est-à-dire... J'ai signé les papiers pour rendre le corps à la famille ce matin.

– Eh bien, déchirez-les. Je veux les nouvelles constatations pour demain matin. Ce sera tout. Tout le monde au boulot.

Et pour marquer la fin de l'entretien, Mendez se leva et toisa ses subordonnés. Les uns

après les autres, ils sortirent. Ferguson bougonna à la pensée de son dîner annulé et à la perspective de passer la nuit en compagnie d'un cadavre.

Molinari et Beck regagnèrent leur bureau. Chris était dépité de ce retournement de situation. Le lien entre ces deux affaires si dissemblables lui échappait et il n'aimait pas ça. Il se plongea dans les documents punaisés au tableau. Le sergent, quant à lui, semblait conserver son calme. Un policier en civil s'approcha d'eux.

– Inspecteur, je vous apporte le dossier de Watkins.

Molinari se tourna vers lui, encore ébranlé par les dernières révélations.

– Watkins ?

– Tom Watkins... Remarquant l'incompréhension évidente du jeune inspecteur, Jones précisa : Le chauffeur poids lourd qui est mort dans l'accident de la route 36. Il paraît que c'est lié à l'affaire de votre gribouilleur alors je vous ai amené le dossier aussitôt.

– L'affaire de... quoi ? Mais Chris, éreinté physiquement et moralement, remercia Jones sans lui laisser le temps de répondre : Ok, merci, pose ça là, veux-tu.

L'homme déposa la chemise en carton sur le bureau et s'éloigna, vite rattrapé par Beck.

– Hey ! Jones, attends une seconde. Qu'est-ce que tu as dit à l'instant ?

– Que j'apportais le dossier de Tom Watkins. Il fallait que je me mette au garde à vous ou quoi ? répondit l'homme, contrarié.

– Après. Tu as dit quelque chose après. Tu as parlé de notre affaire...

– Ben ouais, l'affaire sur laquelle vous bossez.

– Oui, et tu l'as désignée comment ? demanda le sergent, articulant lentement, comme s'il s'adressait à un enfant de cinq ans.

– Ah ! Tu parles du petit nom que j'ai donné à votre gars. Je passe tous les jours devant les photos que vous avez accrochées à votre tableau alors ça m'est venu comme ça.

– Qu'est-ce qui t'es venu comme ça ? insista Beck.

– Le Gribouilleur. C'est sûr que c'est pas à son avantage mais en même temps, ça doit pas être évident de reproduire ces trucs là.

– Aux faits, Jones, aux faits ! Pourquoi le *Gribouilleur* ?

– Ben, rapport aux tableaux.

– Jones, je vais perdre patience...

Le policier retourna vers le bureau des enquêteurs et tapota sur l'un des ordinateurs. Une image apparut. Un tableau représentant deux chaussures se fondant avec deux pieds, à moins que ce ne soit l'inverse.

– Moi, c'est pas trop ma came, mais ma femme a plein de ces trucs là, dans son atelier. À force de voir vos photos, j'ai fini par faire le rapprochement. Mais votre gars, c'est pas vraiment un artiste. C'est pour ça que je l'appelle le Gribouilleur.

Le regard de Beck et de Molinari passa de l'écran aux photos. La ressemblance était indiscutable et ne pouvait être le fruit du hasard. Le meurtrier avait construit sa scène de crime.

– Quoi, vous saviez pas pour les tableaux ? lança Jones, partagé entre fierté et embarras.

Confortablement installé dans son fauteuil club, un verre de bourbon Old Virginia dans une main et une tablette dans l'autre, l'homme faisait défiler les photos qu'il avait prises quelques jours auparavant. À intervalle régulier, il avalait une gorgée d'alcool et il sentait peu à peu les

vapeurs éthyliques gagner son esprit. Les clichés qui, il y a encore quelques instants, avaient comblé sa quête esthétique, lui paraissaient désormais bien plats. Les défauts de sa préparation étaient manifestes. Il devait s'avouer qu'il s'était beaucoup trop précipité dans l'exécution de son œuvre. Il n'avait pas su attendre et se donner le temps de préparer. Encore une fois, toujours ces mêmes reproches qui l'assaillaient : trop d'amateurisme, trop peu de profondeur dans ses réalisations. De rage, il lança la tablette sur la table basse. Un mal de tête commençait à lui traverser la tête. Il remplit son verre qu'il vida aussitôt en une gorgée. Il ne pouvait pas rester sur cet échec. Il allait tout reprendre, réaliser une nouvelle création qui dépasserait la première. Et cette fois, il étudierait tous les détails, il veillerait à ce que cette œuvre soit l'admiration de tous. Déjà des idées fusaient. Son regard se posa sur la tablette qui affichait toujours l'image de deux pieds ensanglantés. Il éteignit l'appareil pour ne plus penser qu'à sa nouvelle œuvre.

Part. 2

[Matthew Wallace]

Comme toujours, l'amphithéâtre était bondé. Aucun autre cours n'était suivi avec autant d'assiduité par les étudiants de la faculté. S'il s'agissait pour certains d'une matière obligatoire, la plupart des jeunes gens présents avaient choisi d'être là. Fussent-ils des passionnés ou de simples curieux qui avaient entendu parler du charismatique professeur Wallace et de ses méthodes si particulières, tous voulaient assister à l'un de ses cours, au moins une fois dans leur vie d'étudiant. Et il suffisait d'observer l'enseignant l'espace de quelques instants pour comprendre les raisons d'un tel engouement. L'homme évoluait sur l'estrade comme sur une scène de théâtre. En continuelle représentation, il occupait l'espace, faisait de grands gestes pour accompagner son propos et insufflait à chaque mot, à chacune de ses idées, la passion des grands orateurs. Tour à tour profond, émouvant ou drôle, il savait s'attacher les faveurs de son auditoire, sensible à son humour et son charisme. Tant et si bien qu'après plus de trois heures d'exhibition, chacun de ses cours ou presque s'achevait sous les applaudissements d'une grande partie son public.

L'homme, un sourire aux lèvres, se pencha d'un geste magistral, pour saluer ses étudiants.

– Merci jeunes gens pour votre attention. Avant de vous libérer je demanderais à mes élèves de bien vouloir passer à mon bureau pour récupérer leurs travaux sur « l'Art et la distorsion du réel ». Bonne fin de semaine à tous et n'oubliez pas : l'art ne doit pas rester enfermé dans les livres...

« ... L'art doit vivre ! » reprirent en cœur quelques étudiants sous le regard bienveillant de l'enseignant.

Et tandis que certains quittaient l'amphithéâtre, discutant fougueusement de la session à laquelle ils venaient d'assister, d'autres s'agglutinaient déjà autour de Matthew Wallace.

– Allons, allons, ne vous bousculez pas, il y en aura pour tout le monde ! Beau travail monsieur Dent ! complimenta l'enseignant en rendant son devoir à l'étudiant. Ah, et cette fois Jimmy, on n'oublie pas la réunion de ce soir, entendu ? dit-il en aparté à l'attention du jeune homme.

– Oui, oui, professeur. Vous pouvez compter sur moi.

Wallace continuait de distribuer les dossiers, l'œil vif, reconnaissant chacun de ses élèves, faisant le tri dans son esprit entre les bons et les mauvais points qu'il avait attribués en fonction de critères très personnels, lorsqu'il repéra Andrew Moss. Le travail du jeune homme avait tout particulièrement attiré son attention. Il l'interpella au moment où ce dernier s'apprêtait à récupérer son devoir.

– Voici votre dossier, Andrew... dit Wallace en faisant glisser une chemise ouverte sur le bureau.

Si la plupart des jeunes gens semblaient curieux et intrigués par les dessins d'Andrew Moss, quelques-uns restèrent en retrait. Une étudiante en particulier, visiblement embarrassée, attendait que le petit groupe veuille bien se défaire, pour récupérer son travail. Apercevant entre deux élèves l'une des œuvres d'Edward, Théodora Hellis tenta de masquer son dégoût face à la représentation des animaux déchiquetés et des visages de femmes déformés par la douleur.

– Monsieur Moss, j'aimerais que nous discussions de ça en tête à tête. Vous passerez à mon bureau ce soir après les cours.

Le visage de l'étudiant se referma soudain, visiblement inquiet, mais il acquiesça avant de prendre congés.

Alors que la plupart des élèves s'étaient dispersés, trois jeunes filles s'avancèrent à leur tour :

– Monsieur Wallace, monsieur wallace, on a quelques lacunes en histoire de l'art et on se demandait si vous accepteriez de nous donner quelques cours... particuliers, minauda la plus intrépide des trois sous les rires gênés de ses camarades.

L'enseignant fit son sourire le plus charmeur.

– Je suis flatté mademoiselle mais je ne donne pas de cours particuliers. Et puis, au vu de votre dernier travail, je ne pense pas que vous en ayez vraiment besoin.

– Tenez, monsieur, fit une autre, c'est mon dossier d'inscription au *training camp*.

– C'est vous qui l'animerez cette année, monsieur Wallace ? demanda la première.

– Rien n'est encore décidé. On en saura plus au début de l'été.

– Je ne suis pas sûre de l'avoir rempli correctement mais... j'ai laissé mon numéro... au cas où... ajouta-t-elle, lançant à l'enseignant son regard le plus malicieux. Bonne soirée, professeur !

– À demain mesdemoiselles.

Wallace jeta un œil au dossier et remarqua le numéro de téléphone noté sur un bout de papier. « *Juste au cas où...* » répéta-t-il intérieurement en glissant le dossier dans son attaché-case. Relevant la tête, il aperçut Théodora Hellis qui rangeait timidement sa copie dans son sac.

– Je pense que vous pouvez faire beaucoup mieux, mademoiselle Hellis.

La jeune femme acquiesça, l'air toujours aussi gêné.

– Vous avez réfléchi à ma proposition ?

– Eh bien... Oui. Je suis désolée mais je crois que je vais devoir décliner. Avec mes autres cours et mon travail après la fac, j'ai peur de ne pas avoir suffisamment de temps.

– Quand on aime, on ne compte pas ! plaisanta le professeur. Je vous l'ai dit : vous avez du talent. Vous vous devez de l'entretenir. Votre art est comme une pierre brute qui doit être façonnée. Vous avez besoin de quelqu'un pour vous guider et faire de vous ce joyau.

– Je suis flattée monsieur, vraiment, mais pour moi c'est juste un hobby. J'ai peur de ne pas pouvoir m'y investir suffisamment.

– C'est dommage mais je comprends. Si jamais vous changez d'avis, nous nous réunissons tous les mardi soirs dans le hangar derrière la fac. Mes étudiants l'ont aménagé en salle d'étude.

La jeune femme acquiesça et prit poliment congés.

L'amphithéâtre avait enfin retrouvé son calme. Wallace rangea ses affaires dans sa sacoche, passa sa veste et s'apprêtait à regagner la sortie lorsqu'il aperçut deux hommes qui se dirigeaient vers lui.

– *Monsieur Wallace ?*

– *Lui-même, répondit l'homme, scrutant son interlocuteur d'un seul regard. Que puis-je faire pour vous inspecteurs ?*

– *C'est si évident que ça ? demanda Calagan, jetant sur sa propre personne un regard circonspect.*

(...)



[Impasse]

Comme à chaque enquête pour homicide, les proches de la victime et les dernières personnes à avoir été en contact avec celle-ci avaient été méticuleusement interrogés par les enquêteurs afin de dresser son profil et reconstituer son emploi du temps durant les heures qui avaient précédé sa mort. Molinari attrapa une chemise au-dessus de la pile des compte-rendus d'interrogatoire qui s'entassaient sur son bureau. Il lui fallait absolument trouver un lien entre le chauffeur de la route 36 et la galeriste.

Catherine Beaumont était à la tête du Fonds Merkhams depuis deux ans, une institution dans le monde des arts qui gérait une dizaine d'établissements répartis dans tout le pays. Selon *la profession*, sa nomination ne s'était pas faite sans difficulté. Le plus important contributeur financier ne voyait pas d'un bon œil l'arrivée d'une femme à un tel poste et avait menacé de retirer ses fonds. Il avait fallu toute la persuasion de la jeune femme, son curriculum impeccable et le soutien des membres du conseil d'administration pour décrocher le poste. Mais depuis, chacun avait dû le reconnaître, la galeriste avait largement fait ses preuves. Toutes les personnes interrogées s'accordaient à dire que « ce travail lui allait comme un gant ». Catherine Beaumont prenait apparemment grand plaisir à mettre sur pied des expositions de renom et à participer aux colloques et différents séminaires organisés aux quatre coins du pays. Pourtant, elle avait également confié à ses proches qu'elle regrettait parfois de s'être engagée si avant dans cette voie. Car si son métier lui permettait de côtoyer les plus grands noms, de partager sa passion pour certains artistes, de lancer la carrière de jeunes peintres et, disons le franchement, de faire la pluie et le beau temps dans le petit monde de l'art – tout au moins au sein de son état –, elle devait également gérer des relations souvent compliquées avec les artistes et les administrateurs sur un marché de plus en plus concurrentiel où tout était prétexte à négociation.

« Tout cela la lassait parfois et elle se prenait à rêver. Elle s'imaginait quitter tailleur Valentino et chaussures Leboutin pour retrouver ses tenues d'étudiante, passer ses journées à peindre et ses nuits à refaire le monde dans notre petite chambre de fac. Une image bien loin de la réalité de sa vie, ces dernières années. Et plus encore ces derniers jours avec l'organisation de cette énième conférence. Entre ses huit heures à la galerie et ses nuits passées dans sa chambre d'hôtel à ressasser les imprévus qu'il lui faudrait résoudre dès le lendemain, c'était surtout d'une bonne nuit de sommeil dont elle rêvait ces temps-ci. » avait témoigné l'une de ses amies et collègue.

Ce soir là, aux environ de 19h, Catherine Beaumont avait traversé le hall de la galerie, flanqué de son agent de sécurité. L'homme avait déverrouillé la porte et ouvert le battant pour laisser passer la jeune femme.

- Vous voulez que je vous accompagne jusqu'à votre voiture ?
- Non, merci, ça ira. Je suis garée juste à l'angle.
- Très bien. Bonne soirée, Madame.
- Bonne soirée, Clive.

La galeriste s'était empressée de regagner le coupé Mercedes qu'elle avait loué pour son séjour, puis elle s'était mise à fouiller nerveusement dans son sac à main. Elle avait tâtonné quelques instants, palpant l'intérieur de ses poches avant de soudain marquer une pause. Seule dans la nuit, sous la lumière vacillante des réverbères qui bordaient la rue déserte, elle avait dû être prise d'une légère angoisse car l'agent de sécurité l'avait vue vider son sac sur le toit de

la voiture, se saisir enfin de ses clés et remballer précipitamment ses affaires avant de s'engouffrer dans le véhicule qu'elle avait immédiatement verrouillé derrière elle. Accoudée au volant, la jeune femme avait alors pris quelques instants avant de mettre le contact et démarrer en trombe pour s'engouffrer dans la nuit.

Elle se sentait menacée ? se demanda Chris, s'imaginant la scène. Pourquoi n'en avoir parlé à personne si c'était le cas ? Il referma la chemise et en attrapa une nouvelle sur le dessus de la pile. La solution était forcément là, quelque part, enfermée dans l'un de ces dossiers, parmi les dizaines de compte-rendus d'interrogatoires relancés suite au rapprochement effectué entre le meurtre du Miramar et l'accident de la route 36.

*« Je suis en charge du module :
« Art de l'image et du vivant » pour les élèves en Master.
Je suis également leurs tuteurs et doyen par intérim. »*

Les interrogatoires s'étaient enchaînés... tous semblables :

*« J'ai rencontré Mme Beaumont pour lui parler du mémoire de Master que j'ai
l'intention de faire sur le rôle du mécénat dans la monde artistique. »*

*« Notre université travaille en collaboration avec le fonds
Merckham depuis cinq ans au moins pour la mise en place
d'un prix récompensant les étudiants les plus méritants. »*

*« C'est parce qu'elle est pleine aux as qu'il faut traiter les autres comme
des moins que rien. J'ai donc décidé d'aller la voir directement. »*

*« Il semble qu'elle ait constaté des irrégularités
et elle souhaitait un audit sur les finances
de la fondation avant parler de l'organisation du concours. »*

*« Elle s'est montrée très accueillante. Elle était ravie
qu'une femme s'intéresse à ce domaine. Elle regrettait que
trop peu de femmes arrivent à des postes administratifs. »*

*« Il s'agit d'une méprise. L'université, comme
tout le pays, traverse des moments difficiles avec
cette crise, et nous avons abordé des questions
de financement. Elle s'est un peu emportée. »*

***« Je sais que certains étudiants bénéficient de bourses.
Mme Beaumont a demandé à voir certaines
productions que j'ai faites avant de décider. »***

Après toutes ces heures passées aux quatre coins de la ville, qu'y avait-il à en tirer ? Pas grand-chose. Y avait-il là motif pour aller découper une femme dans sa chambre d'hôtel ? Pas vraiment. Seule la piste de Stoner refaisait surface. Mais sans éléments supplémentaires, impossible d'aller plonger son nez dans les comptes de la fondation.

Molinari rangea les documents dispersés sur le bureau, et ajouta les dossiers à ceux de la pile qui s'élevait devant lui. Il se renversa dans le fauteuil et ferma les yeux. Il commençait à craindre de ne jamais réussir à trouver la clé de cette enquête. Trop de faits s'accumulaient, dans lesquels il ne discernait ni logique ni cohérence. Il ne parvenait à faire la part entre ce qui était important et ce qui ne l'était pas, entre l'élément déterminant et l'anecdotique.

Il se redressa vivement et rouvrit les yeux. Pas question d'entrer dans la spirale du doute et de se résigner à l'inaction. Il se saisit d'un nouveau dossier et s'y engouffra. Il fallait trouver un indice, une piste, quelque chose.

Et après encore quelques heures, le nez plongé dans la paperasse, enfin, il décrocha le gros lot.

Dorothy Cooper avança la fourgonnette jusqu'à la grille d'accès à la casse où s'entassaient les épaves de véhicules. Elle descendit et se dirigea vers le garage qui jouxtait l'entrée. La musique émanant d'un lecteur de CD résonnait dans l'atelier et masquait le bruit de ses pas. Une paire de jambes dépassaient sous le bas de caisse d'une Chevrolet.

– Monsieur Perkins ?

Les jambes s'agitèrent et un homme d'une cinquantaine d'années apparut.

– Qu'est-ce' vous voulez ? lança-t-il d'un ton peu amène, détaillant la jeune femme des pieds à la tête. J'peux pas prendre votre véhicule avant mardi.

Et il s'apprêtait déjà à replonger.

– Je suis Dorothy Cooper, du service d'investigation scientifique de la police.

Elle présenta sa carte d'auxiliaire de police. L'homme hésita un instant puis se rapprocha pour inspecter le document qui lui était tendu.

– Y a un problème ? finit-il par dire.

– Aucunement, répondit Dorothy, adressant au garagiste un large sourire, espérant ainsi l'amadouer. C'est bien chez vous qu'a été entreposé le camion impliqué dans l'accident de la Route 36.

– Ouep. D'ailleurs, il me prend toute la place. Quand c'est que vous m'en débarrassez ?

– Très bientôt, Monsieur Perkins. Pour le moment, j'aurais besoin d'y accéder pour effectuer des analyses complémentaires.

– On m'avait dit que je recevrais une prime pour l'occupation de mon terrain. J'ai rien reçu encore.

– Excusez-moi mais je ne m'occupe pas des défraiements. Pouvez-vous m'ouvrir la grille afin que je puisse accéder à l'intérieur avec mon véhicule.

L'homme ronchonna tout en allant enlever la chaîne fermant le portail. Dorothy conduisit sa fourgonnette vers l'épave qui dominait toutes les autres. Elle descendit son équipement et commença son examen minutieux.

Deux heures plus tard, elle refit son apparition à la grille. Perkins s'avança vers la

camionette, un mug de café à la main.

– Alors, z'avez trouvé que'que chose ?

– Monsieur Perkins, avez-vous touché au camion ? Vous savez qu'il s'agit d'une pièce à conviction.

Le garagiste s'offusqua de la question.

– J'ai touché à rien. J'ai assez de boulot sans aller m'en rajouter.

La scientifique hésita un instant, puis finalement se laissa convaincre par la sincérité de la réaction de l'homme.

– Personne n'est entré sur votre terrain ces derniers jours ?

– Tout est clôturé et personne passe sans que je le voie.

– Et la nuit ?

– La nuit, je dors. C'est qu'un tas de ferraille, y a pas grande richesse à voler.

– Peut-être pas. Merci encore, M. Perkins.

Et elle démarra, laissant le mécanicien dubitatif.

De retour à son laboratoire, Dorothy fut accueillie par Molinari avant même qu'elle n'ait eu le temps de descendre.

– Alors, qu'est-ce que ça a donné ?

– Je dois encore vérifier les analyses que j'ai faites sur le terrain. Le matériel du labo est plus précis.

– Ok, mais les premiers résultats ?

– Aide-moi plutôt à descendre les casiers, esquiva-t-elle en détournant le regard.

Le jeune homme obéit tout en continuant de harceler sa collègue.

– Dis-moi au moins s'il y a des indices qui confirment ce que je pense.

Voyant qu'elle ne pourrait pas plus longtemps repousser le moment de la révélation, elle se tourna vers son collègue et, dans un soupir, céda à sa demande.

– Encore une fois, il me faut des tests plus précis pour avoir confirmation. Mais pour le moment je n'ai pas aucune preuve de la présence d'armes.

Molinari accusa le coup et se laissa tomber contre le mur du garage. Toute son énergie l'abandonnait et la fatigue accumulée depuis des jours l'assomma. Ses derniers espoirs s'envolaient et il faudrait à nouveau tout reprendre. Il ne s'en sentait pas le courage. Ne sachant comment le reconforter, Dorothy caressa maladroitement son bras. Elle n'avait jamais été à l'aise avec les personnes dans le chagrin.

– Tout n'est pas perdu, poursuivit-elle de sa voix la plus douce. Il semble qu'il y ait des traces de cocaïne. Ça peut être une piste, non ?

Le jeune policier esquissa un pâle sourire, reconnaissant des efforts de la scientifique pour atténuer sa déception.

En épluchant les rapports d'enquête, Chris avait constaté qu'au moment où l'accident était survenu, Watkins revenait d'une livraison au Nouveau Mexique et rentrait donc à sa base, à San Diego. Il s'était alors demandé pourquoi le chauffeur s'était retrouvé sur cette route isolée, à plusieurs centaines de kilomètres de sa destination et avait fait des recherches plus approfondies dans le passé de Watkins. Chris avait alors constaté que le chauffeur avait servi en Afghanistan, quelques années auparavant, précisément à la même période que Stoner. Le

bref parcours de Watkins dans l'armée pouvait donc fournir un lien, même ténu, avec l'un des suspects « numéro un » dans le meurtre de Catherine Beaumont : Philippe Stoner, colonel en retraite, mais toujours actif dans les affaires troubles, et notamment soupçonné par le FBI de trafic d'armes entre les États-Unis et le Mexique.

Or, le jeune inspecteur le savait : Newbay était en passe de devenir la nouvelle plaque tournante des trafics en tout genre de la côte ouest des États-Unis. Il n'y avait donc qu'un pas pour que tout s'emboîte parfaitement. Peut-être trop parfaitement... N'était-il pas logique pourtant de penser que le poids lourd servait au trafic d'armes au bénéfice de Stoner, qui finançait son business par des détournements sur les comptes du fonds Merckham ? Un grain de sable dans les rouages telle qu'une directrice financière trop curieuse aurait pu tout précipiter, conduisant à l'élimination des témoins gênants.

Mais un trafic de drogue, c'était autre chose. Rien dans le dossier de Stoner ne le laissait penser. Chris essaya de faire bonne figure et de se redonner du courage.

– Vas-y, raconte-moi, lança-t-il d'un ton qui se voulait enjoué.

Dorothy n'était pas dupe mais elle ne releva pas et enchaîna :

– Eh bien, tout d'abord, quand je suis arrivé sur place, je n'ai pas eu longtemps à chercher. Les réservoirs avaient été démontés.

– Par qui ? Le garagiste ?

– Je ne pense pas. Sa casse reste sans surveillance la nuit. Ceux qui voulaient y entrer ont pu le faire sans difficulté et opérer sans être dérangés.

– Mais alors il n'y a aucune preuve. Qu'est-ce qui t'a mis sur la piste de la cocaïne ?

– Comme je te le disais, je vais avoir besoin d'analyses plus fines mais pour le moment, les tests sur le terrain indiquent la présence de narcotiques, avec une forte probabilité pour la cocaïne. Les réservoirs du camion avaient un double fond et ils renfermaient sûrement de la drogue.

Tendant de redonner espoir à son collègue, elle ajouta :

– Ça ne peut pas coller avec ton enquête ?

– Ça va être beaucoup plus compliqué à prouver. N'empêche, je ne vois pas comment les chaussures de Watkins se sont retrouvées sur le cadavre de Catherine Beaumont.

[Le cercle]

Les yeux embués de larmes, l'étudiante jaillit de la pièce et claqua la porte derrière elle. Sans ralentir son allure, elle enfonça nerveusement son bonnet sur ses cheveux blonds et plongea son visage dans l'écharpe à grosses mailles qu'elle portait enroulée autour du cou. Derrière elle, une femme d'une cinquantaine d'années, chignon ramassé sur le sommet de la tête, petites lunettes en équilibre sur la pointe du nez, sortit à son tour de la salle.

– Mademoiselle Rogers. S'il vous plaît. Mademoiselle Rogers.

Elle fit quelques pas hésitants dans le couloir puis s'arrêta quand la jeune femme disparut derrière une colonnade.

En sortant du bâtiment de l'Administration, Melody Rogers percuta un étudiant sans y prêter attention et continua son chemin, absorbée par ses pensées. Le jeune homme, surpris, se

figea devant le visage défait de la jeune femme. Ils partageaient quelques travaux dirigés et la silhouette agréable de l'étudiante ne l'avait pas laissé indifférent, quoique par cette journée maussade et froide elle était dissimulée sous une épaisse couche de vêtements. Son indécision ne dura qu'un instant et il la suivit. Il ne fallut que quelques enjambées pour la rattraper.

– Hé ! Melody, ça va pas ?

Tout d'abord, la jeune femme ne lui prêta pas attention et continua du même pas alerte. Il ne se découragea pas et posa une main sur son bras, comptant la faire réagir. L'étudiante s'aperçut enfin de sa présence et, passé le premier mouvement de recul, elle reconnut l'un de ses camarades.

– Excuse-moi, je suis pas d'humeur, là.

Elle s'apprêtait déjà à reprendre sa marche quand le jeune homme la retint d'un geste prévenant et prononça les premières paroles qui lui traversèrent l'esprit.

– Attends. Dis-moi ce qui se passe ? Regarde ta tête ! On dirait ma grand-mère au réveil... et c'est pas peu dire, elle a 95 ans.

Fut-elle sensible à la maladresse du propos ou à l'image évoquée ? En tout cas, elle s'arrêta et esquissa un sourire las.

– C'est quoi ton nom déjà ?

– Jimmy. Jimmy Dent. On a TD d'art contemporain et de technique graphique ensemble. Bon alors, si tu me disais ce qui t'arrive ?

Devant le calme et la bienveillance du jeune homme, Melody se laissa peu à peu aller à quelque confiance. Comme beaucoup d'étudiants, elle finançait ses études par des petits boulots, mais contrairement à beaucoup, elle avait la chance de pouvoir bénéficier d'une bourse en raison de l'excellence de ses résultats. Même si les fins de mois étaient difficiles, elle avait pu louer un appartement à deux pas du campus et elle disposait de temps pour ses études. Du moins, il en était ainsi jusqu'au mois dernier. Sans le moindre avertissement, l'argent avait cessé d'être versé et elle s'était retrouvée rapidement à découvert. Plusieurs fois, elle avait rencontré Madame Murphins, la responsable du service des bourses, cette dame au chignon impeccable et à la vue basse. En vain. Des erreurs sur les notes des partiels avaient fait chuter sa moyenne et la bourse avait été automatiquement suspendue. Aujourd'hui encore, désespérée, elle avait supplié qu'on lui verse une avance en attendant la régularisation. Rien à faire. Il fallait attendre. Mais sans argent, elle n'avait que peu d'espoir de pouvoir poursuivre son cursus.

Le ciel gris avait menacé toute la matinée et il finit par s'épandre en une fine pluie continue qui détrempa bientôt les deux étudiants.

– Ça te dit de prendre un truc à grignoter à la cafétéria ? proposa le jeune homme. Moi, j'ai faim et j'ai peut-être une solution pour toi.

Les deux étudiants se dirigèrent vers un bâtiment trapu pourvu de quelques néons et orné d'enseignes publicitaires. Une fois à l'intérieur, Jimmy emmena Melody dans le fond de la salle, à l'écart des groupes bruyants. En passant devant le comptoir, il commanda deux sodas à la serveuse puis ils s'installèrent l'un en face de l'autre sur les banquettes en moleskine bordeaux de l'un des box. Se plongeant dans le regard de la jeune femme, exalté par sa présence, il déroula sa proposition.

– Tu connais le Professeur Wallace ?

– Le prof d'expression artistique ?

– Oui, tu vois qui c'est ?

– Oui, je crois. Un peu théâtral, c'est ça, façon dandy ?

– Tout à fait ça. Je ne sais pas si tu es au courant, mais il anime une sorte de *cercle*.
– Je ne suis pas ses cours, le coupa Melody.
– Ça n'a pas d'importance, il accepte tout le monde, la rassura Jimmy, glissant sa main sur celle de la jeune femme, qui ne se déroba pas. À la base, on se retrouve pour discuter de nos productions, pour se donner des coups de main, mais quand il y a un problème, Wallace essaie de le régler. Surtout maintenant qu'il est doyen, acheva-t-il en décochant son plus beau sourire pour achever de la convaincre.

Melody resta pensive, digérant les informations qu'elle venait de recevoir. Elle ne pouvait croire qu'il restait encore un espoir de conserver sa bourse.

Le vieux hangar s'élevait à la frange du campus. Les murs en parpaings étaient recouverts de graffs aux couleurs agressives parodiant des classiques des arts, de la Joconde affublée du large sourire du Joker, à Homer Simpson écartelé en Homme de Vitruve et l'entrée avait également été repeinte. Jimmy et Melody franchirent le large portail, comme avalés par la bouche géante de Mike Jagger.

À l'intérieur, la surface était partagée en plusieurs espaces de dimensions variées. La première impression était celle d'un immense fouillis coloré puis l'œil commençait à distinguer un ordre dans cet amoncellement. On reconnaissait le coin consacré à la sculpture, avec les formes peinant à se dégager de la pierre, la glaise rouge, les structures métalliques tordues en des silhouettes futuristes. Un peu de plus loin, s'étalaient les toiles couvertes de contours abstraits.

En découvrant ce lieu insolite, Melody eut un mouvement de recul. Jimmy la retint par le bras placé au bas de ses reins et la rassura de quelques mots.

– T'inquiète, ils mordent pas.

Ils entrèrent et le jeune homme la conduisit vers ce qui ressemblait à un salon : quelques fauteuils hors d'âge, des tapis qui recouvraient de sol, une table basse où s'accumulaient les bouteilles de bières et les verres. Un petit groupe de jeunes gens écoutaient un homme plus âgé, installé dans l'un des sièges. Il tournait le dos aux nouveaux venus, leur montrant ses cheveux mi-longs parfaitement brushés. D'une main il tenait une tasse et de l'autre remuait délicatement le breuvage chaud qui répandait une fine brume dans l'air froid. Melody fut frappé par l'élégance de ce mouvement, tout en douceur, à la fois si abandonné et pourtant si contrôlé.

– C'est le professeur Wallace, glissa Jimmy dans l'oreille de Melody, dans un murmure empli de révérence.

À ce moment, l'homme prit la parole. Sa voix grave était mélodieuse, d'une musicalité qui captait spontanément l'attention de son auditoire. Il parlait avec un débit lent et régulier, comme s'il pesait ses mots, tout en laissant le temps à chacun de s'imprégner de son propos.

– C'est pour cela, Tom, que je vous répète à chaque fois que j'en ai l'occasion : *L'art doit vivre*. L'art sclérosé par les conventions sociales est un art mort. Toutefois, la question que tu soulèves a tirailé bien des artistes avant toi. Tout est-il possible au nom de l'art ?

– Le véritable artiste doit faire don de lui-même, quitte à être incompris de son époque et d'en payer le prix de sa vie, rétorqua vivement le jeune homme à qui s'adressait le professeur.

– La fougue de la jeunesse, répondit calmement l'enseignant.

Jimmy et Melody se rapprochèrent du cercle et tous les visages se tournèrent vers eux. Le professeur s'interrompit, posa la tasse encore fumante, se retourna et considéra un instant l'étudiante.

– Eh bien, Jimmy, que nous vaut cet honneur ? demanda-t-il en se levant, s'approchant de la jeune femme d'un pas félin, avant de saisir ses mains dans les siennes, ses yeux rivés sur elle comme un animal sur sa proie.

Melody se sentait incapable de la moindre réaction, sa volonté comme anesthésiée par la présence du professeur.

– La silhouette gracile, le teint clair, le visage aux traits académiques traduisant un caractère résolu avec, toutefois, cette pointe d'incertitude dans le regard. Sans doute les réminiscences d'une enfance en souffrance. L'ensemble conférant à la fois émotion et compassion...

Puis, se tournant vers son public :

– Voyez, jeunes gens, comment l'alliance du classicisme et de la passion crée une œuvre d'art.

Quelques instants plus tard, Wallace et Melody se tenaient dans ce que les étudiants appelaient pompeusement le coin cuisine et qui n'était en réalité qu'une planche posée sur deux tréteaux, sur laquelle s'étaient étalés divers aliments et ustensiles de cuisine dans un état de propreté variable.

– Puis-je vous offrir quelque chose, un thé, un café ? commença le professeur.

L'état de crasse de certains verres rebuta la jeune femme qui refusa de la tête.

– Oui, ce n'est pas très engageant, reconnut-il en suivant le regard de Melody, mais je range mes propres affaires en sécurité et je vous garantis que tout est lavé avec soin.

Devant le sourire désarmant et plein de bienveillance du professeur, elle finit par accepter un thé. Il attrapa dans un placard deux tasses immaculées et une théière. Et tout en préparant la boisson, il poursuivit :

– Pardonnez mon accueil quelque peu théâtral mais mes étudiants en raffolent.

Le ton de sa voix ne montrait pourtant aucun regret et trahissait au contraire une certaine jubilation.

– Jimmy m'a confié que l'administration vous causait quelque tracas. C'est bien vrai ?

Melody se laissait bercer par la voix de son interlocuteur, par les gestes précis et réguliers qu'il déroulait telle une chorégraphie hypnotique. Elle se sentait rassurée. Elle avait l'impression de pouvoir enfin se reposer sur quelqu'un, de ne plus être seule avec ses problèmes. C'était un sentiment réconfortant et elle se laissa aller peu à peu. Elle raconta la situation dans laquelle elle se trouvait depuis que sa bourse avait été suspendue. Et plus elle parlait, mieux elle se sentait bien. De son côté, le professeur ne disait rien, il écoutait simplement sans quitter la jeune femme des yeux et elle se plongeait avec reconnaissance dans ce regard plein de sollicitude et de compréhension. Elle ne sut dire combien de temps elle avait pris pour dérouler ainsi le fil de son histoire, ni quelles parties de sa vie elle avait dévoilées, mais elle était enfin apaisée, sereine, après de longs mois d'angoisse et d'incertitude.

De nouveau, le professeur lui prit la main. Plus naturel, moins théâtral que lorsqu'il s'était approché d'elle, un peu plus tôt dans la journée. Il enfouit ses yeux dans les siens et elle sentit alors toute la chaleur qui émanait de lui.

– Ne vous inquiétez pas, mademoiselle. Dès demain, cette histoire sera réglée. Je suis en très bon terme avec le doyen par intérim, ajouta-t-il, lui adressant un clin d'œil qui lui rendit son sourire.

Leur échange fut interrompu par l'arrivée d'un nouveau participant. Melody n'eut aucune

peine à le reconnaître. Il s'agissait du Dr O'Connod, qu'elle connaissait pour avoir assisté aux conférences qu'il donnait régulièrement sur le campus. Le professeur Wallace dut lire son étonnement de voir un personnage si renommé venir en ces lieux car il s'empressa d'ajouter :

– Je constate que vous avez reconnu notre illustre visiteur. Il nous fait l'honneur de suivre quelques étudiants particulièrement prometteurs pour des sortes de cours particuliers.

Effectivement, quelques étudiants étaient allés à la rencontre de l'expert et le petit groupe montait à présent l'escalier en métal qui conduisait à une mezzanine. Puis ils disparurent derrière d'épaisses étoffes dressées comme séparation entre l'étage et le reste du hangar.

– Ne me demandez pas ce qu'ils trament, là-haut, ils m'en défendent l'accès. Mais ils m'ont promis une grande surprise pour la fin de l'année universitaire.

Il conservait son air jovial, pas le moins du monde chagriné des cachotteries que lui faisaient ses étudiants avec la complicité de son ami.

[Chris Molinari]

Les grilles s'ouvrirent devant le coupé sport qui s'avança dans l'allée de graviers pour se garer devant la propriété. Chris monta les quelques marches quatre à quatre et tourna la poignée de la porte. En vain. Il palpa les poches de sa veste sans succès et se décida alors à appuyer sur la sonnette.

Une femme d'un certain âge au teint mâte et avec un fort accent italien lui ouvrit.

– *Buongiorno* monsieur.

– Bonjour Maria, comment se fait-il que vous soyez encore là à cette heure ?

– Depuis quelques mois déjà, je travaille... *Come si dice* ?... Ah si, je travaille à temps plein, répondit-elle, roulant légèrement les « r ». Votre père a accepté de me donner une chambre... *come contropartita*.

– Ils sont là ? demanda Chris en tendant sa veste à la gouvernante.

– Ils sont allés se coucher. Vous voulez que je vous serve quelque chose à manger ?

– Non, ça ira. Merci.

Chris fila directement vers la cuisine.

Il n'avait pu s'empêcher de ressasser durant le trajet les derniers rebondissements de l'enquête et les nouvelles désillusions qui les avaient accompagnés. Il y avait finalement peu de chance que la piste du trafic de drogue ait le moindre lien avec le meurtre, et le jeune homme commençait à ressentir un certain malaise, un sentiment de désarroi qui ne le ressemblait pas. Il avait besoin de se retrouver, de se ressourcer, et avait machinalement pris El Paso et La Huitième pour déboucher sur l'autoroute en direction du sud, cette même autoroute qu'il avait si souvent empruntée autrefois, à chaque fin d'année scolaire et pour *Thanksgiving*. Si les visites de Chris se faisant désormais moins fréquentes, le jeune homme ressentait parfois le besoin de retrouver l'atmosphère chaleureuse et feutrée de ce foyer qu'il avait quitté.

Le dîner embaumait encore la cuisine. Chris ouvrit le four et, se délectant du parfum des lasagnes encore tièdes, se souvint des repas de fête et de la dinde cuisinée par les matrones de la famille. Il revoyait sa mère et sa grand mère préparer ensemble les recettes typiques de leur Toscane natale, se souvenait des tablées animées avec les amis et la famille, et de l'odeur du café d'Italie qui, juste avant le dessert, semblait imprégner chaque mur du petit salon. Le jeune homme referma le four, attrapa dans le frigo deux petits packs en carton et se dirigea vers la machine à expresso. Reproduisant mécaniquement les mêmes gestes que ceux de sa mère et

de sa grand-mère avant elle, il fut immédiatement transporté une vingtaine d'années en arrière. Âgé d'une dizaine d'années alors, le jeune Cristoforo, écoutait avec intérêt les conseils de sa grand-mère :

– Le capucino, c'est le vrai café italien ! Il n'y en a pas de meilleur ! Il faut le préparer avec cœur Cristoforo, pas vrai ?

Le garçon, les bras posés sur la table de la cuisine hochait vivement du chef, un large sourire sur le visage.

– Mais au fait, tu n'es pas un peu jeune pour ça ?

Cristoforo, visiblement contrarié, fit un non boudeur de la tête et la vieille dame reprit donc avec enthousiasme, un sourire taquin au coin des lèvres.

– Très bien, si tu le dis. Bon, pour faire un vrai capucino, tu dois donc d'abord faire chauffer le café... très serré ! Mais pour ça, c'est facile, on a la machine qu'il faut ! Regarde...

La grand-mère déroula minutieusement chacun de ses gestes jusqu'à ce qu'un filet du liquide torréfié coule dans la tasse.

– Ensuite on doit chauffer le lait avec le mousser à lait. Il faut bien le chauffer et le travailler pour le lisser et créer ces petites bulles. Là, comme ça... Tu vois ? Ça fait de la crème. (Cristoforo acquiesça.) Et maintenant, on n'a plus qu'à verser le lait en faisant attention de bien faire tomber la mousse au milieu. La vieille dame marqua une pause. Mais c'est pas tout, pas vrai ? Qu'est-ce qui manque ?

– Le chocolat ! lança le garçon avec entrain.

– Et oui, le chocolat.

Les fragrances de café rattachaient Chris à ses souvenirs d'enfance, produisant sur lui un effet apaisant. Il pouvait ressentir, simplement en fermant les yeux, le parfum de sa grand-mère et le velouté de ses joues lorsqu'elle l'avait embrassé à la fin de la leçon. Revenant à sa préparation, Chris fit chauffer le lait à l'aide du bec vapeur de la machine à expresso et le versa dans sa tasse avant d'ajouter le coulis de chocolat. Puis, son café à la main, le jeune homme s'était installé dans le petit salon, le nez plongé dans le dossier qu'il avait emporté avec lui, lorsqu'une question vint troubler sa concentration :

– Tu as encore oublié tes clés ?

Au son de cette voix qui lui réchauffa le cœur, Chris se tourna pour embrasser sa mère.

– *Buongiorno mama !*

– Bonjour fils. Ça fait un moment qu'on ne t'a pas vu.

– J'ai pas mal de travail ces temps-ci...

– La prochaine fois, prends tes clés. Ton père va encore râler.

– Eh bien, il râlera. C'est pas comme si je le dérangeais tous les quatre matins.

– Ça va, toi ? Je sais que quand tu viens ici à cette heure de la nuit, en général, c'est que tu as des soucis.

– C'est une façon de voir les choses. On m'a enfin mis sur mon premier homicide mais j'ai rien. *Niente !* Aucune piste pour coincer le salaud qui a commis ce meurtre !...

La mère de Chris lança une petite claque derrière la tête de son fils.

– Surveille tes propos, *figlio mio !*... Tu ne devrais pas t'enfermer dans tes dossiers. Va prendre l'air, pense à autre chose. Y'a que comme ça que tu trouveras la solution à tes problèmes.

– Mouais... répondit Chris en se caressant l'arrière du crâne.

– Tu veux que je te fasse un petit capucino ?

Le jeune homme montra sa tasse encore fumante, se disant un sourire au coin des lèvres,

qu'un bon petit capucino était décidément, dans la famille, le remède à bien des maux.

– Bon, ben je vais me recoucher alors. Tu dors ici cette nuit ? Je te prépare un petit déjeuner pour demain ?

– *Non so.*

– Tu sais quoi ? Je vais te faire préparer ton lit par Maria, juste au cas où. Allez, bonne nuit, mon grand.

Christina Molinari embrassa son fils et disparut dans le couloir, laissant Chris à ses recherches. Depuis qu'il avait écarté la piste de la drogue, le jeune enquêteur ne parvenait à ôter de son esprit les illustrations que leur avait montrées Jones quelques jours plus tôt. La ressemblance entre les photos prises des pieds découpés de Catherine Beaumont et *Le Modèle Rouge* de Magritte était en effet des plus troublante. Et si celui que Jones appelait « le Gribouilleur » s'était bel et bien inspiré du célèbre tableau comme modèle pour son meurtre ? La piste méritait d'être creusée.

Chris s'était installé à l'ordinateur du bureau et, buvant une gorgée de café entre deux pages web, parcourrait les pages Internet des plus grands musées et sites spécialisés, lorsque son téléphone se mit à vibrer.

– Molinari... dit-il en décrochant.

Soudain le jeune inspecteur laissa tomber sa tasse. Son visage devint blême.

– Oui, je comprends. Très bien. J'arrive tout de suite.

À peine eut-il raccroché que l'inspecteur rassemblait déjà les documents qu'il avait laissés sur la petite table lorsqu'il vit la tasse renversée sur le tapis du salon. Il la ramassa, et se dirigea vers l'entrée de la maison. Il attrapa sa veste sur le portemanteau et, après avoir jeté un dernier regard par-dessus son épaule, claqua la porte dans un soupir empli de regrets.

Au loin, dans la nuit noire, le coupé sport de Chris Molinari filait déjà bien au-delà des grilles de la propriété.

[Deuxième victime]

Le corps avait été découvert sur une partie boisée du campus, au pied d'un bâtiment en rénovation. Malgré l'heure tardive, un attroupement s'était déjà formé autour de la scène de crime et une bâche avait été dressée par les policiers pour empêcher les badauds de se croire au spectacle.

En quittant la résidence des Molinari, Chris avait immédiatement appelé Beck pour l'informer de la situation et était passé le récupérer au bar où ce dernier avait initialement – plus ou moins – prévu de finir la soirée.

Un homme en uniforme releva le cordon de sécurité devant les deux enquêteurs. L'espace sécurisé à peine franchi, Beck et Molinari furent d'abord éblouis par les néons éclairant la scène de crime, puis, lorsque leurs yeux furent acclimatés, ils se figèrent un instant en découvrant le corps à moitié dénudé de la victime, amputé des deux bras et exposé à plusieurs mètres au-dessus du sol. Le visage de la jeune femme était maintenu droit, ses paupières étaient ouvertes, laissant apparaître le blanc de ses yeux et du sang s'écoulait de ses mutilations, l'ensemble donnant à la scène un aspect étrangement vivant.

Le sergent s'avança sans prêter attention aux hommes de la scientifique qui tels des fourmis laborieuses s'affairaient déjà sur la scène du crime. Leurs discussions ne formaient plus qu'un vague écho dans son esprit. Et plus il s'approchait du corps, plus il s'enfonçait dans sa bulle, prenant peu à peu ses distances avec l'instant présent. Il n'y avait plus rien autour de

lui, plus personne, plus aucun bruit, plus aucun son. Seulement lui, lui et cette jeune femme... Elle était là, seule sur un banc... Seule dans le soir... Elle était là, toute proche. Il se rapprocha encore, discrètement, presque timidement. Son visage n'était plus qu'à quelques centimètres du sien. Il pouvait sentir l'odeur vanillée de sa peau et alors qu'il se délectait de ce parfum délicat, il se jeta tout à coup sur elle, la saisissant violemment par derrière tout en lui enfonçant un bâillon dans la gorge. Il vit la peur dans son regard tandis qu'elle se débattait, luttant en vain contre les effets du chloroforme et en ressentit une sorte d'excitation malsaine. Il la regarda perdre conscience, puis il porta le corps inerte sur ses épaules. Elle était toute fine, toute légère. Il ressentait à peine son poids sur son dos et n'entendait désormais plus que le son des battements discordants de leurs deux cœurs et le souffle rauque de sa propre respiration, accentué par l'effort et l'excitation. Il la transporta ainsi sur quelques dizaines de mètres, la jeta sur le sol, lui arracha ses vêtements et l'attacha, les bras écartés, sur une large planche en bois. Puis il attrapa sa hache dans son sac à dos et abattit la lame d'un coup sec et précis au niveau de l'épaule gauche, puis de l'épaule droite. Il se rapprocha ensuite du visage de la jeune femme et badigeonna ses paupières pour les coller à ses sourcils. Enfin il l'habilla d'une robe blanche qu'il extirpa de son sac, laissant descendre le tissu immaculé de la taille aux chevilles, arrangea ses cheveux et hissa son corps en haut de l'échafaudage grâce au système de cordes et de poulies du chantier, avant de placer minutieusement ses pieds et sa tête sur le support mêlé de fer et de bois.

Le regard levé vers le ciel il resta ainsi prostré quelques secondes, observant son œuvre, imprégné par un étrange sentiment de satisfaction.

– Sergent ? Sergent ?... Buckowsky, t'es avec nous ? demanda Dorothy Cooper.

Lorsqu'il reprit ses esprits, Beck avait encore l'odeur du sang dans sa bouche et se trouvait à deux centimètres des pieds de la victime, les yeux rivés sur les attaches qui avaient entaillé ses chevilles jusque dans sa chair.

– On sait qui c'est ? demanda-t-il comme si de rien était.

– Selon le jeune homme qui l'a trouvée, il s'agit d'une étudiante de la fac. La sécurité l'a confirmé mais on ne connaît pas encore son nom.

– Et ton équipe a trouvé quelque chose dans les environs.

– Il y a beaucoup de sang, et des de nombreuses traces de pas dans le sentier qui mène au chantier. Mais à part ça, rien pour le moment. On continue de chercher.

– Ok. Vous avez figé la scène ? On peut la filer à Ferguson ?

– Oui, c'est bon pour nous.

Beck fit signe aux policiers de descendre le corps et le légiste se pencha sur celui-ci.

– Alors, docteur, cause du décès ? demanda Molinari.

– Étant donné la quantité d'hémoglobine sur le sol et le début de coagulation au niveau des parties amputées, tout laisse à penser qu'elle est morte par exsanguination.

– Elle était vivante quand on lui a fait ça ? s'indigna le jeune inspecteur.

– Je le pense, oui. Il n'y a cependant ni hématome, ni contusions, excepté sur les parties du corps qui ont servi à l'attacher à l'échafaudage. Il y a donc une chance pour qu'elle ait été inconsciente au moment de l'amputation. Elle a certainement été droguée. L'autopsie devrait nous le confirmer.

– Une estimation de l'heure de la mort ?

– La rigidité n'est pas encore prononcée, remarqua Ferguson avant de manipuler les paupières encore collées de la victime. Compte tenu de la rougeur de ses yeux, je dirais que le décès a eu lieu très récemment. Deux heures, tout au plus.

– Autre chose ? demanda Beck.

Ferguson s'avança vers le haut du buste.

– Eh bien, il s'y est pris à plusieurs fois pour lui amputer les bras, mais les coupes sont franches. Le geste est sûr. Soit il s'agit d'un professionnel, soit il a un réel talent.

Alors que les deux policiers commençaient à s'éloigner de la scène de crime, Ferguson lança une dernière phrase dans leur dos :

– Ah, au fait, on les a pas retrouvés...

– Quoi ? s'exclama Molinari en se retournant.

– Les bras... Il a dû les emporter avec lui car ils sont pas là.

Pas vraiment étonnés, Beck et Molinari quittèrent le périmètre de sécurité, laissant Ferguson à ses constatations. Dans la foule, de l'autre côté du cordon, deux hommes tentaient de se frayer un chemin jusqu'à eux.

– C'est le même mode opératoire que la galeriste, lança Molinari à l'attention de son sergent. Il y a fort à parier que ce ne soit pas un hasard.

– Mouais... dit simplement Beck, faisant craquer une allumette avant d'allumer son cigarillo.

– Putain, on y voit vraiment que-dalle sur ces sentiers ! lança Spade, ayant enfin rejoint avec son collègue les deux enquêteurs.

– Alors qu'est-ce qu'on a ? s'enquit Calagan.

– Une jeune femme, la vingtaine, amputée et vidée de son sang...

Alors que l'inspecteur résumait les faits à ses collègues, un homme les interpella derrière le ruban jaune.

– Vous êtes ? demanda le sergent.

– Matthew Wallace, c'est moi qui vous ai fait appeler.

– Et vous êtes ?! insista Beck, agacé, d'un ton volontairement cynique.

– Oui, excusez-moi, je suis professeur d'expression artistique. Je remplace le doyen pendant son absence.

– On vous connaît, non ? demanda Molinari, tentant de rassembler ses souvenirs.

– Vos collègues m'ont interrogé à propos de Catherine Beaumont.

Le jeune inspecteur acquiesça, se souvenant des comptes rendus d'enquête dans lesquels il s'était replongé quelques heures plus tôt.

– Et elle, c'est qui ? demanda le sergent en faisant un signe du côté des bâches.

– C'est une élève du campus. Théodora Hellis. Elle était inscrite en master d'histoire de l'art comme étudiante Erasmus.

– Vous savez si elle avait de la famille dans le pays ? reprit Molinari.

– Je crains que non.

– Je suppose donc qu'elle logeait sur le campus. Avait-elle une colocataire, ou une étudiante dont elle était proche.

– Il faut que je vérifie pour sa chambre. Et je ne pourrais pas vous dire qui elle fréquentait en dehors des cours mais nous avons une autre étudiante qui vient également de Grèce. Elles sont arrivées la même année dans le cadre d'un échange international avec la faculté d'Athènes. Peut-être pourra-t-elle vous en dire plus.

– Et où peut-on trouver cette jeune femme ?

– Ce n'est pas une interne. Il me semble qu'elle est hébergée par une famille d'accueil qui habite pas loin d'ici. Je dois avoir son adresse dans son dossier. Je peux aussi vous donner son emploi du temps si vous le souhaitez.

– On aurait également besoin de celui de la victime. Et une dernière question, monsieur Wallace : savez-vous si Théodora Hellis avait des problèmes à la fac ? Des différents avec des professeurs ou d'autres élèves ?

– Non, pas à ma connaissance. C'était une élève brillante, plutôt réservée et sans histoire.

– Ouais... Bon et ces dossiers ? conclut Beck en écrasant sa cigarette.

– Pardon ?

– L'emploi du temps de la victime ; son dossier et celui de sa collègue, on en a besoin... maintenant !

– Ah, oui. Pardon. Je vous en prie, veuillez me suivre.

Interrogé sur l'emploi du temps de Théodora Hellis, Matthew Wallace n'avait donné guère plus d'informations que celles mentionnées dans son dossier. Tout au plus avait-il précisé que la jeune femme, en plus de ses cours magistraux, devait également assister en fin de journée à une conférence animée par un certain Charles O'Connod, expert apparemment reconnu dans le milieu artistique et intervenant régulier de l'université. Le doyen par intérim avait ensuite remis aux enquêteurs les documents demandés avant de les guider jusqu'à la sortie dans le dédale des couloirs de la faculté.

[Réunion privée]

Dans les salons du Belvédère, hôtel aux pelouses majestueuses surplombant l'océan, Rose Appleton savourait un repos bien mérité et des petits fours après une journée harassante. Maintenant que la soirée touchait à son terme, elle se sentait soulagée. Ce matin, avant même que le soleil ne fasse son apparition au dessus de l'horizon, elle avait commencé sa longue course de fond qui ne prendrait fin que d'ici quelques heures. Elle n'avait pas su dire non à Ashley Reese, quand cette dernière l'avait appelée pour organiser l'une de ses soirées *Art et Caviar*, une mondanité provinciale qui rassemblait l'élite locale. Rose n'appréciait guère ces rassemblements où elle avait l'impression de croiser plus de snobs que de véritables artistes et où elle s'était promis de ne plus remettre les pieds. Toutefois, pas question pour elle de laisser tomber son amie, surtout ce soir-là où l'hôtesse avait promis à ses invités une personnalité de marque. Pour l'occasion, Ashley s'était démenée pendant des semaines pour que l'hôtel accepte de recevoir le groupe dans ses salons d'honneur, ce qui changeait des salles des fêtes étriquées, sans charme, aux chaises plastiques inconfortables et aux amuse-bouches de supermarché, et tranchait radicalement avec les intérieurs ringards des gentils organisateurs qui conféraient à leurs soirées des airs de réunions *Tupperware*. Mais préparer le lieu de réception avait demandé beaucoup de main d'œuvre et Rose se retrouvait là.

Elle contempla le crépuscule qui s'installait peu à peu sur l'océan. Ce spectacle valait cent fois la plupart des toiles sur lesquelles s'attardait cette assemblée d'esthètes improvisés. Elle fut tirée de sa rêverie par une voix :

– Tu fais bande à part ?

Elle sursauta et se retourna :

– Tiens, Jimmy. Non, je profite de la vue.

Elle avait rencontré le jeune homme lors de l'une de ces soirées et ils avaient vite sympathisé. Il était étudiant en arts et, contrairement au reste des participants, il avait un regard ouvert et provocateur sur le monde, ce qu'elle appréciait.

– Des nouvelles de notre invité surprise ? demanda-t-elle.

– Oui, il ne va pas tarder. Tu sais qui c'est ?

– Non. Malgré tout ce que j'ai fait pour elle, Ashley ne m'a pas mis dans la confiance.

Comment as-tu fait pour l'apprendre ?

– Je le connais, tout simplement. Et effectivement, c'est un grand expert. Son discours sort de l'ordinaire.

Jimmy fut interrompu par le vibreur de son portable.

– Tiens, c'est lui. Il doit être arrivé. Je vais le chercher.

La jeune femme regarda Jimmy s'éloigner, le téléphone collé à l'oreille. Elle hésita un instant, puis, piquée par la curiosité, se décida à le suivre. À pas de loup, elle rasa les murs, conservant une distance suffisante pour ne pas se faire remarquer. Elle se prit au jeu de la « traque », s'imaginant dans un polar des années 50 : une jeune femme en tailleur strict, un peu effrontée, prête à tomber sous le charme de la maturité d'un *Bogey*.

Sa piste la mena à l'extérieur. Elle s'abrita derrière une haie d'arbustes et s'approcha de l'homme qui venait d'arriver et vers lequel se dirigeait Jimmy d'un pas sûr. Le voilà enfin, l'invité de marque de cette soirée. Plus stylé que Bogart mais autant de charme, pensa-t-elle. Elle se rapprocha encore, prête à surprendre les deux compères. Elle était si proche qu'elle pouvait entendre quelques bribes de leur conversation mais prise par l'excitation de la filature, elle n'y prêta pas attention sur l'instant. Puis certains mots frappèrent sa conscience. Elle s'immobilisa. La discussion était animée et le nouvel arrivant se montrait particulièrement agité, malgré tous les efforts de Jimmy pour l'apaiser. L'homme sortit des clichés qu'il exhiba à l'appui des propos qu'il proférait. Jimmy y jeta un oeil avant de les cacher précipitamment dans l'une de ses poches. Mais le contenu des photos n'avait pas échappé à la vue de l'apprentie espionne et son sang se glaça. Elle se rendit compte soudain dans quelle situation périlleuse elle se trouvait. Lentement, comme si sa vie en dépendait, elle commença à reculer. Malgré toutes ses précautions, il lui semblait que le moindre de ses pas résonnait dans le crépuscule et s'attendait à tout moment à être découverte. Enfin, elle sortit du bosquet et, ne pouvant plus se contenir, elle se précipita vers l'hôtel.

Le reflet du soleil couchant sur sa bague brilla dans le soir.

[Investigations]

Le lendemain de la découverte du deuxième corps, le dossier de Cassy Ionnis en leur possession, les inspecteurs Spade et Calagan s'étaient rendus au domicile des Alliagas où séjournait l'étudiante Erasmus. La jeune femme avait confirmé les premiers témoignages réunis la veille auprès des jeunes gens attroupés autour de la scène de crime : pour les rares personnes qui la connaissaient, Théodora Hellis était une élève timide, solitaire et a priori sans histoire. Mais Cassy avait également évoqué une autre facette moins évidente de sa vie. Issue de la petite bourgeoisie grecque, la jeune fille avait vu les répercussions de la crise au sein de sa communauté et sur son village : les boutiques qui fermaient, des quartiers entiers désertés, des voisins qui disparaissaient et des amis qu'elle ne reverrait plus. Sensible aux disparités sociales et à la misère qui l'entourait, Théodora était très impliquée dans le milieu associatif et souhaitait associer la faculté à un vaste projet d'entraide communautaire. Mais pour ce faire, elle devait obtenir le soutien et la participation de l'association d'étudiants la plus influente du campus. Elle était donc entrée en contact avec la fraternité et s'était tout particulièrement rapprochée d'un jeune homme : Stephen Fears pour qui la jeune femme n'éprouvait pas qu'un simple intérêt professionnel – toujours selon son amie.

– Et vous a-t-elle dit si elle avait des soucis avec quelqu'un dans le cadre de la fac ou à l'extérieur ? avait demandé Calagan malgré la description d'une jeune fille sans problème.

– Non, je vous ai dit. C'était quelqu'un de plutôt discret.

– Rien d'inhabituel dans son comportement, ces derniers jours ?

– Non, pas vraiment...

– Pas vraiment ? répéta Spade, son cure-dents entre les lèvres.

– Eh bien, en début de semaine, elle s'est fait remonter les bretelles par le prof en cours d'histoire de l'art. Et c'est clair qu'elle n'était pas le genre d'élève à qui cela arrivait souvent. Elle a même été convoquée dans le bureau du doyen et quand elle en est sortie, elle était en larmes...

– Et vous savez pourquoi ?

– Apparemment elle était en train d'écrire un mot pendant le cours. Je lui ai demandé ce qu'il s'était passé, mais elle n'a rien voulu me dire.

Bien des années après les avoir quittés, Molinari et Beck devaient donc retourner sur les bancs de la fac, moins de vingt-quatre heures après leur dernière visite.

Arrivé dans l'enceinte de l'établissement, ils déambulèrent de longues minutes dans le dédale des couloirs de l'université avant de trouver le bureau du doyen. Et alors qu'ils s'apprêtaient à frapper, Matthew Wallace apparut dans l'embrasure de la porte, saluant les policiers tout en refermant précipitamment derrière lui.

– Désolé messieurs mais je suis pressé. J'ai un cours qui doit commencer dans deux minutes, lança sèchement le doyen remplaçant, jetant un œil à sa montre.

– Pas de problème, on va vous accompagner, dit Beck en posant sa main sur l'épaule de Wallace.

L'air renfrogné, le regard en coin sur la main du sergent, le professeur ne put que se résigner.

– Alors, monsieur Wallace, comme ça, vous nous faites des cachotteries ?

L'homme regarda l'enquêteur, interloqué.

– Il semblerait qu'il y ait eu un incident entre vous et Théodora, quelques jours à peine avant sa mort, précisa Molinari.

– Je ne vois pas de quoi vous parlez.

– Comment ça, professeur, vous faites pleurer une de vos étudiantes et vous ne vous en souvenez plus ? ironisa Beck.

– Ah, oui. Si, si je m'en souviens très bien. Mais ce n'était pas vraiment un *incident*. Je l'avais surprise en train d'écrire une lettre pendant mon cours. Je l'ai donc convoquée dans mon bureau et lui ai fait une remontrance.

– Une remontrance qui l'a apparemment quelque peu perturbée puisque selon les témoins, elle est sortie de votre bureau en pleurs.

– Il n'y avait pourtant rien bien méchant. C'était juste un mot doux comme il en circule beaucoup sur les bancs de la fac, du moins, de ce que j'en ai déduit. Mais je n'apprécie guère que cela se passe pendant mes cours.

– Et vous savez à qui il était destiné ?

– Je ne l'ai pas lu inspecteur. Je n'entre dans l'intimité de mes élèves que s'ils m'y invitent. Mais j'ai gardé le mot ; si cela vous intéresse, je peux vous le faire parvenir.

– Cela pourrait nous être utile, oui.

– Entendu. Sur ce, messieurs, désolé mais je dois vous laisser, conclut Wallace en pénétrant dans l'amphithéâtre.

Les deux enquêteurs observèrent quelques instants le manège du professeur entrant sur scène, avant de faire demi-tour, s'engouffrant dans les couloirs de la fac pour regagner les allées du campus bordées d'arbres et de verdure.

– J'ai l'impression que c'était hier que je faisais passer les épreuves aux bizuts, lança Chris en vue des lettres grecques identifiant les deux bâtiments au bout du chemin.

– Peut-être parce que c'était hier ! railla Beck.

– Vous n'avez pas connu ça, vous, je suppose...

– Eh, oh ! Chuis pas né de la dernière pluie mais quand même ! Vos confréries d'étudiants, vos bals de promo, et toutes vos conneries, tu crois quoi ? Que vous les avez sorties de votre chapeau ? Les sixties, ça te dit quelque chose, p'tit gars ? C'est quasiment nous qui avons inventé tout ça !

Chris accrocha un large sourire à son visage.

– Je peux savoir ce qui te fait marrer ?

– Rien, rien. J'ai juste du mal à vous imaginer dans une fraternité, pouffa le jeune inspecteur.

Beck ne releva pas et les deux hommes parvinrent devant un petit bâtiment où de jeunes gens s'affairaient sous la houlette d'étudiants plus anciens leur hurlant dans les oreilles. Le sergent resta à l'écart tandis que Molinari s'approchait du moins bruyant des internes.

– On cherche Stephen Fears.

– C'est moi.

– Vous pourriez calmer vos petits amis, deux secondes ? On aurait quelques questions à vous poser.

Le jeune homme fit signe aux étudiants de rentrer dans le bâtiment et le calme revenu, Beck les rejoignit.

– Vous êtes flics ? Vous êtes là pour Théodora ?

– On peut rien te cacher à toi, p'tit gars !

– Vous la connaissiez ?

– Oui, on était même plutôt proches. J'ai appris ce qu'on lui avait fait. C'est carrément moche. Tout le monde flippe maintenant sur le campus.

– Mais pas vous... intervint Beck en désignant les nouveaux élèves qui continuaient leurs tâches à l'intérieur du bâtiment.

– Nous, on sait se défendre. N'empêche, personne n'est rassuré.

– Quels étaient vos rapports avec la victime ? demanda Molinari. On la disait discrète, on l'imagine mal se rapprocher d'une fraternité.

– Nous ne sommes pas une simple fraternité. On est très actifs sur le campus, que ce soit dans l'accueil des nouveaux étudiants ou l'organisation de toutes sortes d'événements. Elle m'avait contacté car elle voulait créer un partenariat avec l'association pour laquelle elle travaillait. On bossait ensemble sur ce projet.

– Et c'est tout ?

– Je vous l'ai dit : on était proches. Surtout au début. Mais c'était de l'histoire ancienne.

– Dis moi, p'tit gars, ça te dérangerait pas d'être un peu plus clair ? trancha Beck.

– On est sortis ensemble quelques temps mais on avait rompu.

– « On » ou « elle » ?

- D'un commun accord, ça vous va ? C'était mieux pour le projet.
- On pourrait penser au contraire que cette séparation n'était pas une décision partagée et que cela vous ait déplu... insinua Molinari.
- Au point de lui couper les bras et de l'accrocher à un échafaudage ? Chuis pas taré, vous croyez quoi ?! acheva le jeune homme.
- On a déjà vu des gens basculer pour moins que ça.
- Je vous l'ai dit, c'était de l'histoire ancienne. Et puis elle était passée à autre chose, alors j'ai tourné la page, moi aussi.
- Qu'est-ce qui vous fait penser qu'elle était passée à autre chose ?
- Sur la fin, elle était souvent ailleurs. Et je ne parle pas seulement de nos moments à nous. Elle n'avait plus la tête au projet non plus, alors que ça avait toujours été sa priorité. Un jour, je l'ai surprise en train d'écrire une lettre en cachette. Je lui ai demandé si elle avait quelqu'un d'autre. Elle m'a répondu que c'était compliqué et qu'elle ne pouvait pas en parler. Mais bon, j'ai jamais pu en savoir plus. Et comme on se voyait déjà presque plus à cette période, j'ai décidé de lâcher l'affaire. Je suis avec Peyton Silver des Delta Gamma, maintenant.
- Vous pensez qu'elle vous trompait ?
- Je vous l'ai dit : on n'était déjà plus vraiment ensemble. Je ne sais pas si elle sortait avec quelqu'un d'autre mais ce que je peux dire c'est qu'elle avait quelqu'un en tête, ça c'est certain ! Et pour moi, c'était pas un étudiant.
- Pourquoi ça ?
- Je ne suis pas le seul à l'avoir questionnée sur le sujet. Et elle n'a jamais rien voulu dire à personne. Elle répétait à chaque fois que c'était compliqué, et qu'elle ne pouvait pas en parler. Pour moi, c'était, soit un homme marié, soit un prof.
- Vous pensez à quelqu'un en particulier ?
- Pas la moindre idée.
- Une dernière question, monsieur Fears : où étiez-vous hier soir entre vingt-et-une heure et vingt-trois heures ?
- Ici. On faisait leur fête aux derniers arrivants.
- Très bien, on vérifiera ça, conclut le jeune inspecteur.

- Cette correspondance cachée commence à m'intéresser, lança Molinari en s'installant au volant de son coupé sport.
- Beck se plia sur le siège passager, l'air sceptique.
- Et maintenant ?
- Maintenant, tu démarres, et tu roules.
- Et pour aller où ?
- Les beaux quartiers, p'tit gars. On a encore quelqu'un à voir...

Parcourant les rues bordées d'arbres de l'un des quartiers les plus huppés de la ville, le coupé sport défilait devant les façades colorées des immeubles de brique et des maisons de pierre. Des édifices à l'architecture recherchée côtoyaient des appartements aux façades plus rustiques, conférant à l'ensemble un charme pittoresque.

Chris gara son véhicule devant une petite maison à deux étages, chic mais traditionnelle, et se dirigea vers l'entrée, flanqué de son collègue.

- Il s'embête pas celui-là ! lança Beck tandis que Molinari sonnait à la porte.

Un écran s'alluma au dessus de l'interphone, laissant apparaître un visage anguleux et

émacié.

– Oui ?

– Monsieur O'Connod ?

– Lui-même.

– Sergent Buckowski et inspecteur Molinari, répondit Chris en présentant sa plaque à la caméra. Nous aurions quelques questions à vous poser...

Soudain l'écran de l'interphone s'éteignit et pour seule réponse, le mécanisme de la serrure émit un léger cliquetis. Chris lança un regard étonné à son collègue, et lui ouvrit la porte avant de le suivre à l'intérieur de la maison.

Se tenant dans l'ombre à quelques mètres de l'entrée, l'homme leur faisait face, les bras dans le dos et le regard droit.

– Monsieur O'connod, y aurait-il un endroit où l'on pourrait parler tranquillement ?

– Bien sûr. Je vous en prie, répondit l'expert, les invitant à entrer en désignant de la main une pièce ouverte sur sa droite.

Les deux enquêteurs s'avancèrent, suivis de leur hôte qui referma la porte derrière eux. La salle était spacieuse et très bien aménagée avec un grand bureau, impeccablement ordonné trônant au fond de la pièce, un petit salon avec sièges, canapé en cuir, table ronde, et même un bar en bois massif, visiblement très bien achalandé. Mais ce furent les œuvres d'art qui remplissaient parfaitement l'espace et surtout les nombreuses peintures accrochées au mur, qui attirèrent immédiatement l'attention des deux policiers.

– Je vous en prie, asseyez-vous. Désirez-vous quelque chose à boire ? Un verre, un café, peut-être ?

Alors que Molinari déclina poliment, Buckowsky demanda un café bien serré, haussant les épaules sous les yeux réprobateurs de son collègue.

– Très bien, sergent. Surtout, messieurs, mettez vous à votre aise, je reviens immédiatement.

L'homme, d'apparence froide, se montrait cependant particulièrement courtois. Le costume sombre taillé sur mesure et la chemise *Guerlin* assortie, dont dépassait un foulard bordeaux de grande qualité témoignaient de son rang. De toute évidence, Charles O'Connod vivait plus que confortablement et se plaisait à le montrer.

Quelques instants plus tard, l'expert réapparut dans le bureau avec une tasse de café qu'il remuait délicatement à l'aide d'une petite cuillère en argent. Il la tendit au sergent.

– Alors, messieurs, que puis-je faire pour vous ?

– Vous n'avez pas l'air étonné de notre visite, monsieur O'Connod ? entama Molinari.

– Docteur O'Connod, je vous prie, rectifia l'expert. Vous devez savoir que j'ai l'habitude de collaborer avec la police...

– Sur des meurtres ? coupa Beck.

– Cela m'est arrivé, oui. J'ai été amené à témoigner en tant qu'expert lors de nombreux procès dans tout le pays. La plupart concernaient des cambriolages qui avaient mal tourné, mais j'ai aussi apporté mon expertise sur des affaires d'homicide dont les mobiles étaient liés au patrimoine des victimes.

– Donc, votre avis est éclairé et fait souvent référence, résuma Molinari.

Un sourire discret s'afficha sur le visage fermé de O'Connod.

– Je suppose qu'on peut le dire ainsi, oui.

– Très bien. Et quel est votre avis là-dessus, alors doc. ? trancha Beck, posant sèchement sur le bureau le cliché présentant les pieds découpés de Catherine Beaumont, retrouvés dans la

conciergerie du Miramar quelques jours plus tôt.

Légèrement retouchée afin d'atténuer l'aspect réaliste de la scène, l'image était notamment passée de la couleur au noir et blanc. O'Connod plaça délicatement ses mains de part et d'autre de la photo, sa tête pencha légèrement comme s'il était intrigué par ce qu'il voyait. De son côté, Beck scrutait ses faits et gestes, faisant attention au moindre détail.

L'expert releva ses yeux sur le sergent et tout en retenue, demanda :

– Je peux ?

– Allez-y, répondit Beck, presque déçu.

O'Connod attrapa une loupe dans le tiroir de son bureau et se saisit de la photo qu'il inspecta de longues secondes durant.

– Alors, docteur ? s'impacienta Molinari.

– C'est une sorte d'imitation ?

Chris lança un regard à son collègue qui ne quittait toujours pas l'expert des yeux.

– J'ai un peu de mal avec ces images retouchées. Il y a cependant quelque, chose de viscéral dans celle-ci, reprit O'Connod. Le montage est étrange mais la matière... Il y a une forme de vérité dans ce tableau. Et ce mélange entre virtuel et réel est plutôt intéressant, même si l'on est très loin du travail que peut apporter un véritable artiste à sa toile.

– Qu'est-ce qui vous fait penser à une imitation, docteur ? demanda Chris.

– Eh bien, ces deux pieds découpés de la sorte et prolongés de cuir... On les retrouve dans une œuvre contemporaine très connue. Attendez, je vais vous montrer. L'expert se dirigea vers l'immense étagère située sur le flanc de la pièce, monta sur l'échelle et fit glisser plusieurs ouvrages avant d'en choisir un et de regagner son bureau. Regardez, dit-il en ouvrant l'imposant livre face aux policiers, votre photographie représente, d'une certaine façon, une déclinaison de cette œuvre : *Le Modèle Rouge* de Magritte.

Molinari jeta un œil à l'article, reconnaissant la peinture que leur avait montrée Jones vingt-quatre plus tôt.

– Et c'est tout ? questionna le sergent.

L'homme, installé de l'autre côté du bureau le regarda, interrogateur. Beck passa la main dans sa parka et tendit un nouveau cliché à l'expert.

– Voici l'original.

– Hum... Intéressant...

– *Intéressant* ? reprit Molinari.

– Oui, je comprends mieux maintenant d'où me venait ce sentiment de vérité. C'est du beau travail. Il ne s'agit pas d'une simple image fabriquée ou recréée. Ce sont des parties bien réelles d'un corps humain, découpées, travaillées et capturées, je suppose par vos soins. Puis-je savoir pourquoi vous me montrez cela, sergent ?

– Vous pensez toujours qu'on est face à une sorte de copie... (Molinari baissa les yeux sur l'ouvrage toujours ouvert devant lui), une déclinaison de ce *Modèle rouge* ?

Beck de son côté, s'était levé et observait d'un œil vagabond les différentes œuvres qui décoraient la pièce.

– Eh bien, cela y ressemble beaucoup, vous ne trouvez pas ? Regardez, la personne qui a fait ce travail a pris la peine de lacer la partie de cuir, collée au préalable aux pieds de la victime. Et là sur le flanc... Le visage de Charles O'Connod semblait s'éclairer au fil de son analyse. L'homme a visiblement un souci très pointu du détail puisqu'il a même laissé filer le lacet, qui tout comme sur l'œuvre originale, tombe sur quelques centimètres le long du cuir.

– Vous parlez d'imitation, de travail, est-ce que vous diriez que l'auteur des faits se voit

comme une sorte d'artiste ?

– Attention, il ne s'agit pas vraiment d'une imitation mais davantage d'une évocation. Et oui, je suis convaincu que cette personne, comme tout artiste, accomplit un travail d'envergure, méthodique et précis.

– Vous avez l'air d'apprécier, constata Beck, reprenant nonchalamment sa place de l'autre côté du bureau.

– J'apprécie surtout le travail bien fait, sergent.

– Comment décririez-vous la personne derrière ce « travail », docteur ? questionna Molinari.

– Je dirais qu'il s'agit d'un homme méticuleux, habile, et maîtrisant parfaitement son sujet.

– Un spécialiste ?

– Sans aucun doute, oui. Mais c'est surtout un passionné. Vous devez rechercher une personne avec une âme d'artiste.

– Qui vous dit qu'on ne l'a pas déjà trouvé votre *artiste* ? lança Beck.

– Je suppose que vous ne seriez pas là si c'était le cas.

– Connaissez-vous une certaine Catherine Beaumont, docteur ? interrogea Molinari.

– De réputation, bien sûr. Elle dirigeait le Fonds Merkhams, l'un des groupements d'investisseurs les plus actifs de la région et, sans doute même de l'état, en matière de promotion culturelle. Son décès a fait du bruit dans le milieu.

– Son meurtre, docteur, rectifia le jeune inspecteur.

– Oui, en effet.

– Vous ne l'avez jamais rencontrée ?

– Non, je ne pense pas.

– Et Théodora Hellis, ce nom vous dit-il quelque chose ?

– Hellis, Hellis... Non, je ne connais personne de ce nom là.

– Il s'agit pourtant d'une de vos élèves, docteur, reprit Molinari. Elle assistait régulièrement à vos conférences.

– J'organise des conférences dans tout le pays, pour des municipalités, des musées, ou des universités. Beaucoup de personnes y assistent, il m'est impossible de me rappeler de chaque nom, et cela n'en fait pas pour autant *mes élèves*, inspecteur.

– Qu'avez-vous fait hier soir après votre conférence à la faculté, docteur ?

– Je suis rentré directement chez moi.

– Quelqu'un pour en attester ?

– Je crains que non. Suis-je suspecté de quoi que ce soit, messieurs ?

– Pas encore, répondit Beck. Pas encore.

– Bon, je pense que nous n'avons pas d'autres questions pour le moment mais nous nous permettrons de revenir vers vous si besoin.

– Bien entendu. Voici ma carte, dit Charles O'Connod, tendant un petit carton au plus jeune des deux enquêteurs. N'hésitez pas à me contacter sur ma ligne privée si vous avez besoin de mon expertise sur cette affaire... ou une autre.

L'homme raccompagna les policiers jusqu'à l'entrée et les salua poliment dans l'intérieur du couloir, laissant la porte se refermer derrière eux.

– Ce gars est vraiment bizarre. Vous pensez qu'il pourrait être impliqué dans ces meurtres ?

– Si c'est le cas, il le cache bien. J'ai jamais vu un type tellement prêt à aider des flics !

– Il n'a peut-être jamais vu Colombo, plaisanta Molinari en s'enfonçant dans sa voiture,

suivi par Beck.

[Charles O'Connod]

Après chacune de ses interventions au campus, Charles O'Connod ne manquait jamais une visite de courtoisie à son ami d'enfance. Matthew Wallace le reçut dans le bureau du doyen et l'invita à s'asseoir avant de lui offrir une tasse de son thé préféré.

– Ta nouvelle situation semble offrir quelque avantage, entama Charles O'Connod, tournant délicatement la petite cuillère dans sa tasse.

Vêtu d'un costume taillé sur mesure et d'un foulard bleu nuit autour du cou, l'homme, les jambes croisées, se tenait parfaitement droit dans son fauteuil et parlait posément, détachant chaque mot presque mécaniquement, dans un léger accent guttural.

– Et oui, les choses changent.

– Sait-on ce qui est advenu de ce cher Thomas ?

– Non. Cela fait plusieurs jours que la police le recherche. Sans résultat.

– Notre petit monde traverse une période quelque peu houleuse.

Le professeur lança à son ami un regard perplexe.

– Tout d'abord la disparition de Catherine Beaumont, puis celle du doyen de la faculté des arts, et la découverte, aujourd'hui sur le campus, du corps de Théodora Hellis.

Le regard fixé sur l'horizon, au fil des mots, l'homme semblait s'échapper de plus en plus loin dans ses pensées.

– À ce propos, je suis désolé pour Théodora.

– Hum ?...

– Théodora Hellis, j'ai cru comprendre que tu la connaissais bien.

– Eh bien, tu as dû mal comprendre, répondit O'Connod, revenant à la réalité.

– Sans doute. Tu penses que ces meurtres sont liés ?

– Non. Je dis simplement que notre microcosme en sera naturellement bouleversé. Il n'y a qu'à t'observer pour en prendre conscience. Matthew Wallace, simple professeur, devenu doyen par intérim de la faculté des arts et des lettres. J'imagine qu'il ne doit pas être évident d'assumer de telles fonctions dans de pareilles circonstances.

À peine voilée derrière le constat de la récente évolution sociale de son ami, l'attaque était ciblée pour piquer au vif.

– Quant à Catherine Beaumont, figure emblématique du fonds Merkhams depuis près de trois ans, sa disparition aura forcément des conséquences dans notre petit milieu. À ce propos, où en sont tes projets ? Tes toiles ne devraient-elles pas être exposées désormais ?

– J'ai mis tout ça de côté pour le moment, coupa Wallace, contrarié. J'ai trop de travail.

– Oui, bien sûr, acquiesça O'Connod, portant la tasse à ses lèvres.

– Par contre, je suppose que c'est à moi de te féliciter...

– Me féliciter ?

– Eh bien oui. J'ai cru comprendre que ta première œuvre serait bientôt une œuvre de musée.

– Oui, en effet, s'enorgueillit O'Connod, faisant fi de l'ironie dans le ton de son ami. J'ai eu la chance de rencontrer le régisseur du « *New Century Muséum* » et il semblerait qu'il ait apprécié ma peinture.

– Décidément, tout te réussit se renfrogna Wallace.

– Si tu penses avoir besoin que je te mette en relation avec certains de mes contacts pour

percer, je le ferais volontiers.

– Non, je te l'ai dit, j'ai mis tout ça de côté pour le moment. Tous ces pseudos experts qui pensent s'y connaître et choisissent des toiles comme ils font leurs courses, ça me fait vomir. Un jour ils verront ce que c'est que l'art. Un jour j'aurai moi aussi ma place dans tes bouquins, Charles, tu peux en être sûr.

– Je n'en doute pas, mon ami. Je n'en doute pas.

[Instantané]

Chris Molinari, toujours impeccablement habillé, costume cintré et chemise méticuleusement repassée, pénétra dans le hall du commissariat, un gobelet à la main droite et un dossier sous le bras. En cette heure matinale, à l'étage, la grande salle était encore vide... ou presque. Affalé sur un bureau, la tête plongée dans les rapports, Beck n'avait apparemment pas résisté à la fatigue accumulée. Chris s'installa en face de son sergent et posa le gobelet sur un coin de la table, ce qui suffit à le réveiller.

– Je vous ai fait un café. Un vrai café ! insista le jeune inspecteur.

Beck, reprenant progressivement ses esprits, replongea la tête dans ses dossier, mine de rien. Molinari ouvrit la chemise en carton qu'il avait posée sur le bureau :

– On a reçu les premiers rapports des inspecteurs chargés d'interroger les personnes ayant pu croiser la victime dans les vingt-quatre heures ayant précédé sa mort. Apparemment, l'accrochage avec Wallace n'était pas un incident isolé. La jeune femme aurait été prise à part à plusieurs reprises à la fin de ses cours. Ah, et je suis également passé par le labo : concernant l'amputation des membres, la tranche franche correspondrait au même genre d'arme que celle utilisée sur Catherine Beaumont. Par contre, ils ne sont pas parvenus à établir clairement que la colle utilisée par le tueur sur les paupières de la victime soit la même que celle utilisée sur les chaussures du *Magritte*. Et pour les empreintes retrouvées dans le sentier, là encore, ça n'a rien donné.

– Notre gars est méticuleux. On ne trouvera rien pas d'autre élément matériel. Mais il ne choisit pas ses proies au hasard...

– Ah, vous pensez vous aussi qu'il s'agit du même type !

Beck regardait les photos prises sur les scènes de crime, perdu dans ses pensées.

– Les deux victimes étaient toutes deux liées au milieu artistique. Ça ne peut pas être un hasard, enchérit le jeune inspecteur.

– Il y a quelque chose dans ces photos... lança Beck d'un ton laconique. Un truc particulier...

[Rose Appleton]

En cette fin de soirée, les portes de la galerie laissaient échapper un flot régulier de spectateurs venus écouter l'une des nombreuses conférences organisées pour cette semaine des arts financée par le fonds Merckham, événement auquel Catherine Beaumont avait consacré ses derniers jours. Clin d'œil du destin, le thème qu'elle avait retenu pour cette première intervention avait été celui de l'esthétique de la mort.

De petits groupes se formaient de façon impromptue, échangeaient leurs opinions sur les idées débattues, puis se dispersaient peu à peu. Une femme ne s'attarda pas et pressa le pas en faisant claquer les talons de ses chaussures sur les dalles. Un jeune homme sortit à sa suite,

s'immobilisa un instant puis partit dans sa direction quand il l'eut aperçut.

– Rose ! Rose ! l'interpella-t-il pour la faire se retourner

Au contraire, elle accéléra le pas. Le jeune homme ne se laissa distancer et finit par la rattraper. Une fois à sa hauteur, il entama la conversation tout en marchant, nullement décourager par l'attitude de la femme.

– Eh bien, Rose, tu fais la tête ?

– Je n'ai pas le temps de parler, ce soir, Jimmy. Demain, je travaille et je me lève tôt.

Elle avançait d'un pas toujours aussi rapide, le visage fermé. Le jeune homme ne sembla le remarquer et continua sur le même ton enjoué.

– Tu n'as pas répondu à mes mails. Je me suis inquiété.

Rose resta silencieuse et tenta d'accélérer sa foulée. Ses jambes commençaient à lui faire mal mais elle ne voulait pas ralentir. Il lui fallait arriver jusqu'à la station de métro. Jimmy ne se découragea pas.

– Tu as semblé perturbé lors de la dernière réunion. Il y a quelque chose qui cloche ?

Elle tenta de faire un nouvel effort mais elle sentit qu'elle ne pourrait pas continuer bien longtemps à ce rythme. Mieux valait finalement faire face. Au milieu des passants, elle ne risquait pas grand-chose. Il n'oserait pas s'en prendre à elle si ouvertement.

– Oui, il y a quelque chose qui cloche. Je vous ai entendu parler tous les deux la dernière fois et j'ai peur d'avoir compris.

Jimmy ne se départit pas de son sourire et poursuivit sur le même ton dégagé.

– Qu'est-ce que tu as entendu qui t'a mis dans un tel état ?

– Votre discussion autour d'une œuvre... un peu particulière, vous avez dit.

– Et...

– Vous me prenez pour une conne ou quoi ? hurla-t-elle. J'ai très bien compris. Je sais ce que vous avez fait. Ne s'approchez plus !

Jimmy essaya de la calmer en approchant d'elle mais elle eut un geste de recul, le visage crispé dans un rictus d'horreur.

– Tu t'imagines des trucs dingues. On parlait d'une production qu'il est en train de mettre sur pied. Tu déliras complètement là ! Parle avec lui. Il t'expliquera tout. Je suis sûr que c'est un malentendu, tu verras.

Il s'avança une nouvelle fois vers elle.

– Ne m'approche pas, cria-t-elle. Je ne veux plus rien avoir à faire avec vous tous. Je te préviens, si je revois un seul d'entre vous, j'appelle les flics et je leur balance tout !

Elle reprit sa marche, le regard posé sur Jimmy, redoutant sans doute qu'il l'assaille si elle lui tournait le dos.

Le jeune homme la laissa partir, le même sourire débonnaire plaqué sur le visage, les mains dans les poches.

Quand elle eut disparu à l'angle de la rue, une silhouette s'approcha de Jimmy.

– Alors ? questionna-t-elle.

– Je pense que nous avons un problème.

– Il n'y a pas de problèmes, il n'y a que des solutions, il suffit juste de choisir la bonne.

Les deux ombres se fondirent dans nuit.

[Perquisition]

Les deux enquêteurs s'avancèrent sur le petit chemin dallé, bordé de pelouse, donnant sur



l'entrée d'une petite maison typique des nombreuses résidences de banlieue qui fleurissaient en périphérie des grandes villes. Molinari frappa à la porte tandis que Beck, le nez collé à la vitre, inspectait l'intérieur.

Aucune réponse. L'inspecteur insista, donnant cette fois de la voix, mêlant le geste et la parole.

De son côté, Beck fit le tour de la maison pour découvrir un petit jardin défraîchi, envahi par la mauvaise herbe, et dans le fond, une construction en bois. Il s'approcha et tenta en vain d'en forcer l'entrée, la porte étant solidement cadénassée.

– Il n'y a personne, lança Molinari en rejoignant son collègue. Vous êtes certain qu'il ne travaillait pas aujourd'hui ?

Beck ne dit mot, toute son attention portée sur l'entrée du cabanon.

– Sergent ?...

– Hum ?

– Wallace, il vous a bien donné rendez-vous chez lui et pas à la fac ?

Mais nullement intéressé par le sujet, de nouveau Beck éluda la question.

– Tourne toi p'tit gars, comme ça tu pourras toujours dire que t'as rien vu ! conseilla le sergent tout en tirant sur le cadenas.

– Quoi ?... Non, vous n'allez pas faire ça ?!

Molinari fit volte face, s'assurant que personne ne les observait lorsqu'il entendit, derrière lui, la porte s'ouvrir dans un fracas sourd. Lorsqu'il se retourna, Beck, se massant l'épaule, s'enfonçait déjà dans le local sombre et poussiéreux. Il craqua une allumette, puis une deuxième et une autre encore avant de tomber sur une sorte de vieux chandelier. Il l'alluma et éleva l'objet au-dessus de sa tête, découvrant, à la lumière de la bougie, un spectacle qu'il était loin d'imaginer. Alors qu'il avait finalement été rejoint par son jeune collègue, les deux hommes interdits, se regardèrent stupéfaits. Le cabanon ressemblait à une véritable caverne d'Ali Baba : meubles anciens, peintures, et entremêlements hétéroclites d'objets de récupération divers encombraient l'espace, du sol au plafond. Et si certaines pièces de cette collection éclectique semblaient avoir été négligemment entreposés là, d'autres avaient visiblement été exposés avec soin. Ainsi, des armes anciennes – pistolets datant de la guerre d'indépendance, arcs, couteaux divers, un tomahawk amérindien – et ce qui semblait être de véritables toiles de maître se partageaient les murs du cabanon tandis qu'une commode ancienne, de vieux tableaux décrépis et diverses sculptures de fer et de métal se partageaient les quelques mètres carrés de sol. Le sergent tenta de se frayer un chemin dans tout ce fatras, les armes accrochées au mur ayant attiré son attention... une en particulier.

De son côté, Molinari parcourait les tableaux entreposés un peu partout dans le cabanon, tentant de les identifier du mieux qu'il pouvait étant donné le faible éclairage et les maigres connaissances qu'il avait acquises lors de ses récentes recherches sur le net. Soudain, une peinture éveilla tout particulièrement son intérêt. Il extirpa alors son téléphone portable de sa poche et se souvint que le flash de l'appareil photo intégré pouvait avoir une toute autre fonction.

De l'autre côté du cabanon, Beck, un mouchoir à la main, se saisit délicatement du tomahawk accroché sur le mur avant de l'inspecter sous toutes ses coutures. Exception faite de la fine couche de poussière qui le recouvrait, rien ne témoignait du passage du temps. L'arme semblait ne présenter aucun défaut, pas la moindre aspérité ni entaille, comme si elle sortait tout droit de l'usine.

Le faisceau du flash éclaira la toile. Les couleurs pastels, la technique utilisée et bien sûr le

dessin en lui-même confirmèrent ce que le jeune inspecteur avait suspecté. Molinari appela son sergent à l'autre bout du cabanon.

Beck ne répondit pas. Il reposa le tomahawk et alors qu'il s'apprêtait à continuer son exploration, il trébucha, laissant tomber le chandelier. Molinari rangea son téléphone, enjamba une sculpture et poussa quelques tableaux pour atteindre son collègue au moment même où celui-ci se relevait. Portant assistance à son supérieur, le jeune homme s'assura que tout allait bien.

– Ça va, ça va ! rabroua Beck. Occupe toi de la bougie, plutôt !

– Y'a pas de quoi ! ironisa Molinari en replaçant la bougie dans le chandelier avant qu'elle ne s'éteigne. Au fait, j'ai trouvé...

– Attends un peu... Approche ici !

Molinari s'exécuta, approchant son visage à deux centimètres de celui de Beck ; les deux hommes se regardant alors dans le blanc des yeux, apparemment aussi perplexes l'un que l'autre.

– Pas toi ! La lumière, bourricot !

– Ah, oui. Pardon, s'excusa Chris en tendant le chandelier.

Beck saisit le poignet de son collègue et le baissa encore un peu, éclairant, sous une sorte d'établi, une caisse débordant d'outils et parmi eux, presque en évidence, une petite hache de bûcheron. Utilisant la manche de sa parka, le sergent attrapa l'instrument, l'observa méticuleusement et le tendit à son collègue dont la réaction ne se fit pas attendre bien longtemps :

– J'y crois pas !... Avec ça et la peinture que j'ai trouvée dans le fond du cabanon, on le tient, l'enfoiré !

Chapitre I

Part. 3

« Scène macabre à Midtown : une étudiante assassinée et exposée sur le campus. Par Clara Spencer.

Dans la nuit de jeudi à vendredi, une jeune femme a été retrouvée morte sur le campus de la faculté des arts et des lettres. En début de matinée, le procureur du comté, Jack Donovan, a indiqué qu'il s'agissait « d'un crime d'une rare monstruosité et que tous les moyens seraient mis en œuvre pour traquer et mettre hors d'état de nuire l'auteur de cet acte barbare. »

La jeune femme de 22 ans, une étudiante sans histoire, appréciée de ses amis et professeurs, était inscrite en deuxième cycle à la Faculté des Arts. La victime a été retrouvée par la sécurité peu après minuit sur l'aile est du chantier de rénovation du campus. Exposé à la vue de tous, le corps à moitié dénudé a été retrouvé accroché aux échafaudages, amputé des deux bras et complètement vidé de son sang.

Les étudiants et professeurs interrogés ne comprennent pas, et sont sous le choc. “C’était une personne discrète avec un réel potentiel” déclare l’un de ses professeurs.

Le procureur ayant qualifié l'assassin « d'animal dangereux », Monsieur le Maire assure avoir doré et déjà pris les mesures de sécurité qui s'imposent pour protéger ses concitoyens. Mais selon une source proche de l'enquête, le meurtrier aurait minutieusement préparé cette mise en scène macabre, allant jusqu'à emporter avec lui les membres amputés de la victime. « On a affaire à un tueur méthodique qui ne choisit pas ses victimes au hasard. »

Il s'agit de la deuxième mort violente en moins de deux semaines dans notre petite ville. Existe-t-il un lien entre les deux affaires ? Difficile de ne pas l'envisager lorsque l'on sait que seuls deux homicides ont été recensés dans notre comté sur ces dix dernières années. Mais ce sera désormais à la Criminelle de répondre à cette question, sous l'autorité du capitaine Mendez, qui s'est, pour le moment, refusé à tout commentaire. »

Mendez referma brusquement le journal au moment où Buckowsky et Molinari s'installaient face à lui.

– Alors, ces quelques jours à la capitale ? Vous avez pu profiter du beau temps au moins, histoire de parfaire un peu votre teint ? demanda Beck, cynique.

– Vous m'avez bien regardé ?... Bon alors, on en est où concernant le meurtre de la gamine ?

– Il est possible que ce meurtre et celui de Catherine Beaumont soient une seule et même affaire, chef.

– C'est ce que j'ai appris, coupa Mendez en lançant le journal sous les yeux de Molinari. J'aimerais d'ailleurs savoir comment la presse a pu être informée de cette hypothèse avant même le capitaine de la criminelle.

Mendez regardait furieusement le jeune inspecteur droit dans les yeux.

– La journaliste était sur le lieux. Possible qu'elle nous ait entendus en parler, se défendit Beck.

– Et peut-on savoir de quoi vous avez parlé ?

Molinari reprit :

– Les deux victimes évoluaient toutes deux dans le monde de l'art et chacun des meurtres semble avoir été mis en scène. On a d'ailleurs relevé une certaine ressemblance entre la photo qu'on a prise des pieds retrouvés dans le vestibule du Miramar et une toile d'un peintre connu...

– Je vous préviens inspecteur, si vous continuez sur cette voie, soit vous me dites que vous tenez une piste, soit vous sortez immédiatement de mon bureau et vous remettez au boulot sur le champ !

– On a mieux que ça, chef, répondit fièrement Molinari. On a un suspect.

– Ok, vous avez toute mon attention.

– Le prof d'expression artistique. Il fait aussi office de doyen par intérim. Il a tenté de nous cacher certaines informations, minimisant les derniers échanges qu'il aurait eus avec la victime. Il est forcément passionné d'art et de peinture en particulier. Et surtout, on a trouvé chez lui...

– Ouais, il a pas mal de croûtes chez lui, coupa Beck. Il n'était pas là quand on est passés pour l'interroger, précisa-t-il, lançant un regard en coin à son jeune collègue, mais de ce qu'on a pu en voir à travers les fenêtres, il voue un véritable culte à ce... Comment c'est le nom de ce peintre, déjà ?

– Magritte. Je suis certain d'avoir vu chez lui le *Modèle rouge* dont la représentation ressemble étrangement à la photo des pieds découpés de Catherine Beaumont.

– Sauf que c'est pas assez pour un mandat de perquisition.

– À moins qu'il ne se présente pas à la convocation qu'on lui a signifiée...

– Vous l'avez convoqué pour quand ?

Beck regarda sa montre :

– Il aurait dû être là il y a déjà cinq minutes.

Confortablement assis, un gobelet de café à la main, Dutch et Reyes stationnaient dans leur véhicule de patrouille à l'abri d'un panneau publicitaire les soustrayant à la vue des automobilistes quittant l'autoroute. Malheur à ces derniers s'ils oubliaient de marquer l'arrêt au stop ! Les deux policiers déclenchaient aussitôt la sirène et en quelques centaines de mètres, leur proie était neutralisée. C'est Reyes qui avait trouvé le filon. Les deux agents avaient désormais l'un des meilleurs rendements en matière de verbalisation, ce qui se traduisait par une jolie prime en fin de mois. D'ailleurs, une Fiat venait de franchir la ligne blanche sans ralentir le moins du monde. La voiture de police démarra aussitôt et il ne s'écoula que quelques secondes avant que le chauffard se gare sur le bas-côté, capitulant sans combattre.

Alors que Dutch s'apprêtait à ouvrir la portière, carnet de contravention à la main et mine



réjouie, la radio grésilla dans le véhicule.

– Unité 14, ici central, à vous !

Se rasseyant, le policier se saisit du micro, rageusement.

– Qu'est-ce qu'il y a ? On est en train de procéder à une verbalisation, vous pouvez pas voir avec une autre patrouille ?

– Désolé pour vos stats, les gars, mais va falloir que vous laissiez tomber. On a un homme en fuite. Un mandat d'amener a été délivré par le juge. Vous filez chez lui dare-dare et vous l'embarquez si vous le trouvez.

– Et merde ! Et c'est qui ce type ?

– Matthew Wallace. 345 Parkway Avenue. Les enquêteurs sur l'affaire pensent qu'il s'agit du Gribouilleur, alors faites gaffe, les gars ! Et traînez pas ! Le capitaine tourne en rond dans son *bocal* et c'est pas bon signe.

Le professeur Wallace, les mains entravées par des menottes, observait son reflet dans le miroir. L'arcade sourcilière ne saignait plus mais un léger hématome commençait à se dessiner autour de l'œil.

La porte derrière lui s'ouvrit et il vit entrer deux hommes qu'il reconnut au premier coup d'œil.

– Messieurs, je pense que vous serez ravis de faire la connaissance de mon avocat, lança-t-il sans leur laisser le temps de prononcer le moindre mot. Dès son arrivée, je peux vous assurer que je déposerai plainte contre votre département pour brutalité policière et arrestation arbitraire.

– Il y a eu un malentendu, monsieur Wallace. Et nos collègues étaient sans doute quelque peu nerveux compte tenu des informations qui leur avaient été communiquées, tenta Molinari pour apaiser son interlocuteur.

– Et c'est censé justifier leur comportement, continua l'universitaire. Quels qu'aient pu être les motifs de cette arrestation, la bavure policière paraît évidente, ajouta Wallace, montrant à l'inspecteur les marques sur son visage.

– Nous vous présentons toutes nos excuses, professeur. Le message qu'ils ont reçu faisait état d'un individu en fuite. Ils en ont déduit qu'il était dangereux.

– Sans compter que vous n'avez pas été très coopératif, ajouta Beck.

– En fuite ? Moi ? Mais de quoi parlez-vous ?

– Une convocation vous a été adressée, vous demandant de vous présenter dans nos locaux ce jour à 14h. Passée cette heure, un mandat d'amener a été déposé, poursuivit le jeune policier.

– Une convocation... Vous m'en direz tant, fit Wallace, jetant un regard en coin à Beck qui se tenait légèrement en retrait. Sauf que je n'ai rien reçu. Qu'est-ce que vous avez encore manigancé ? lança le professeur à l'attention des deux enquêteurs, les fixant tour à tour, droit dans les yeux.

Interloqué, Molinari observa également son collègue d'un regard sombre qui ne passa pas inaperçu.

– Je vois que je ne suis pas le seul surpris par tout ce qui se passe, ici. Et sinon, je peux savoir pour quelle raison j'étais *censé* recevoir cette convocation ?

Comme souvent, Beck ignora la réaction de son jeune collègue et fit apparaître l'objet qu'il

dissimulait derrière son dos, le plantant à quelques millimètres des doigts de Wallace. Choqué, l'homme fit un bond en arrière, manquant de tomber de son siège. Mais à peine quelques secondes suffirent à Matthew Wallace pour que les battements de son cœur reprennent un rythme régulier et que ses mots fendent le silence qui était soudain tombé sur la petite salle :

– Mais qu'est-ce qui vous prend Buckowsky ? Non content de m'avoir cassé la gueule, vous voulez également me couper un doigt ? Qu'est-ce que vous cherchez à prouver avec vos stupides effets de manche ? Plus vous continuerez dans cette voie et plus vite je serai sorti, voilà tout !

– Excusez-moi, professeur, je suis juste maladroit. Elle m'a échappé des mains, mentit Buckowski en arrachant la petite hache plantée dans le bois de la table. C'est que, mine de rien, ça fait son poids ces trucs là !

– Pendant qu'on était à votre recherche, un mandat de perquisition a été établi pour votre domicile, informa Molinari, tentant de recadrer l'interrogatoire.

– Ah ! C'était donc ça ! Une fausse convocation pour justifier votre intrusion dans ma vie privée ! Je suppose que c'est à vous que je dois le cadenas fracassé sur la porte de mon cagibi. Il vous fallait un mandat pour que les soi-disant preuves puissent être acceptées devant un tribunal. Sauf que c'est vous, messieurs, qui vous retrouvez devant le juge quand j'en aurai terminé avec vous !

Pas décontenancé le moins du monde par les menaces de Wallace, Beck arpentait la salle d'interrogatoire, comme un animal tournant autour de sa proie.

– Monsieur Wallace, comment expliquez-vous qu'on ait retrouvé dans votre cabanon le tableau ayant justement inspiré le meurtre de Catherine Beaumont, reprit Chris en disposant sous le nez du suspect les photos des peintures réquisitionnées chez lui puis celles des victimes.

– Ah, nous y voilà ! ponctua simplement Wallace.

Beck ne quittait pas des yeux l'universitaire, espérant que son regard trahirait une quelconque émotion à la vue de ces scènes d'horreur mais l'homme parcourut chacune des images sans rien laisser paraître, avant de relever la tête vers le jeune inspecteur.

– Et maintenant ? Qu'est-il censé se passer ?

– Peut-être pourriez-vous commencer par nous dire ce que vous pensez de tout ça, fit Molinari en désignant les clichés posés sur la table.

– Ah, c'est donc ainsi que la police procède ? C'est là que je suis censé me répandre en remords et confesser mes pêchés, histoire de libérer ma conscience ? Soyons sérieux, inspecteur, si j'étais l'auteur de ces... *œuvres*, vous pensez vraiment que ces photos me pousseraient à fondre en larmes et à crier ma culpabilité ?

Beck arrêta sa danse de derviche et planta ses yeux dans ceux de Wallace, scrutant de près son visage à l'affût du moindre signe révélateur. Puis, après un long moment d'observation, il lâcha enfin :

– Vous avez raison, ce serait stupide de notre part de croire ça.

Un sourire commençait à se dessiner sur son visage :

– Mais on cherchait peut-être pas à démasquer un coupable, *professeur*, reprit-il en insistant dédaigneusement sur le titre de l'homme qui lui tenait tête. Vous ne vous êtes pas dit un instant qu'on cherchait peut-être à identifier un innocent ?

L'universitaire eut un moment d'hésitation mais se ressaisit aussitôt.

– Je vois que vous êtes très fort en palabres, mais je vous laisse les conjectures, sergent. Personnellement je n'ai qu'à voir les faits : vous n'avez rien. Une hachette comme il en existe

des milliers, rapportée d'un voyage dans le Montana. Une imitation de toile de maître ayant un vague rapport avec un meurtre commis dans la région. La belle affaire pour un professeur d'expression artistique ! Je suis d'ailleurs prêt à parier que si l'on choisissait n'importe quelle maison au hasard dans cette ville, nous trouverions au moins un objet que nous pourrions relier à ces meurtres. C'est là l'une des merveilleuses facultés de notre cerveau : faire des liens là où il n'y en a pas nécessairement.

Soudain, la porte s'ouvrit brusquement. Un petit homme chauve, costume trois pièces, porte-documents à la main entra dans la pièce flanqué de Jones, visiblement désarmé.

– Qu'est-ce que c'est que ces pratiques ? Je vous préviens, vous allez entendre parler de moi ! hurla-t-il, le visage congestionné rougeoyant de colère. Non seulement vous retenez mon client contre toutes les lois de ce pays, mais vous tentez de m'empêcher de lui parler. Lustrez bien de vos badges, messieurs car je vous garantis que vous ne les garderez pas bien longtemps !

Puis, s'adressant à Jones :

– Inspecteur, veuillez détacher mon client sur le champ.

Le regard implorant, cherchant chez Beck et Molinari une aide qui ne vint pas, le policier s'exécuta.

– Venez, Professeur Wallace, vous n'avez plus rien à faire ici, ordonna l'homme de loi.

L'universitaire se leva et prit le temps de rajuster son costume avant de prendre le chemin de la sortie.

– Une dernière chose, s'entêta Molinari : n'oubliez pas de nous faire parvenir votre emploi du temps le jour du meurtre. On en aura besoin pour vous écarter définitivement de la liste des suspects.

– S'il n'y a que cela pour vous faire plaisir, répondit Wallace, adressant à l'inspecteur une révérence affectée avant de quitter la salle d'interrogatoire.

Mais alors que l'avocat et son client se trouvaient déjà dans le couloir, le professeur fit subitement demi-tour et s'appuya dans le chambranle de la porte, le regard faussement absorbé.

– Cela dit, je m'interroge messieurs... combien de personnes selon vous étaient, tranquillement installées dans le canapé de leur salon devant un livre ou l'une de ces séries idiotes, désespérément seules au moment où ces crimes ont été commis ? Vous-même, inspecteur, pourriez-vous dire où vous étiez ? Et vous, sergent ? Quelqu'un pour attester de votre emploi du temps ?

Le visage de Beck devint soudain rouge sang. Les poings serrés appuyés sur la table, il releva la tête, plantant son regard le plus noir dans celui de Wallace. À cet instant, aussi sincère fut-elle, la petite colère de l'avocat n'aurait souhaité pour rien au monde affronter celle du sergent, pourtant, fort de son courage ou simplement inconscient, il s'interposa entre elle et Wallace :

– Bon, ça suffit maintenant ! Cette joute verbale a que trop duré, mon client et moi ne resterons pas une minute de plus dans cet endroit.

Pour la seconde fois de la journée, les deux hommes s'apprêtaient à quitter la pièce lorsque deux nouveaux policiers en uniforme s'interposèrent. Derrière eux, le capitaine Mendez pénétra à son tour dans la petite salle :

– Vous, vous restez là ! ordonna-t-il de sa voix grave et rauque.

– Quoi ! C'est de l'abus d'autorité ! C'est un scandale ! Vous n'avez pas le droit ! s'insurgea l'avocat, fendant l'air de ses petits bras ridicules.

– Oh, si j'en ai le droit, et je vais pas me gêner ! Tenez, mouchez-vous avec ! fit le capitaine en placardant sur le torse du petit homme, les premiers résultats de l'expertise sanguine. Dépité, l'avocat prit connaissance du document :

*« Expertise ADN : Celé N°128 – 1247
(Arme contondante classe 2 : HACHE – Classification Type R13)
Expertise demandée pour comparaison ADN.
Résultat préliminaire d'analyse : SANG HUMAIN. »*

Stoner sortit de l'immeuble de la Kaeler Bank et traversa le parvis pour rejoindre sa limousine qui l'attendait à quelques pas. L'air était frais mais l'immensité bleue du ciel annonçait déjà le printemps. Il profita un instant des rayons de soleil qui lui réchauffaient le visage. La réunion à laquelle il s'était rendu n'aurait pu mieux se dérouler. L'ancien militaire comprenait parfaitement la vision toute pragmatique des financiers. Il était facile de parler avec eux. Il suffisait de leur montrer les dollars qu'ils allaient pouvoir empocher et le reste n'était que palabres vides. Bien sûr, il regrettait la mort de Catherine Beaumont, mais il fallait savoir se servir des opportunités qui se présentaient, et personne mieux que lui n'était passé maître en cet art. D'autant que cette disparition soudaine lui évitait des mois de tractations, de lutte acharnée en coulisse. La galeriste disparue, ses projets de main mise sur le fonds Merckham allaient pouvoir se dérouler sans le moindre incident... et avec l'approbation de la banque. Alors qu'il imaginait déjà la pluie de billets verts qui allait lui échoir, son bonheur fut entaché par la vue d'un sans-abri accoudé à sa limousine. Il n'aimait pas ces crève-la-faim qui passent leur temps à mendier alors qu'il suffisait, comme lui, de se remonter les manches pour s'en sortir. Il s'apprêtait déjà à envoyer balader l'inconvenant quand il eut soudain un flash. Il reconnut cette parka crasseuse, cet individu à la barbe broussailleuse et au ventre proéminent transparaissant entre ses boutons de chemise sur le point de sauter. Quel était son nom déjà ? Peskovitz ? Bechowski ? Peu importait. Il n'avait pas de temps à perdre avec ce raté. Avant même que Buckowski n'ait le temps de prononcer un mot, Stoner attaqua.

– Je n'ai pas le temps... Sergent, c'est bien cela ? Adressez-vous à mon avocat. Je n'ai rien à vous dire.

Sans attendre de réponse, il fonça vers la portière ouverte que tenait son chauffeur. Mais il en fallait davantage pour arrêter Beck qui n'hésita pas un instant à s'engouffrer dans le véhicule avant que le chauffeur n'ait le temps de réagir.

– Je ne prendrai qu'un instant de votre précieux temps. Je tenais juste à vous informer en personne que nous ne retiendrons aucune charge contre vous dans le meurtre de Catherine Beaumont. C'est bien un tordu qui a fait le coup mais pas de votre genre. Vous ne correspondez pas vraiment au profil.

– Très bien. Vous pouvez donc descendre de ma voiture, maintenant, répondit avec impatience Stoner.

– Avant cela, j'aurais une petite question.

Sans attendre l'aval de son interlocuteur, le policier enchaîna.

– Pourquoi Catherine Beaumont voulait-elle vous voir ?

– Et pourquoi je vous répondrais ? Vous venez de me dire que je n'étais plus suspecté.

– Vous n'êtes plus suspecté du meurtre, ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'autres

squelettes cachés dans les buissons.

– Je n'ai pas le temps de jouer à vos petits jeux. Maintenant, vous descendez ou je dépose plainte pour harcèlement.

Sans se départir de son sourire, Beck s'extirpa de la limousine. Le chauffeur claqua aussitôt la porte et fit le tour du véhicule pour s'installer derrière le volant.

Comme si une idée venait de germer dans esprit, le sergent se tourna de nouveau vers la vitre teintée de la voiture et tapota frénétiquement. En vain. Il colla son envisage encadré de ses mains contre la portière, essayant de distinguer Stoner tapi à l'intérieur.

– Ah, au fait ! Je sais pas si je vous l'ai dit mais j'ai un ami au FBI...

La vitre descendit et le visage de Stoner réapparut.

– C'est juste un vieux pote avec qui j'ai fait mes premières armes... Quand j'y pense, on a fait les quatre cent coups lui et moi... Enfin, bref. Tout ça pour dire que je lui ai bien sûr transmis toutes les informations qu'on a recueillies sur vos petites affaires durant l'enquête. Vous savez, les comptes frauduleux du fonds Merckham, les sociétés écrans avec lesquelles vous étiez en affaire et l'ensemble des transactions entre vos sociétés fictives.

– Bravo, sergent. Vous m'impressionnez. On se reverra sûrement prochainement.

La vitre remonta.

– Peut-être bien, peut-être bien... fit le sergent en tapant deux petits coups de la main sur le toit de la limousine.

La voiture démarra. La journée n'était pas aussi ensoleillée que cela finalement et l'ancien militaire sentit un frisson lui parcourir le dos.

Le sergent Buckowski effaça sur l'immense tableau Velleda accroché au mur le chiffre accolé au 1 et remplaça le 6 par un 7. Dix-sept. Il s'agissait du dix-septième jour d'enquête et toujours aucun résultat concernant les expertises ADN qui devaient établir la correspondance entre le sang retrouvé sur la hache de Wallace et celui de Catherine Beaumont ou de Théodora Hellis. Lui qui pouvait dormir n'importe où, n'importe quand, parfois même à ses dépend, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit, n'avait pas réussi à fermer l'œil depuis plus de deux jours. À quelques heures des premiers rayons de soleil, la salle principale du commissariat, éclairée par la simple lumière du néon sur le tableau, était calme et silencieuse. Ici, en cet instant, il se retrouvait seul face à lui-même, avec sa logique et ses propres méthodes de réflexion et c'était finalement ainsi que Beck se sentait le plus efficace. Pourtant, après plus de deux semaines d'investigations et d'interrogatoires qui s'étaient soldées par l'arrestation de Matthew Wallace, l'enquêteur avait cette impression étrange d'être passé à côté de quelque chose.

Assis à son bureau, le sergent faisait rouler son regard sur le tableau regroupant dans un imbroglio de plans, dessins, schémas et photos diverses et variées, les différents éléments de l'enquête : les lieux de découverte des corps, la chronologie des faits, les fiches des victimes et leur cercle social, ainsi que les nombreuses pistes suivies ou abandonnées, tout le déroulement de l'enquête était ainsi exposé afin de favoriser la réflexion des enquêteurs. Encore fallait-il s'y retrouver dans cette immense toile d'araignée. Mais ce n'est pas ce qui posait problème à Buckowski – qui avait en tête le moindre élément du dossier –, non, ce qui l'ennuyait, c'était justement ce qui ne se trouvait pas sur ce fichu tableau, ce rouage qui faisait défaut à la bonne compréhension du dossier, cette petite pièce qui manquait. Sauf qu'il avait

beau fixer le mur, retourner les éléments et sa mémoire dans tous les sens, il ne parvenait à trouver le chaînon manquant. Épuisé par le manque de sommeil, fatigué physiquement et moralement, une image lui vint à l'esprit. Il fit coulisser le tiroir de son bureau et découvrit ce qu'il espérait y trouver. Voilà qui lui ferait du bien ! se dit-il en attrapant le mug et la bouteille de Johnnie Ballantines qu'il avait planquée là quelques jours plus tôt.

Repoussant sans cesse ses limites, Beck flirtait constamment avec la ligne rouge ; au fil des années, *Johnnie B.* avait fini par occuper tour à tour les rôles de compagnon fidèle et de stimulant lorsqu'il approchait dangereusement ce point de non retour. Et en l'occurrence, il n'en était pas loin. Alors qu'il avait dévissé le goulot et qu'il était sur le point de verser l'alcool dans sa tasse, il marqua un temps d'arrêt puis finalement se ravisa, referma la bouteille et la jeta dans la poubelle avant d'aller remplir son mug du jus de chaussette qui faisait office de café à la brigade.

La grimace que lui arracha le breuvage amer lorsqu'il avala sa première gorgée ne laissait aucun doute quant au plaisir qu'il en avait retiré, si bien qu'il ne fut pas vraiment contrarié que le policier de service à l'accueil, interrompe sa dégustation.

– Sergent, on en a trouvé un autre.

– Quoi ? Je le savais, putain d'enfoiré ! Tu as prévenu le chef ? Bipe le et fais le lien avec la Scientifique.

– C'est fait, sergent. J'ai eu le capitaine au téléphone et le S.I.S est sûrement déjà en route.

– Très bien, p'tit gars !

Les gyrophares des véhicules de police striaient la nuit noire qui enveloppait la maison de Rose Appleton. Des hommes s'affairaient autour de la villa ; des enquêteurs en civils se concentraient sur la recherche d'indices tandis que des hommes en uniforme s'occupaient d'établir le périmètre de sécurité – même si à cette heure, excepté les policiers et un ou deux journalistes en mal de sommeil, les curieux n'encombraient pas vraiment les lieux.

L'arrivée de Beck avec Chris Molinari au volant de son superbe coupé sport ne passa pas inaperçue.

– Sérieusement, avec toi, j'ai vraiment l'impression d'être une rock-star, t'es sûr que tu t'es pas trompé de métier ?

– Au moins, je sais conduire ! Je n'ai pas à me faire traîner par mes collègues...

– Ouais, ouais... C'est ça. Bon, allez, au boulot !

Buckowski présenta sa plaque au policier qui releva le ruban jaune pour leur ouvrir le passage.

– Au fait, sergent, comment vous avez fait pour arriver à l'âge de la retraite sans passer le permis ? C'est pas obligatoire pour devenir officier ?

– Primo, c'est pas tes oignons ! Deuxio, je ne suis pas encore à la retraite, ok ? Et d'ici là, je suis encore ton supérieur alors ne m'enterre pas trop vite ou tu pourrais bien voir de quel bois mort je me chauffe ! Et tertio, c'est pas tes oignons !

– Désolé, je voulais pas vous manquer de respect. C'est vrai que toutes ces allusions autour des années qui passent, tout ça, ça doit être pesant à la fin... Mais, j'y pense, vous avez quel âge au fait ?

– À ta place je lâcherais l'affaire, p'tit.

En pénétrant dans la maison, des policiers vêtus de combinaisons hermétiques les saluèrent et l'un d'eux leur indiqua l'étage. Buckowski imita son geste, index levé, et hocha la tête en

prenant les escaliers, son jeune collègue sur les talons. Ils traversèrent le couloir suivant la direction indiquée par un agent en uniforme et parvinrent dans l'une des chambres à coucher.

Jaimie Ferguson, directeur du bureau du légiste, qui avait fait le déplacement en personne pour s'occuper de ce cas, accueillit les deux enquêteurs en même temps qu'il poursuivait ses premières constatations.

– Messieurs, bien le bonjour, ou plutôt bonsoir, c'est comme vous préférez.

– Doc. Alors qu'est-ce qu'on a ?

– Femme blanche, la trentaine ; aucune plaie ouverte, juste quelques lésions cutanées autour du cou qui tendraient à démontrer que la victime a été étranglée. Étant donnée la rigidité cadavérique et la température du corps, je dirais qu'elle est morte il y a moins de huit heures mais je ne pourrais être plus précis avant une autopsie complète.

Déjà en pleine réflexion, Beck marmonna un son en signe de compréhension.

– Bon, je vous laisse bosser. Prévenez mon assistant lorsque vous aurez fini pour qu'on fasse enlever le corps.

Le sergent acquiesça d'un signe de la main. Et alors que son collègue inspectait la pièce, il s'approcha de la coiffeuse et s'appuya au mur pour observer le cadavre de face. La victime était assise sur la chaise, le port de tête droit face au miroir, comme observant encore dans la mort son propre reflet dans la glace. Détail à la fois macabre et à propos, ses paupières avaient été scotchées à leur arcade, laissant entrevoir le globe blanchâtre de ses yeux. L'enquêteur contourna la victime pour observer son image dans le miroir. La scène semblait avoir été figée comme une photo capture l'instant. Perplexe, il resta ainsi quelques secondes.

De son côté Molinari avait également noté quelques points importants.

– Le lit est défait et l'oreiller, encore creusé. La victime était sans doute endormie lorsque son agresseur a fait irruption. Les couvertures sont sens dessus dessous ; même s'il n'y a rien de cassé, on peut supposer que c'est ici qu'elle a été attaquée, et qu'elle s'est débattue. Ce qui laisse à penser qu'au-delà de l'effet de surprise, le gars qui a fait ça a sûrement profité d'une force nettement supérieure pour pouvoir la maîtriser ; qu'en pensez vous ? Sergent ?... Buckowski ?...

Le jeune homme se retourna et s'approcha de son collègue.

– Beck, vous êtes avec moi ?

Buckowski n'avait pas quitté la victime des yeux. Il attrapa son stylo dans la poche intérieure de sa parka et tenta de le glisser entre le dossier de la chaise et le corps de la morte. En vain. C'est alors qu'il comprit : le buste de la jeune femme, droit comme un « i », était littéralement collé à la chaise. Il écarta légèrement le tissu de la chemise de nuit : celui-ci avait été découpé le long de la colonne vertébrale, et la peau, apparemment badigeonnée d'une colle très forte qui maintenait avec une légère élasticité la chair au bois de la chaise. Mais ce n'était pas tout. Cachée par les cheveux de la jeune femme, un objet, ressemblant à une latte de sommier, dépassait du col de sa chemise. Beck écarta les quelques mèches brunes qui lui tombaient sur les épaules et parcourut la pièce en bois attachée à la peau, de la base du cou jusqu'à son cuir chevelu, maintenant ainsi son port de tête. Tout cela ressemblait à une mise en scène macabre, mais dans quel but ? se demanda Beck. C'était comme si le meurtrier avait souhaité que sa proie se voie mourir. Mais quelque chose ne collait pas... C'est alors qu'un détail auquel il n'avait pas prêté attention jusque-là attira son regard : le positionnement des mains de la victime. Là encore, il n'avait rien de naturel. Le pouce de la main gauche semblait avoir été placé contre le miroir, comme pour le soutenir, tandis que la main droite était délicatement posée sur le bureau, paume vers le bas. La mise en scène était évidente et plus

Beck y songeait, plus il avait le sentiment que si un but existait à cette mascarade, il ne concernait en rien la victime.

– Il y a peu de chance qu'elle ait été en vie lorsqu'il l'a placée sur cette chaise, dit Molinari, traduisant par des mots les pensées de son collègue. C'est quoi ? Une représentation de ses fantasmes ; un message ?

- Un puzzle, claqua Beck sans se rendre compte qu'il avait dit ces mots à haute voix.
- Alors il ne nous reste plus qu'à trouver les pièces qui s'emboîtent.

En milieu de matinée, c'était le branle-bas de combat au commissariat. Mendez avait insisté pour que Buckowsky et Molinari fassent un point sur cette nouvelle affaire. Un troisième meurtre en à peine deux semaines. Il fallait rapidement décider de la suite à donner à cette affaire avant que la presse ne s'en empare. Et avec son expérience et son flair, malgré son côté irascible et asocial, Beck était le seul à pouvoir fournir à la brigade une vision globale de ces différents meurtres.

Affalé dans le fauteuil le plus proche du tableau, le sergent laissa pourtant la parole à son jeune collègue. Molinari était assis sur le bord du bureau le plus massif. Vêtu d'une chemise bleu foncé et d'un costume noir à mille cinq cents dollars tout droit importé d'Italie, il se passa la main dans les cheveux et se racla la gorge avant de commencer. Il résuma tout d'abord les premières constatations concernant la dernière scène de crime, puis petit à petit, poussa son analyse.

– Nous attendons encore les résultats de l'autopsie mais tout laisse à penser que le tueur a étranglé sa victime, certainement dans son sommeil, puis il l'a installée à la coiffeuse ; lui a badigeonné le dos de colle afin de la maintenir à la chaise ; lui a collé une latte de sommier derrière la nuque pour la maintenir droite ; et enfin, lui a scotché les paupières afin que celles-ci restent ouvertes face au miroir.

Parmi les hommes présents dans la salle, certains plissèrent les yeux tandis que d'autres plus anciens à la brigade continuaient d'écouter, attentifs, l'exposé de l'inspecteur. L'un d'eux intervint :

– On est sûr que ça s'est passé dans cet ordre ? demanda-t-il, cherchant en vain en direction de Beck une réponse, voire un vague signe d'acquiescement. Si la fille était déjà morte, quel intérêt avait-il à mettre en scène son meurtre ? Généralement, ce qui les fait kiffer, c'est que leur victime les regarde faire justement, non ?

À son tour Molinari, tenta de sonder son partenaire, mais celui-ci tournait désormais le dos à l'assemblée, le regard fixé sur le tableau récapitulant les éléments des deux précédentes affaires.

– Nous pensons qu'il cherche à nous dire quelque chose, qu'il cherche à nous passer un message...

– Il joue avec nous ! rectifia Beck, les yeux toujours rivés sur la fresque. Le sergent attrapa une brosse, effaça un coin du tableau et écrivit au marqueur :

(3)

ROSE APPLETON
Assistante de direction



34 ans

Puis il dessina des traits reliant chaque victime en entourant leur domaine de compétence : Catherine Beaumont (Galeriste) ; Théodora Hellis (Étudiante à la faculté des arts et des lettres) et revint sur la première pour ajouter trois points d'interrogation à côté de la mention « *Assistante de direction ???* »

Des réactions s'élevaient progressivement dans la salle. Certains participants observaient leur voisin, hébété, tandis que d'autres manifestaient leur étonnement en se lançant dans quelque messe basse, lorsqu'enfin, l'un des enquêteurs osa dire haut et clair ce que chacun murmurait tout bas :

– Vous ne pensez quand même pas que ces affaires sont liées, sergent ?

– Trois meurtres à quelques jours d'intervalle, trois femmes entre vingt et quarante ans et à chaque fois une mise en scène soigneusement orchestrée alors que les victimes sont sûrement inconscientes, voire déjà mortes. Il n'est pas si facile de scotcher les paupières d'une femme, de la coller à une chaise ou de lui couper les pieds si elle a tous ses esprits, p'tit gars, affirma Beck en lançant au premier rang un dossier qui se vida des photos qu'il contenait. Sans compter qu'une femme, surtout de cet âge, ça a de la voix, si vous voyez ce que je veux dire ! Alors si on la torture, ça fait du bruit !

Molinari était le premier surpris par l'intervention de son collègue. Si lui-même avait envisagé cette éventualité, sans le rapport du légiste il était encore trop tôt pour associer ces meurtres. Et surtout, un suspect avait déjà été arrêté pour ceux de Catherine Beaumont et Théodora Hellis.

– Le meurtrier aurait pu la ligoter et la bâillonner proposa un autre enquêteur.

– C'est peu probable. Il n'y avait aucun hématome sur les bras de la victime, objecta Molinari et...

– Qu'elles aient été conscientes ou non, on s'en fout ! coupa Beck. L'important est que les meurtres, tous sans exception, ont été mis en scène, mais pas les victimes !

Beck tournant toujours le dos à ses collègues, c'est cette fois vers le jeune inspecteur que les enquêteurs semblèrent chercher quelque explication. De nouveau, il se passa la main dans les cheveux avant de préciser :

– C'est le déroulement des faits tel qu'on se les imagine qui conforte l'idée de la mise en scène mais si vous regardez attentivement ces photos (Molinari s'avança au premier rang et désigna quelques uns des instantanés jetés en vrac sur le bureau), on comprend rapidement qu'il y a autre chose derrière celles-ci. La tête bien droite, les yeux grand-ouverts, le dos collé à la chaise et la latte pour faire tenir le tout, mais surtout le positionnement très précis des mains, l'ensemble est bien trop méticuleux pour qu'il ne s'agisse que d'un vague fantôme. Si il y a bien une représentation de la victime, le spectacle est réalisé à notre attention, elle n'y joue qu'un rôle de simple figurante.

– Il y a quelque-chose qui lie ces trois filles ; il faut trouver quoi ! La première exposait des peintures ; la deuxième était une étudiante en arts, c'est pas une coïncidence. Sans compter que ce salaud aime ce qu'il fait ! Il ne tue pas juste pour le plaisir de tuer, lui ce qui le fait triper, c'est le boulot qu'il fait après... ajouta Beck, toujours pris dans ses pensées.

– Bon, vous savez ce que vous avez à faire, les gars. Alors au boulot ! conclut le capitaine Mendez, mettant ainsi fin au briefing. Molinari, Buckowski, dans mon bureau !

Les deux officiers, assis en face de l'imposant bureau de leur supérieur attendaient avec



plus ou moins d'intérêt de connaître l'objet de leur convocation. Ils n'eurent pas à patienter bien longtemps.

– C'est quoi ce bordel ?!

Molinari baissait le regard, tandis que Beck jouait avec un cigarillo, attendant la suite.

– Le cadavre de Rose Appleton est encore chaud que vous avez déjà tiré vos conclusions et lié son meurtre, non pas à une, mais à deux autres affaires et ce, en à peine deux heures ! Bravo messieurs ! Quelle efficacité ! Et voilà maintenant que j'ai toute une équipe lancée sur la traque d'un *serial-killer* !

– Si je puis me permettre, capitaine, l'éventualité que les deux premières affaires soient liées avait déjà été évoquée.

– Oui, cette éventualité avait été *évoquée*, en effet... Et je ne sais pas si vous vous souvenez, inspecteur, mais on a déjà quelqu'un qui croupit depuis plusieurs jours sous les verrous pour ces meurtres.

– Oui, mais monsieur si je...

– Je n'ai pas fini ! s'agaça le capitaine Mendez. Vous pouvez donc me dire comment on passe d'un prof. de fac arrêté pour le meurtre de deux personnes à vous qui lancez toute ma brigade dans une chasse aux sorcières sans même avoir les conclusions du médecin légiste et du S.I.S sur un meurtre à propos duquel nous n'avons pas encore le moindre élément concret ?!

– ...

– Non, inspecteur, surtout ne dites plus un mot et sortez de mon bureau !

Molinari se leva, imité par Beck.

– Vous, vous restez là ! ordonna Mendez, son gros doigt pointé en direction de son sergent. Beck, feignant l'étonnement, se rassit et attrapa sur le bureau du capitaine une sorte de rubik's-cube en bois.

– Vous n'avez pas quelque chose à me dire ?

– Vous vouliez que j'organise un briefing, que je donne des directives, que je remotive les troupes...

– Sortir un autre *serial-killer* de votre chapeau, c'était pas vraiment ça mon idée !

– Ben, regardez-les, dit Beck en écartant les rideaux de la fenêtre donnant sur la salle du commissariat, ils ont pas l'air remontés à blocs, là ?

– Écoutez moi bien, Buckowsky, reprit Mendez, refermant les rideaux, excédé. On a des règles ici, vous le savez très bien ! Des procédures et... Bon, vous savez quoi ? Je vais pas rentrer dans ce jeu là avec vous. Si vous êtes sur cette affaire c'est que vous êtes le seul flic que j'aie sous la main capable de se mettre dans la tête de ces fêlés. Mais je vous préviens, si vous faites le moindre faux pas ou que vous échouez sur ces dossiers, je ressors toutes ces vieilles casseroles qu'on a enterrées et je vous garantis que vous pourrez alors profiter pour de bon des joies de la retraite et dire adieu à votre pension par la même occasion. Me suis-je bien fait comprendre, sergent ?

Beck fit mine de réfléchir.

– Vous pouvez développer le passage avec les casseroles, chef ?

– Buckowski... dit calmement Mendez. Sortez de mon bureau.

Le sergent reposa avec une précaution exagérée le jouet en bois avec lequel il s'amusait depuis le début du face à face, se leva et salua son capitaine, là encore, d'un air faussement respectueux.

Assis derrière le petit bureau qu'il partageait avec le sergent, l'inspecteur Molinari

surveillait « le bocal » du coin de l'œil lorsque Beck finit par se montrer, filant droit vers la sortie du commissariat. Chris attrapa alors son manteau et courut à sa suite.

– Et maintenant, on fait quoi ?

– Toi, chais pas, mais moi j'ai besoin d'un remontant !

Et voilà qu'il remettait ça ! Il ne travaillait pas avec lui depuis longtemps et on ne pouvait pas vraiment dire que le sergent était très loquace. Pourtant ces derniers jours, avec ces deux affaires sur les bras, Molinari avait noté un changement dans le comportement de son collègue ; c'étaient des petites choses quasi imperceptibles, de ces petits détails que seuls des partenaires sont capables d'entrevoir. C'était comme si Beck avait retrouvé un semblant... de dignité. Et voilà qu'à la moindre remontée de bretelle, au moindre avertissement, il replongeait ? Amer mais résigné, Molinari suivit son collègue jusqu'au bar où il avait ses habitudes et les deux hommes s'installèrent au comptoir où Beck fut le premier à passer commande.

– Ma bouteille, chérie, et une tasse de ton meilleur café, bien serré !

– Un cappuccino pour moi, je vous prie.

– Deux cafés qui marchent pour ces beaux gosses ! confirma la serveuse en adressant un clin d'œil au plus âgé de ses clients avant de sortir une bouteille de derrière le comptoir et de se diriger vers la machine à expressos.

Beck, fit rouler son ventre bedonnant sur le bar et se pencha pour attraper un petit verre dans lequel il versa son whisky. Pendant quelques instants, le silence s'installa entre les deux hommes. Molinari observait Beck, le nez au-dessus du bar, qui se délectait des vapeurs d'alcool s'échappant de son verre.

Quelques instants plus tard, la serveuse revint avec les cafés.

– Ahhhh... Ce cappuccino est infect ! tempêta le jeune inspecteur.

– Je comprendrai jamais ça...

– Quoi ?

– Toi, commandant un cappuccino... c'est comme si un français commandait un croissant à West-Village !

– On peut toujours y croire.

– À ce point c'est plus de la naïveté c'est de la bêtise ! enchérit Beck en se délectant de son expresso. Il serait temps que tu te fasses au café d'ici !

– Bon et sinon, vous voulez qu'on parle torréfaction aussi ou vous allez enfin me dire ce que vous avez en tête ?

– Pour le moment je bois mon café, coupa Beck, en jouant avec son verre.

Molinari sortit un billet de son portefeuille et le déposa sur le comptoir.

– Bon, eh bien quand vous aurez fini... votre *café*, vous me trouverez à votre bureau en train de faire votre boulot... *Sergent* !

Tout le dédain dont Molinari avait imprégné sa dernière phrase avait glissé sur le vieil inspecteur, qui savourait tranquillement les dernières gorgées de son café. Puis, alors que son collègue était déjà loin, Beck approcha le visage de son Whisky et s'enivra une dernière fois de ses effluves avant de poser, à l'envers, sur le haut de son verre, la soucoupe de sa tasse. Il attrapa ensuite un paquet de cigarillos dans la poche intérieure de sa parka et décida d'en allumer une à l'extérieur du bar. Cette première bouffée lui fit du bien. Il resta ainsi quelques minutes sur le trottoir, profitant de sa dose de nicotine matinale, avec en tête, l'image du tableau trônant dans le commissariat et les noms et qualités des victimes...

Les agents Reyes et Dutch finissaient leur petit déjeuner dans la voiture lorsque quelqu'un les fit sursauter en frappant vigoureusement à la vitre. Connaissant très bien l'homme, Reyes baissa la vitre.

– La pause déjeuner est finie les gars.

Le véhicule déposa Beck devant la propriété. Le ruban de police bordait toujours la villa et un agent avait été posté devant l'entrée en attendant la pose des scellés. Le sergent présenta sa carte et pénétra dans le salon. En apparence, rien n'avait bougé depuis la veille. Il fouilla à l'intérieur de quelque placard et meuble de rangement, passant en revue factures et dossiers divers avant de s'installer au bureau de la victime. Bien sûr, l'ordinateur était hors service. Il faudrait attendre le rapport de la Scientifique pour savoir ce que cachaient ses entrailles. Un carnet et quelques courriers traînaient sur l'espace de travail : des publicités, un échéancier... et une fiche de paye... Il attrapa un calepin dans la poche de sa veste et inscrivit l'adresse de l'employeur de Rose Appleton avant de reprendre son inspection du bureau. À priori, rien d'autre de bien intéressant pour l'enquête... À moins que... Au dos d'une enveloppe étaient inscrits une heure et une date : *14h30. Mercredi*. Alors qu'il montait à l'étage, Beck attrapa son vieux téléphone portable dans la poche de sa parka. S'il avait mis du temps à capituler face au développement de la téléphonie mobile, il n'était visiblement pas prêt à suivre l'évolution du marché. Avec sa grosse antenne et ses allures de vieux talkie-walkie, son mobile ressemblait davantage à une bonne vieille brique qu'à un téléphone portable, mais au moins pouvait-il joindre le commissariat sans passer par la radio d'un collègue.

– Harvey, c'est Beck. On a les retours de la Scientifique concernant le disque dur de Rose Appleton ?

– Dis, on est bien d'accord que je ne bosse pas pour le S.I.S, hein ?

– Ne me la joue pas, je sais très bien que t'es au courant de tout ce qui se passe au bercail. Alors ?

– Me flatter n'est pas utile, sergent... Je me tiens informé, ça fait partie de mon boulot... Bon, apparemment ils sont dessus, t'as besoin de quoi ?

– Est-ce qu'ils ont sorti l'agenda de la victime ?

– Attends, je me connecte sur le serveur. Tu me files ton *ID* et ton code pour que je puisse entrer sur le partage...

– Mon quoi ?

– Laisse tomber !... Attends... Voilà ! Apparemment ils ont fini de transférer les données. Tu veux que je t'envoie une copie sur ton tél... Mouais... autant pour moi, avec le vieux minitel tout pourri que tu te coltines, y'a peu de chance que tu puisses recevoir quoi que ce soit...

– Dis moi juste s'il y a quelque chose d'inscrit à la date du jour.

– Ouais, j'ai un nom et une adresse à 14h30.

– Vas-y, je note.

Le téléphone coincé entre l'épaule et l'oreille, le sergent retranscrit les informations que lui communiqua Harvey Greenstein.

Molinari avait l'impression que cela faisait des jours qu'il avait la tête plongée dans les dossiers, à la recherche d'un nouvel élément, du moindre indice qui pourrait les aider à

élucider ces affaires. Mais prises séparément, il n'arrivait à rien. S'il y avait bien une leçon qu'il avait retenue de ses années passées à l'académie c'est qu'en matière d'enquête criminelle, les coïncidences, ça n'existait pas. Trois homicides à quelques jours d'intervalle et sur chaque scène du crime, des corps mis en situation, cela ne pouvait être dû au hasard. Il y avait forcément un rapport entre ces trois meurtres. Et il s'en voulait de le reconnaître, mais ce vieux cabot de Beck avait sûrement raison, il s'agissait depuis le début d'une évidence, le lien était là devant leurs yeux : les deux premières victimes évoluaient toutes deux dans le milieu de l'art. Or, ce n'était pas le cas de Rose Appleton.

Chris fut interrompu dans ses réflexions par la voix qui s'élevait du bureau d'à côté. Harvey Greenstein, l'homme à tout faire du commissariat, semblait légèrement agacé par l'interlocuteur qu'il tenait au bout du fil.

– Hé, sergent !... Tu sais qu'ils ont un numéro direct aussi à la Scientifique ?!... Beck ?... Beck ?... J'y crois pas !... Dis pas merci surtout, putain de flic de mes deux ! maugréa Greenstein dans le combiné du téléphone qu'il tenait face à son visage.

– C'était Buckowsky ?

– Lui-même dans toute sa splendeur ! Qu'est-ce qu'ils croient, tous, ici ? Que je me tourne les pouces ? MAIS JE BOSSE, MOI, JE VOUS SIGNALE ! cria Harvey, à la volée.

L'homme, déjà pas bien épais, était tout étriqué dans sa chemise blanche, impeccablement repassée et boutonnée jusqu'au col. Les lunettes qui lui voilaient le regard ajoutaient à son côté intello, lui donnant des airs de premier de la classe, même si la marque et les couleurs – ou plutôt, l'absence de couleurs – des vêtements qu'il portait trahissait les efforts entrepris pour casser cette image.

– Qu'est-ce qu'il voulait ?

– Non mais tu me prends pour qui ? Ta secrétaire ?

– Allez, Harvey, tu peux me filer un coup de main, non ? Je sais ce que c'est que de ne pas être jugé à sa juste valeur, tu sais. S'occuper des basses besognes pendant que les autres sont sur le terrain à s'éclater...

– Tu m'étonnes !

– Passer ses journées dans la paperasse pour que les autres récoltent les lauriers...

– Pfff... C'est clair !

– Et au final, pourquoi ? Est-ce qu'on est plus reconnu ? Est-ce qu'on est récompensé ?

– Tu parles ! C'est toujours pareil ! On n'est bon qu'à trier les dossiers !

– Tu l'as dit ! Mais toi et moi, on est dans la même galère. Et si je te faisais bosser sur notre affaire, tu dirais quoi ?

– Vraiment ?... Le regard d'Harvey Greenstein s'illumina soudain pour se voiler presque aussitôt derrière ses lunettes. T'es en train de m'embobiner ! T'es qu'un bleu ici, comment tu pourrais ?

– C'est simple, je partage mes infos avec toi, en échange, tu me files un coup de main et au final, on partage les honneurs. Donnant, donnant !

Harvey réfléchit quelques instants.

– Bon, qu'est-ce que tu veux ?

– Le sergent, il voulait quoi ?

Les assurances *Berghman* avaient leurs locaux dans le quartier des affaires du centre ville.



Beck profita de la relève de l'agent de service, en poste devant la maison de Rose Appleton, pour se faire conduire.

Il avait en horreur cet aspect de son métier : l'enquête de proximité. Interroger monsieur tout le monde était, pour lui, d'un ennui mortel. Le quotidien de Beck, c'étaient les sociopathes, les meurtriers, les face à face virils avec les rebuts les plus retors de la société. Sans challenge, son métier lui paraissait aussi fade qu'une bouteille de scotch complètement à sec. Il ne pouvait exceller dans ce qu'il faisait qu'à la condition que le défi soit à la hauteur. Et cette fois il l'était. Mais s'il voulait résoudre cette enquête il devait en passer par ces interrogatoires routiniers et rébarbatifs. Et qui sait ? Peut-être aurait-il de la chance. « Pourquoi les bleus ne sont jamais là quand ils pourraient servir ? » pensa-t-il.

– Sergent Buckowky, se présenta Beck, collant sa plaque sous le nez de l'hôtesse d'accueil. Votre patron, il est là ?

– C'est à quel sujet ?

– Par là, je suppose ?... demanda l'officier, s'avançant déjà dans le couloir.

– Excusez-moi mais je dois vous annoncer... répondit la jeune femme, courant derrière le sergent. Monsieur... Inspecteur ! Mais elle se ravisa et regagna son box au pas de course, optant finalement pour une méthode correspondant davantage à ses compétences.

Quelques instants plus tard, après avoir frappé à plusieurs portes, Beck tomba enfin sur la plaque portant l'inscription qu'il cherchait : *G. Brown, directeur général*.

– Georges Brown, sergent Buckowsky, brigade criminelle. J'ai quelques questions à vous poser.

L'homme, pendu au téléphone, était, à coup sûr, en communication avec l'hôtesse d'accueil. Il raccrocha le combiné.

– Bonjour, sergent. Je vous en prie, asseyez-vous. Je suppose que vous êtes là pour Rose.

– Je vois que vous la connaissiez bien.

– Eh bien... c'était mon assistante depuis plus de trois ans, répondit l'homme, une légère hésitation dans la voix qui n'avait pas échappé à Beck. J'ai été choqué en apprenant son décès à la radio.

– Ça lui arrive souvent de manquer le travail ?

– Heu... non, c'est même plutôt rare. Je me suis dit qu'elle était malade, se justifia Brown.

L'enquêteur avait sorti son carnet. Il fit mine de noter la réponse de son interlocuteur qui se trémoussait dans son fauteuil.

– Qu'est-ce que vous pouvez me dire sur elle ?

– Comme je vous le disais, c'était mon assistante... Elle était consciencieuse... volontaire. Je n'avais pas grand chose à lui reprocher.

Beck continuait de prendre des notes dans son carnet, laissant le directeur général développer ses réponses. Ce dernier fit une pause avant de reprendre :

– Je ne vois pas trop ce que je pourrais vous dire de plus.

– Elle avait des amies ? Des personnes qui la jalouaient dans le cadre de son travail ou autre ?

– Pas que je sache.

– Ah, au fait, tant que j'y pense, c'est une habitude chez vous d'appeler les secrétaires par leur petit nom ?

– Je vous l'ai dit, cela faisait trois ans qu'on travaillait ensemble...

L'homme avait visiblement du mal à tenir sur son siège mais continuait pourtant de répondre aux questions de l'officier sans vraiment chercher à les esquiver.

Dans le cadre de ses enquêtes, Buckowky était souvent confronté à des changements de comportement chez les personnes qu'il interrogeait. Après tout, avoir affaire à la police n'était jamais très plaisant et il n'était pas rare que les témoins se sentent soudain mal à l'aise à son contact. Mais il savait faire la différence entre un témoin gêné et un suspect qui avait quelque chose à se reprocher. Son travail consistait ensuite à mesurer le poids de la faute.

– Vous vous connaissiez bien, donc, trancha Beck.

– Excusez-moi... ponctua Georges Brown, feignant mal l'homme outragé. Qu'est-ce que vous insinuez... ?

– Écoutez, coupa Beck, on va arrêter ce petit jeu vous et moi ! Vous savez très bien où je veux en venir. On enquête sur un meurtre. Votre « *assistante* » a été étranglée dans son lit, alors c'est moi qui pose les questions ! Et vous allez arrêter de tourner autour du pot en commençant par me dire où vous avez passé la nuit dernière, monsieur Brown ?

– Où j'ai passé... Chez moi, bien sûr, répondit-il, après une nouvelle hésitation.

– Quelqu'un pour en témoigner ?

– Ma femme, bien sûr, répondit l'homme du tac au tac. Vous pouvez vérifier.

– On vérifiera.

– Dois-je prévenir mon avocat, sergent ?

– Pourquoi, vous avez quelque chose à vous reprocher ?

– Non... Bien sûr que non.

– Alors, y'a pas de raison, pas vrai ? Par contre, vous restez dans le coin, hein ? Juste au cas où...

– J'avais l'intention d'aller nulle-part. On en a fini, sergent ? demanda le directeur général en se levant.

– Pour le moment.

Le sergent rangea son calepin et, se dirigeant vers la porte, remarqua la peinture accrochée au mur.

– Joli tableau.

– Si vous avez d'autres questions, je vous invite à passer par mon avocat. Au revoir sergent, conclut Georges Brown en refermant le bureau derrière l'officier sans prendre la peine de relever sa remarque.

Beck repartit comme il était venu et s'arrêta de nouveau à l'accueil où l'hôtesse, casque sur les oreilles, déroulait inlassablement le même discours avant de transférer les appels. L'officier s'apprêtait à lui poser une question lorsqu'elle leva le doigt dans sa direction en prenant un nouvel appel. Beck qui n'avait pas vraiment l'habitude qu'on le coupe ainsi fut bluffé par l'impertinence de la jeune femme.

– Oui monsieur, je l'appelle tout de suite.

Quelques secondes plus tard, la standardiste était de nouveau en communication.

– Madame Brown. Sandra Foster des assurances Berghman, votre mari souhaiterait vous parler, je vous mets en relation ?... Très bien, un instant, je vous prie. Au revoir madame. Monsieur Brown, votre femme sur la une.

La jeune femme fit mijoter l'officier encore quelques secondes avant de lui prêter enfin attention.

– Alors... Sandra, dit-il, fronçant les yeux sur le badge accroché au chemisier de la standardiste. Rose Appleton, elle fréquentait qui dans la boîte ?

– Vous savez que j'aurais pu avoir des problèmes à cause de vous !

– Vous savez que j'enquête sur une affaire de meurtre, qu'une de vos collègues a été retrouvée morte, collée à une chaise par la peau du dos, et qu'à l'heure qu'il est, vous ne m'avez encore rien dit qui me laisse à penser qu'on puisse vous enlever de la liste des suspects ?

– Quoi ? Vous êtes sérieux, là ?... Écoutez, j'ai rien à voir là dedans, moi ?

– J'attends...

– Déborah, vous devriez parler à Déborah Nielsen... C'est l'assistante de notre directeur financier. Je les ai souvent vues manger ensemble le midi.

– Et où je la trouve cette Déborah Nielsen ?

– Je crois que c'est son jour de repos, mais je peux appeler les ressources humaines pour vous donner son adresse si vous voulez.

– Vous seriez une gentille fille.

Quelques instants plus tard, l'hôtesse remettait à l'officier un bout de papier avec l'adresse de Déborah Nielsen.

– Dites... Je ne suis pas suspecte, hein ?

– J'ai encore rien décidé, claque Beck d'un ton cinglant.

Exp. Gugliani.

12 Emerson street.

Beck comparait les notes prises sur son calepin plus tôt dans la matinée avec l'adresse indiquée sur la façade de l'immeuble. Il ne lui avait fallu que quelques minutes pour trouver un nouveau véhicule de police qui le conduise des assurances *Berghman* à l'adresse enregistrée dans l'agenda de Rose. Pourtant lorsqu'il pénétra dans le hall, il se rendit vite compte que quelqu'un l'avait précédé.

– Vous organisez souvent ce genre d'événements ? demanda Chris Molinari.

– Nous proposons le local qui se trouve au rez-de chaussée à la location. Nous comptons parmi nos clients des chefs d'entreprise, des particuliers et des partis politiques. Même la ville organise régulièrement ici de grands événements régionaux. Mais la plupart de notre activité se fait en partenariat avec les musées et les exposants, et nous accueillons très souvent des expositions d'artistes reconnus ou en devenir.

L'homme à l'accueil répondait au jeune inspecteur avec cette même bienséance que lui imposait un métier en relation avec une clientèle exigeante et souvent fortunée. À la fois courtois mais distant, il coopérerait tant que cela ne nuirait pas à ses clients et surtout, à son activité. Beck s'installa dans le petit salon, suffisamment près pour entendre l'entretien de son collègue et attrapa un cigarillo dans sa poche lorsqu'un employé affairé à son bureau lui désigna sur le mur un panneau *interdit de fumer*. Le sergent maugréa dans sa barbe, accrocha la cigarette à son oreille et piocha devant lui parmi une pile de journaux étalés sur une table basse.

– Cette femme, ça vous dit quelque chose ? demanda l'inspecteur, tendant une photo de Rose Appleton à l'employée derrière son comptoir.

– Non.

– Comment ça se passe si on veut assister à l'un des événements organisés chez vous ?

– On peut réserver sur place ou par internet.

– Et avez-vous une réservation pour une certaine Rose Appleton ?
– Vous avez un mandat, monsieur l'agent ?
– C'est « inspecteur ». Et, oui, bien sûr, je devrais pouvoir vous en présenter un, disons... d'ici ce soir. Quel est le programme pour ce soir ?... Molinari jeta un œil à l'affiche placardée au mur. Hum... Un opéra... Je suppose qu'il va y avoir du beau monde. Je peux repasser à ce moment là avec quelques agents si vous préférez. Ou bien vous me confirmez juste ce que nous savons déjà et dans cinq minutes, ce sera fini. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Au pied du mur, l'homme capitula, visiblement contrarié.

– Bon, que voulez-vous savoir ?
– Selon nos informations Rose Appleton devait participer à l'exposition Gugliani à 14h30...
– Attendez que je vérifie... Oui, elle était bien inscrite mais elle ne s'est pas acquittée du solde de sa commande. Elle avait fait une réservation par Internet.

– C'était une cliente régulière ?

– Elle avait un compte client chez nous mais elle n'a assisté qu'à deux expositions.

– Et avait-elle fait d'autres réservations pour les semaines à venir ?

– Non, je n'ai rien d'autre sur sa fiche.

– Très bien. Merci beaucoup pour votre collaboration.

L'homme ne répondit pas, retournant à ses occupations tandis que Molinari se dirigeait vers la sortie. Au même moment, Beck posa son magazine et se leva, mais de longues minutes s'écoulèrent encore avant qu'il passe à son tour les volets tournants des portes vitrées de l'immeuble. Le sergent tourna la tête de gauche à droite : aucune voiture de police à l'horizon. Il s'apprêtait à héler un taxi lorsqu'un véhicule stationné à quelques mètres de là, klaxonna à son intention. Impossible de ne pas reconnaître le coupé sport de Chris Molinari qui appuya sur le bouton de la vitre électrique lorsque Beck arriva à sa hauteur, allumant le cigarillo qui portait à l'oreille.

– Vous comptez rentrer au poste à pieds, sergent ?

– Pour tout te dire p'tit gars, je pensais me payer un taxi aux frais du contribuable.

– Bon eh bien, si cela peut alléger la facture publique, je suppose que je devrais vous conduire. Montez.

Beck s'enfonça dans le siège en cuir, côté passager, laissant tomber quelques cendres sur sa parka, dont d'anciennes traces de brûlure trahissaient l'une des mauvaises habitudes du sergent.

– C'est pas vrai, Beck ! Faites gaffe à la fin ! Ces sièges valent sans doute plus que le capharnaüm dans lequel vous vivez !

– T'emballe pas, gamin ! Si je te les abîme, tu pourras toujours demander à papa de t'en payer d'autres !

– Il faut absolument que vous ayez le dernier mot, pas vrai ?

– Très juste comme remarque et tellement constructive. Allez, roule !

– Et je peux savoir où on va ?

Mais alors qu'il mettait le contact, la radio, spécialement équipée du coupé sport, émit un bip électronique :

« Unité 21 de central... Unité 21 de central, un code 187 a été signalé au 22 Baker street. Je répète unité 21 : vous êtes attendu au 22 Broker Street pour un 187. »

– Ben voilà, t'as ta réponse, se renfrogna Beck, visiblement contrarié par l'appel radio.

– Quoi, c'est pas vrai ! Le chef va pas nous filer un autre cas sur les bras ! On n'arrivera jamais à traiter une nouvelle affaire en parallèle ! s'inquiéta le jeune inspecteur avant de

répondre à l'appel : Central, ici unité 21. On se rend sur place. Terminé.

Le 22 Baker street était l'adresse de l'un des hôtels les plus luxueux de la ville. Arrivés devant l'établissement, Molinari approcha autant que possible son coupé de l'entrée, puis les deux équipiers se frayèrent un chemin parmi la foule de journalistes jusqu'au cordon de sécurité, gardé par deux hommes en uniforme.

En découvrant leur plaque, l'un des deux policiers leva le ruban jaune pour leur ouvrir le passage.

– Qui a prévenu la presse ? demanda Beck, le regard sévère.

– Juste avant de nous contacter, la femme de chambre qui a découvert le corps a appelé sa sœur. Sa sœur qui a justement une amie qui travaille à l'Herald. Heureusement que le gérant a fermé les portes, sinon ces grattes papier auraient déjà pris d'assaut tout l'hôtel et vous auriez pu dire adieu à la préservation de votre scène de crime !

– Décidément, voilà encore une affaire qui commence bien ! s'agaça Molinari. Ok, on y va. Merci les gars !

Suivant les indications du personnel, les deux enquêteurs s'engouffrèrent dans l'ascenseur. Un groom fit coulisser une carte dorée dans un lecteur et la cage s'ébranla avant de s'ouvrir à nouveau, quelques secondes plus tard, sur le salon d'une somptueuse suite, occupant tout l'étage. Beck et Molinari saluèrent l'homme en faction devant l'entrée et s'engouffrèrent dans la chambre. Tous volets fermés, uniquement éclairée ça et là par de fins traits de lumière et une lampe de chevet laissée allumée à l'entrée, la grande pièce était presque entièrement plongée dans le noir.

Beck fit rapidement le tour de la suite. Les murs étaient peints en blanc et ornés de nombreux tableaux. Au centre de l'immense salon – à lui seul plus grand que son propre appartement – se trouvaient trois canapés moelleux d'un blanc immaculé encadrant une table basse en ivoire reposant sur des pieds en or. Sur le mur d'en face trônait un immense écran de télévision et de l'autre côté de la pièce, une chaise et un grand bureau assortis à la desserte faisaient office d'espace de travail. Enfin, derrière le petit salon, un vif rai de lumière émanait par les interstices de deux larges portes, donnant vraisemblablement sur la chambre et la salle de bains. Écœuré par ce luxe ostentatoire, Buckowski secoua la tête avant de s'adresser au légiste qui sortait de la chambre, un sac en cuir à la main.

– Qu'est-ce qu'on a ?

– Un buste de femme nu, tenant entre ses bras une poupée, également dénudée. La découpe de son tronc est franche et nette, elle était donc sûrement inconsciente quand il a été sectionné ; je vous le confirmerai à l'autopsie. D'après ce que j'en ai vu, il n'y a pas de trace de lutte. Difficile pour le moment de déterminer la cause de la mort. Là encore, l'autopsie nous en dira plus. La poupée est classique, ma petite nièce en a au moins cinq comme celle-là. Le crime et la découpe du corps ont certainement eu lieu ailleurs car il n'y a presque pas de sang ici. Les scientifiques sont en train de prélever les empreintes et de rechercher au luminol d'éventuelles traces dans le reste de la suite, mais ils ne devraient pas trouver grand-chose. La suite a été nettoyée ce matin. C'est en revenant quelques heures plus tard pour je ne sais quelle raison que la femme de chambre a découvert tous les volets fermés, puis le corps.

– On a une identification pour la victime ? s'enquit Molinari.

– Pas de papier, pas de marque particulière sur le haut du corps. On pourra peut-être l'identifier grâce à son dossier dentaire.

Buckowski émit un grognement d'approbation et se dirigea vers la scène de crime,

entraînant implicitement son collègue dans son sillage. Ils entrèrent ensemble dans la pièce, découvrant, sous l'éclairage d'un grand lustre en cristal, une chambre spacieuse aux murs immaculés ornés de tableaux, et meublé d'ivoire et d'or ; l'ensemble s'accordant parfaitement au salon. Un très grand lit carré à baldaquin en gaze blanche occupait la moitié de l'espace, sans pour autant masquer la vue sur le couchage. D'imposants pieds en or dépassaient de l'épaisseur de couettes et de draps blancs recouvrant le matelas. De part et d'autre, trônait une table de nuit aux matériaux et couleurs assortis. Et enfin, dans l'autre partie de la pièce était agencé un petit espace salon assez semblable à celui de la salle principale avec un canapé moelleux, une table basse et un petit bureau.

Entre le lit et le coin salon où était posée, sur sa base, le tronc de la victime, la moquette blanche s'auroyait de sang. Prenant garde où il mettait les pieds, Beck s'approcha du « corps ». Comme l'avait indiqué le légiste, une poupée dénudée se trouvait non loin du buste de la victime. Les têtes du jouet et de la jeune femme avaient été basculés en arrière et le visage de cette dernière était figé en un masque de terreur, la bouche grande ouverte, comme si elle était morte en hurlant.

Après l'inspection de la scène de crime, les enquêteurs regagnèrent directement le central. En passant devant le bureau de Harvey Greenstein, Beck fit soudain marche arrière.

– Dis moi, tu saurais me trouver la liste des clients qui ont séjourné dernièrement dans la suite présidentielle du Carlton, disons, sur les six derniers mois ?

– Bonjour à vous aussi sergent, railla Greenstein en relevant le nez de son écran. Ben, y'a qu'à leur demander.

– Si tu crois qu'ils vont balancer aux flics des clients qui paient plus que ce que tu te fais en un mois de salaire, juste pour mes beaux yeux, c'est que tu m'as pas bien regardé, p'tit !

– Pas bête. Ton pross. fonctionne encore en fin de compte ! Harvey réfléchit un bref instant avant d'ajouter : Je pourrais pirater leur base de données, mais...

– Mais quoi ? s'impatienta Beck.

– Mais ce ne serait pas vraiment légal.

– Ah, alors si c'est pas légal, laisse tomber ! Non, c'est vrai, ce serait pas bien. On représente la loi, on peut pas faire ça ! minauda Beck. Si c'était si évident, tu crois vraiment que je te l'aurais demandé ?! ajouta-t-il en lançant un regard appuyé au jeune homme. Bon, fais moi savoir quand tu auras cette liste.

Alors qu'il s'apprêtait à reprendre son chemin, Beck sentit le regard de Molinari peser sur ses épaules.

– Quoi ? fit-il sèchement.

Mais le jeune inspecteur se contenta de froncer les yeux tandis que son sergent s'enfonçait déjà dans le couloir du commissariat.

Deux heures plus tard, Beck, installé à son poste de travail, croulait déjà sous le nombre de documents éparpillés sur son bureau. Il porta les mains à ses tempes et, tout en les massant, sentit le sang affluer dans son crâne, signe annonciateur d'une migraine carabinée ! Il avait besoin d'une pause, de prendre du recul. Il avait furieusement besoin... d'un verre ! Mais avec trois meurtres sur les bras – et maintenant un quatrième – il lui fallait garder les idées claires. Alors qu'il contemplait fixement le grand tableau blanc accroché au mur, Molinari se leva de sa chaise et se précipita vers le bureau de son collègue.

– Vous ne devinez jamais !

- Je suis sûr que tu vas nous dire que notre victime était étudiante à la faculté des arts...
- Dans le mille !
- Je suis un génie, que veux-tu, c'est comme ça !
- Ouais, enfin comme toutes les autres.
- Presque toutes, p'tit, presque toutes ! Bon et à part ça, tu as quelque chose d'intéressant à me mettre sous la dent ?

Chris se renfrogna et jeta le dossier qu'il tenait à la main sur la pile qui encombrait déjà le bureau.

– Marie Pacôme, 20 ans, étudiante en master. On l'a identifiée grâce à son dossier dentaire. Elle a été portée disparue ce matin-même. Elle n'était pas rentrée de la nuit et n'avait pas de nouvelle depuis la veille au matin, ce qui n'a pas manqué d'interpeller sa colocataire.

- Ouais, donc on a que-dalle !
- Peut-être mais vous pouvez pas nier que tout ça ressemble beaucoup à nos trois autres affaires !

Mais le sergent ne semblait pas si convaincu.

– On en saura peut-être plus dans quelques instants. On est attendus au bureau du légiste. Ils ont du nouveau concernant Rose Appleton. Vous venez avec moi ou vous préférez continuer à fixer ce tableau jusqu'à ce qu'il sèche ?

- Ah, ben voilà une bonne nouvelle, p'tit gars ! Pourquoi tu l'as pas dit plus tôt !

Beck et Molinari parcouraient d'un pas soutenu les couloirs immaculés des locaux de la Scientifique. Des effluves mêlées de détergents et de produits de laboratoire flottaient dans l'air. Des lumières artificielles se reflétaient sur les murs lisses et froids. Et le sol, impeccable, semblait briller tel un lac gelé éclairé de mille feu. Tout ici évoquait l'atmosphère aseptisée des hôpitaux. À tel point que le jeune inspecteur se demanda si son collègue était si pressé d'entendre le rapport du légiste ou s'il ne souhaitait pas simplement retrouver au plus tôt l'air libre et vicié de la rue.

Situés dans les sous-sols du commissariat, les départements de la médico-légale et de la police scientifique se partageaient les murs... et le travail. Alors qu'il venait de dépasser le service informatique, Beck fit brusquement marche arrière et toqua à la porte en entrant dans le bureau où un informaticien était en train de désosser un PC, tandis que son collègue tapotait sur un clavier.

- Dites moi, les gars, vous en avez fini avec l'ordinateur de Rose Appleton ?
- Oui, à l'instant.
- Et alors ? Des choses qui sortent de l'ordinaire ?
- Pas plus que ça, on a trouvé deux-trois mails quelque peu ampoulés. Toujours le même expéditeur : Red@gmail.com. J'ai l'impression que le gars en pinçait pour la victime. Mais ses messages sont restés sans réponse. À part ça, rien de particulier, conclut le technicien en tendant un dossier au sergent.
- Ok. Je peux garder ça ?
- Si vous voulez. Tout est sur le serveur de toute façon.

Beck leva la main qui tenait le dossier et fit un signe en direction du technicien pour le remercier puis, toujours suivi de son jeune collègue, reprit rapidement son chemin tout en parcourant l'inventaire des différents fichiers et dossiers que renfermaient le disque dur de la victime. Quelques mètres plus loin, la tête plongée dans les notes, il parvint devant le bureau du légiste, frappa à la porte et, de nouveau, entra sans attendre de réponse.

– J'espère qu'on dérange pas... dit-il, sarcastique, levant les yeux sur le chef de la médico-légale qui profitait apparemment d'une petite pause en galante compagnie.

Ferguson prit soudain ses distances avec la jeune blonde qui rajusta sa jupe.

– Bien sûr que non. Je montrais à Suzie comment... Il hésita. Elle vient d'arriver, reprit-il, c'est une stagiaire... Alors bon, je lui explique un peu comment tout ça fonctionne, quoi !

– On voit ça.

Molinari, adossé au mur, souriait face à la gêne visible de l'expert qui renvoya la stagiaire avant d'attraper un dossier sur l'une des piles de son bureau.

– Bon, je suppose que vous n'êtes pas là pour mes méthodes de formation, dit-il en ouvrant la chemise en carton. Rose Appleton, donc... Cause du décès : asphyxie par strangulation. Exceptées les marques autour de son cou et une ou deux contusions légères bien plus anciennes, il n'y aucune autre trace sur son corps. Si elle s'est débattue, ça n'a pas dû être très efficace.

– Un costaud ? se hasarda Beck.

– Non, simplement plus fort qu'elle. Ce qui ne devait pas être bien difficile étant donné son gabarit.

– Heure de la mort ?

– Le corps n'a pas été déplacé, hormis du lit au canapé, j'entends. La température de la pièce était constante. Je l'ai donc estimée entre 23h et une heure du matin. Mais je précise bien qu'il s'agit d'une estimation.

– Et pour la fille du Carlton ? intervint Molinari.

– Ah oui ! fit le légiste en se dirigeant de l'autre côté de la pièce où une moitié de corps avait été déposée sur une table d'opération. Vraiment, quel gâchis ! lança-t-il en observant le buste de la jeune femme.

L'expert attrapa une fiche accrochée sur une plaque en bois à l'extrémité de la table, et l'approcha de ses yeux avant de la reculer pour finalement la tenir presque à bout de bras.

– Tu devrais peut-être consulter un ophtalmo, ironisa Beck.

– Pourquoi, j'y vois très bien ! Alors, qu'est-ce qu'on a ?... Ah, oui, voilà ! s'écria-t-il en plissant les yeux : femme blanche, type caucasien, la vingtaine, en parfaite santé... Du-moins jusque là. Cause de la mort...

– Laisse-moi deviner : empoisonnement ?

– Tout à fait. Quelle perspicacité, sergent !

Molinari regardait son collègue, les yeux écarquillés.

– L'intuition, p'tit gars, l'intuition ! Tu verras, toi aussi, un jour peut-être... ironisa Beck, adressant un clin d'oeil à Ferguson.

– Empoisonnement au cyanure, pour être précis. Il y avait assez de poison pour tuer un cheval. La victime n'avait aucune chance ! Il n'y a aucune trace de lutte, pas la moindre ecchymose. Donc, soit elle a ingéré le poison à son insu, soit elle s'est suicidée. Mais il resterait alors à démontrer comment elle a pu ensuite se découper ainsi en morceaux.

Beck observa le légiste comme s'il venait d'une autre planète.

– Ah, et j'ai estimé l'heure de la mort entre minuit et deux heures du matin. Apparemment la nuit a été prolifique.

– Et sinon, autre chose ?

– Rien de mon côté. Mais j'ai prélevé un peu de la colle dont le gars s'est servi pour fixer Rose Appleton à la chaise. J'ai transmis l'échantillon à Dorothy, elle aura peut-être trouvé quelque chose.

– Ok, doc. lança Beck, se dirigeant déjà vers la sortie. Fais quand même attention à tes yeux, hein !

– J'ai pas besoin de lunettes ! s'agaça Ferguson.

– Je parlais pas à ça, conclut le sergent, visant les courbes avantageuses de la stagiaire qui se repoudrait le nez devant l'une des glaces du laboratoire.

Le bureau de Dorothy Cooper – à la tête du service d'investigation scientifique depuis un peu moins de trois ans – se situait de l'autre côté du couloir. En les apercevant à travers la porte vitrée, la jeune femme, le visage impassible, invita les deux enquêteurs à entrer. D'un naturel avenant, Dorothy Cooper faisait en sorte de conserver une distance professionnelle avec ses collègues de travail. Tout au long de sa carrière, elle s'était battue afin d'être considérée pour ses seules capacités intellectuelles. Déjà, sur les bancs de l'école de police, elle passait rarement inaperçue et l'experte scientifique n'avait rien perdu, depuis, de sa beauté. Dorothy Cooper avait ce charme indéfinissable dont seules certaines femmes autour de la quarantaine peuvent se prévaloir. Une certaine douceur se dégageait des traits de son visage et malgré tous ses efforts et les monstrueuses lunettes qui lui barraient le regard, il était impossible de ne pas remarquer ses traits avantageux. Cependant, la jeune femme semblait déjà marquée par la vie et il se lisait une certaine lassitude dans ses grands yeux verts.

– Bonjour messieurs, dit-elle, accueillant ses collègues autour d'une table en verre sur laquelle avait été dessiné le plan d'une villa entourée de son jardin. Alors, concernant Rose Appleton, voilà où nous en sommes, entama la scientifique sans autre forme de préliminaires : nous avons pu constater que la maison de la victime présentait des traces d'effraction. Nous sommes à peu près sûrs que l'agresseur a brisé le carreau et est entré par la porte de la cuisine, ici. Elle marqua la position du doigt avant de reprendre : On a d'ailleurs trouvé tout autour de la maison, diverses empreintes de chaussures, mais une seule, à la fois près des fenêtres du salon et de la porte de derrière ; là et là.

– Une chance qu'on puisse remonter au meurtrier grâce à ses chaussures ? demanda Molinari.

– Ce sont des baskets, fabriquées à la chaîne et distribuées dans tous les magasins de sport du pays. Alors s'il y a une chance, elle est infime. Mais les empreintes présentent des marques d'usure, par conséquent, il ne sera pas difficile d'effectuer des comparaisons si vous arrêtez un suspect.

– C'est déjà ça, se conforta le jeune inspecteur, lançant un regard à son collègue, qui semblait se désintéresser totalement du rapport de l'experte scientifique. Et pour la colle ? questionna Molinari.

– Ah oui ! reprit l'experte scientifique qui avait également remarqué l'air absent de Beck. Il s'agit d'une colle extra forte. Elle présente les mêmes composantes que celle utilisée dans les précédentes affaires : les meurtres de Catherine Beaumont et Théodora Hellis. Malheureusement, il est impossible de faire un quelconque rapprochement – du-moins scientifique – puisqu'il s'agit, là encore, d'un produit couramment utilisé et vendu un peu partout dans le commerce.

– Il fallait s'en douter, trancha Beck, plus renfrogné encore qu'à son habitude.

– Autre chose, docteur ?

– Oui, mon équipe est en train de passer au fichier toutes les empreintes prélevées dans la maison et on a déjà trouvé une correspondance : un certain Georges Brown.

Pour la première fois, depuis le début de l'entretien, Beck sembla intéressé par les

révélations de Dorothy Cooper.

– Tiens, tiens...

– Vous le connaissez ? interrogea Molinari.

– Mouais... Et on l'a choppé pour quoi celui-là ?

– En réalité, il a été relaxé. Voici son dossier, dit Dorothy, tendant à Buckowsky une chemise en carton. Il a été accusé par ses propres associés d'avoir détourné les fonds de sa société. Une enquête a eu lieu, il a été arrêté, mais apparemment un accord a été passé entre les différentes parties et le procès n'a jamais eu lieu.

– Tu t'en occupes, dit Beck en lançant le dossier devant son jeune collègue.

– Comment ça « *je m'en occupe* » ?

– La victime était – Beck mimait des guillemets – *l'assistante* de ce gars. Donc il a un mobile... Devant l'air circonspect de l'inspecteur, le sergent insista : Il se la tapait, quoi ! Et on a la preuve de sa présence sur les lieux. En plus il a menti quand je l'ai interrogé. Donc, tu t'en charges. Molinari acquiesça d'un haussement d'épaules. Bon, et c'est tout ?

– Eh bien, on est en train de faire des comparaisons sur les différentes fibres prélevées sur place. Mais pour le moment, on n'a rien d'autre concernant cette affaire...

– Et pour la fille trouvée au Carlton ? coupa Molinari.

Dorothy Cooper, réprima un léger sourire face à la fougue du jeune inspecteur.

– J'allais y venir. J'ai dû mettre une deuxième équipe sur le coup et malheureusement on n'a pas grand chose non plus. Pas de trace de sang, du moins rien d'exploitable ; aucun ADN et rien non plus, côté empreintes.

– *Rien ?* s'étonna Beck.

– Rien. Pas la moindre empreinte, ni dans la suite, ni sur les rebords des fenêtres ! Soit le meurtrier portait des gants, soit il a fait le ménage derrière lui. On a remarqué des traces de roues sur la moquette entre l'ascenseur et l'endroit où a été retrouvé le corps. Cet élément ajouté à la quasi absence de sang, on en a donc déduit que la chambre d'hôtel n'était pas la scène de crime. Le meurtrier a sûrement tué et découpé sa victime dans un endroit discret pour ensuite la transporter jusque dans la suite, certainement dans une valise ou un sac.

– Une valise dans un hôtel... autant chercher une aiguille dans une meule de foin ! claquait Beck sans réfléchir.

– Je vous l'accorde, reprit Dorothy, levant un sourcil accusateur en direction du sergent. Cependant, si vous avez un suspect et que vous trouvez chez lui une valise, il restera sûrement des traces de sang qui pourraient définitivement l'inculper. Ce n'est donc pas anodin.

Beck, face au regard sévère de la jeune femme, fit du mieux qu'il put pour conserver les apparences, et s'abstint de tout nouveau commentaire.

Remarquant que le climat s'était soudain tendu, Molinari s'assura que l'exposé de la scientifique était achevé et la remercia pour son temps avant de prendre congés, suivi de près par son collègue.

– Qu'est-ce qui cloche chez vous ?

Mais une nouvelle fois, Beck se mura dans son silence.

– Chais pas ce qu'elle vous a fait, mais moi je la trouve sympa la petite intello ! Je suis peut-être un peu jeune pour elle mais bon, qui ne tente rien n'a rien ! Chais pas trop... Qu'est-ce que vous en pensez ? Vous croyez qu'une fille comme elle avec un ptit jeunot comme moi...

– Parle pas de ce que tu connais pas, p'tit !

En repassant devant le bureau du médecin légiste, Beck s'arrêta un instant.

– Dis moi, Doc, la quantité de cyanure dont tu parlais tout à l'heure, je suppose que ça ne

se trouve pas à tous les coins de rue ?

– Bien sûr que non, heureusement !

– Et ?...

– Eh bien, il y en a dans les insecticides et les raticides, mais il faudrait en acheter des palettes pour en avoir autant. Les chimistes en ont parfois pour leurs expériences. Et on en utilise aussi à l'occasion dans l'industrie minière...

Mais Ferguson n'avait pas fini son énumération que Beck avait déjà disparu dans le couloir.

– Une telle quantité de cyanure qui disparaît, ça ne peut pas passer inaperçu, conclut Molinari, attendant l'ascenseur auprès de son collègue.

– Sauf si l'assassin a librement accès au stock de cyanure.

– Possible, mais en attendant c'est tout ce qu'on a. Faudrait vérifier dans les fichiers. On nous a peut-être signalé un vol de laboratoire ou l'effraction d'un entrepôt.

Le cliquetis de l'ascenseur coupa l'inspecteur dans ses réflexions. Les portes s'ouvrirent sur les deux hommes et alors que Molinari était sur le point de rejoindre son sergent à l'intérieur de la cage, ce dernier le stoppa net.

– Toi, t'as un client à interroger, quant à moi, j'ai besoin de m'en griller une !

– Et alors ?

– Alors, tu prendras le prochain, trancha Beck, sortant une boîte de cigarillos de la poche de sa parka tandis que les portes de l'ascenseur se refermaient sur lui.

L'aquarium avait baissé les rideaux. Beck et Mendez observaient la scène à travers le petit écran de télévision relié à l'équipement de surveillance. La petite pièce, pareille à la plupart de ces salles d'interrogatoire qu'on avait l'habitude de voir au cinéma, était sombre et exiguë. Éclairée d'un modeste néon et équipée d'une vitre sans teint, elle participait au climat pesant que les enquêteurs cherchaient à installer lorsqu'ils y menaient des interrogatoires. Brown, assis face à Molinari, de l'autre côté d'une petite table en métal, semblait pourtant plus calme qu'il ne l'avait montré quelques heures plus tôt, lorsqu'il avait été interrogé par le sergent Buckowsky, sur son lieu de travail.

L'enquêteur ouvrit un dossier sur la table et resta quelques instants sans mot dire, faisant mine de relire ses notes. Brown, de son côté semblait attendre patiemment.

– Bon, monsieur Brown, nous allons faire un petit point ensemble.

– Écoutez inspecteur, j'ai déjà dit tout ce que je savais à votre collègue. Je n'ai rien à voir avec la mort de mon assistante. J'étais chez moi la nuit dernière et je ne dirais rien d'autre sans la présence de mon avocat.

– Oui, oui, je sais bien, monsieur Brown. Je me suis personnellement chargé de contacter votre avocat et d'après ce que j'ai cru comprendre, votre femme a bien confirmé que vous aviez passé la nuit à la maison. Mais vous savez ce que c'est... Avec ces meurtres successifs, mes supérieurs sont sur les dents. Ils veulent que « *tout soit carré* ». Ce sont leurs propres mots, ajouta Chris sur le ton de la confiance. Et comme aucune déposition n'a été prise, et que c'est au petit bleu de se taper les rapports, je suis obligé de tout refaire. Bon, alors reprenons. Je note donc que Rose Appleton était votre assistante. Pour être tout à fait clair, votre relation était donc purement professionnelle, on est bien d'accord ?

– Évidemment. Je suis marié, inspecteur, précisa Brown en montrant l'alliance qu'il portait

à la main.

– Bien entendu, acquiesça sans ironie l'inspecteur, un sourire franc sur le visage. Vous arrivait-il de lui donner du travail à faire à la maison ?

– Eh bien, je suppose qu'elle en emportait parfois, oui. Pourquoi cette question ?

– Il faut que j'établisse le « profil de la victime », encore une demande de mes chefs. Ça fait partie de l'enquête, c'est comme ça. Donc, il lui arrivait de travailler à la maison.

– Oui, ça devait lui arriver.

– Et vous, vous supervisiez son travail.

– En quelque sorte.

– Normal. Et vous arrivait-il de travailler ensemble sur certains dossiers ?

– Non.

– Jamais ?

– Non, son travail était un travail de secrétariat : elle faisait de l'archivage, rédigeait des notes, des courriers. Elle pouvait également participer à la préparation des bilans financiers ou marketing, voire à des enquêtes client, mais toujours en amont. Elle était là pour m'avancer. C'était ma secrétaire, quoi !

– Bien sûr. Et vous n'avez jamais été amené à la côtoyer en dehors du bureau ? Vous ne travailliez pas avec elle sur les dossiers qu'elle emportait à la maison ?

– Non ! Je vous l'ai dit.

– Par conséquent, vous n'avez jamais eu l'occasion de vous rendre chez elle.

– Non... enfin si. Il m'est arrivé de passer la prendre avant le travail, mais c'est tout.

– Ah, ça c'est important pour mon rapport. Je le note. Donc, vous vous rendiez à son domicile, vous arrêtiez devant chez elle... Et quoi ? Vous l'appeliez avec votre portable pour lui dire que vous l'attendiez et vous alliez direct au bureau ?

– Oui, en gros.

– Vous n'êtes jamais rentré chez elle ?

– Eh bien... Il hésita de nouveau. Si, une fois ou deux. Il lui arrivait parfois de m'inviter à boire un café avant d'y aller.

– Ah, je comprends.

– Quoi ?

– Cela explique pourquoi on a retrouvé vos empreintes dans l'appartement.

Brown, visiblement choqué, marqua une pause, avant d'acquiescer.

– Je suppose, oui.

Dans le bureau du capitaine, Beck et Mendez, étaient aux premières loges. Beck jouait avec un cigarillo qu'il faisait rouler entre ses doigts tandis que Mendez, les yeux rivés sur l'écran, savourait son café.

– Vous ne vous attendiez pas à ça, avouez sergent !

– Il ne l'interroge pas, il le fait parler. Il montre qu'il le comprend... Le p'tit se débrouille, ajouta-t-il.

– Vous vouliez le tester, eh bien, il va peut-être nous surprendre.

– Mouais... dit simplement Beck, changeant son cigarillo de main.

Molinari hochait du chef, comme s'il validait les informations fournies par Brown, puis il en arriva à la question cruciale :

– Il y a toutefois une chose que j'ai du mal à expliquer dans mon rapport... Il laissa sa

phrase en suspens un bref instant, se préparant – comme on le lui avait appris à l'école d'officier – à insuffler un nouveau rythme à l'interrogatoire.

Brown, les yeux vissés sur le policier, était pendu à ses lèvres. Et l'expression n'avait jamais été, pour lui, aussi forte de sens.

– Vous m'avez bien dit que votre relation avec Rose était purement professionnelle ?

– Oui, mis à part un café ou deux de temps à autre...

– On est d'accord. Alors comment expliquer que vos empreintes aient également été retrouvées dans sa chambre, son bureau et sa baignoire ? Molinari le fixait désormais droit dans les yeux. Brown avait marqué le coup. Comment vos empreintes sont arrivées là, monsieur Brown ? Comment je vais pouvoir justifier ça ?

Brown, était livide. Il se prit la tête entre les mains, avant de s'essuyer le front et de demander à nouveau à parler à son avocat. Molinari frappa à la porte de la salle et échangea discrètement quelques mots avec le policier de faction qui lui avait ouvert. Puis il reprit sa place en face de son suspect.

– Votre avocat est en route. Écoutez monsieur Brown, je ne demande pas mieux que de vous aider mais ils ont la preuve de votre présence sur les lieux, et vous avez confirmé vous-même que vous vous y étiez rendus à plusieurs reprises. Vous savez, tromper sa femme, c'est pas un crime. Mais si vous n'aviez pas de relation extra professionnelle avec votre assistante, cela ne sera pas évident à défendre devant un jury.

– Un jury ? Attendez... Je n'ai rien à voir avec sa mort, je vous l'ai dit !

– Je ne demande qu'à vous croire. Mais qu'est-ce que je note dans mon rapport ? Pourquoi avez vous été dans sa chambre ?

– Écoutez, ça n'est arrivé qu'une fois ou deux, mais ma femme n'est pas au courant.

– Je ne peux pas vous garantir que ça restera entre nous mais vous pouvez compter sur moi pour me montrer le plus discret possible.

L'homme prit quelques secondes, se prit la tête entre les mains et finit par capituler.

– J'étais chez elle la veille de sa mort, mais elle était vivante quand je l'ai quittée.

– Vous vous êtes disputés ?

– Non, pas du tout...

– Vous en êtes bien sûr ?

– Mais oui, il n'y a avait pas de problème entre nous !

– Tous les couples se disputent et vous, vous couchiez avec elle alors que vous êtes marié. Je ne pense pas qu'une femme accepte cette situation très longtemps. Elle vous a menacé ? Elle voulait tout dire à votre femme, pas vrai ?

– Mais non.

– Même si elle n'a fait que le sous-entendre, vous ne pouviez pas la laisser dire ça. Il fallait que vous mettiez les choses au clair, n'est-ce pas ?

Le suspect hochait de la tête sans mot dire.

– Vous deviez avoir une discussion alors vous êtes allé chez elle, vous avez tenté de la raisonner mais elle n'a rien voulu entendre. Vous vous êtes emporté. Ce sont des choses qui arrivent... Vous avez perdu le contrôle et c'est là que vous l'avez poussée sur le lit.

– Non, non, non...

– C'est pas votre faute, ça a dégénéré et quand vous avez réalisé ce qu'il s'était passé, c'était déjà trop tard. Alors vous avez maquillé votre crime pour que ça ressemble à une mise en scène macabre et vous avez tenté de reprendre votre vie comme vous pouviez.

– Mais non ! Jamais j'aurais pu faire ça ! se révolta soudain Brown.

– Attendez, moi je vous blâme pas ! Si ma maîtresse menaçait de briser mon foyer, que j'avais des gosses et qu'à cause d'elle, je risque de les perdre, franchement, j'ai beau être flic, je ne sais pas ce que je ferais...

– Écoutez, c'est pas ça du tout. Ma relation avec Rose... c'est pas du tout ce que vous croyez. Ça lui convenait très bien comme ça.

– Elle vous aimait...

– Oui, sans doute... Enfin, à sa façon. Elle et moi c'était donnant donnant. Rose n'était pas vraiment du genre à s'engager... Il n'y avait qu'une chose qui l'intéressait : sa carrière !

– Continuez.

– Cette situation nous convenait à l'un comme à l'autre. Grâce à moi, elle pouvait prétendre à une promotion rapide et de mon côté... eh bien, disons qu'avec mon quotidien, ma vie sexuelle n'est pas très remplie...

– Et ce soir là ?

– On a pris du bon temps comme à chaque fois. Bien sûr qu'il nous arrivait de nous disputer, mais toujours pour des futilités et le plus souvent à cause du boulot. De toute façon, c'était le deal, aucune allusion à ma femme d'un côté comme de l'autre.

– Idéal comme contrat.

Brown dodelina de la tête. L'officier de faction ouvrit la porte et fit entrer un homme en complet veston, une mallette à la main.

– Monsieur Brown, à compter de cet instant, je vous demanderais de ne plus dire un mot. Cet entretien est fini, inspecteur.

Molinari referma le dossier posé sur le bureau et se leva de sa chaise.

– Tout de même, une dernière petite question, monsieur Brown : êtes-vous amateur d'art ?

– Si je suis amateur d'art ?...

– Ne répondez pas, conseilla l'avocat.

– J'ai quelques toiles...

– Ne dites plus rien, monsieur Brown !

– Inutile, j'en ai fini avec votre client, Maître.

Lorsque Molinari frappa à la vitre de *l'aquarium*, Mendez avait éteint l'écran de contrôle et s'était rassis à son bureau face à Beck. Si les deux hommes s'accordaient à penser que le jeune inspecteur s'en était bien sorti avec le suspect, ils étaient bien plus partagés quant à la suite à donner à la garde à vue. Le capitaine fit un signe de son gros doigts pataud à Molinari, qui s'installa dans le siège libre à la droite de son sergent.

– Alors inspecteur, votre sentiment ? demanda Mendez.

– Je pense qu'il dit la vérité. Il n'avait pas l'air vraiment inquiet jusqu'à ce qu'il comprenne qu'on le considérait comme suspect. Et son histoire avec la victime tient la route.

– A-t-on interrogé sa femme ?

– Oui, les inspecteurs Calagan et Spade se sont rendus à son domicile. Mais excepté le fait qu'elle confirme les absences répétées de son mari, elle ne sait rien. L'épouse dévouée lui voue apparemment une confiance aveugle.

– C'est pas lui, trancha Beck, tout en s'amusant avec son cigarillo.

– Et comment pouvez-vous être si catégorique, sergent ?

– Il a jamais eu le profil.

– Et je peux savoir de quel profil on parle ? Cela pourrait aider pour convoquer d'éventuels suspects, vous ne pensez pas ? lança le capitaine d'un ton caustique.

– On cherche une âme d'artiste avec de sérieux problèmes d'ego, pas un cadre moyen qui se tape sa secrétaire. Y'a pas plus cliché !

– Molinari ?

– Je suis du même avis.

– Très bien. Beck, je veux que vous me dressiez un profil détaillé pour demain matin et que vous briffiez les gars dans la foulée, c'est compris ?

– Ce sera tout ? demanda le sergent, une pointe d'insolence dans la voix.

– Non, sergent. TROUVEZ MOI CE SALOPARD !

Le coupé sport filait dans les rues sombres, en périphérie de la ville. Beck aimait cette heure du jour, lorsque les lumières artificielles se mêlaient aux couleurs naturelles du soleil couchant ; entre chien et loup. Assis sur le siège passager, le sergent avait repris l'analyse du dossier que lui avait remis un eu plus tôt le service informatique, lorsqu'un élément attira soudain son attention.

– Fais demi-tour !

– Quoi ? dit Molinari, surpris.

– Demi-tour, je te dis !

– Comme ça, en plein milieu de la route ? Ça va pas, non ?

Beck attrapa le volant et donna un violent coup sur la gauche qui emporta le véhicule dans une brusque embardée.

– Mais vous êtes malade ! lança Molinari en reprenant le contrôle du bolide et en poursuivant le demi-tour amorcé par son collègue. C'est quoi votre problème ?!

– Roule !

– J'étais pas censé vous ramener chez vous ?

– Avant, on a une dernière personne à voir.

La nuit était déjà tombée lorsqu'ils frappèrent à la porte de Déborah Nielsen. Des cheveux bruns ondulants sur les épaules, de grands yeux marrons tirant légèrement sur l'orange, la femme qui leur ouvrit semblait cacher derrière un physique commun, une certaine sensibilité.

Comme à son habitude, Beck se promena dans la pièce en observant le moindre recoin, laissant son jeune collègue s'occuper de l'entretien.

– Mademoiselle Nielsen, d'après nos informations, Rose et vous, étiez plutôt proches. Que pouvez-vous nous dire à son sujet ?

– C'était ma meilleure amie. Ça a de suite collé entre nous, dès son arrivée chez *Berghman*, il y a trois ans.

– Vous étiez au courant qu'elle entretenait une relation avec le directeur général.

– Oui, on en parlait souvent. Apparemment tout roulait pour elle. Elle était même sur le point de bénéficier d'une belle promotion, ajouta Déborah Nielsen, les yeux soudain humides. (Elle marqua une pause, portant un mouchoir à ses lèvres.) Je suis désolée. Je comprends pas qu'on ait pu lui faire ça.

Beck s'installa lourdement dans le fauteuil situé à gauche de la jeune femme et intervint à son tour :

– Vous aimez la peinture, Déborah ?

– Pardon ?

– La peinture, le dessin, la photo, l'art, vous aimez ça ?

– Pas plus que ça. Pourquoi cette question ?

– On avait cru comprendre, d'après des mails que nous avons retrouvé dans son ordinateur, que c'était une passion que Rose et vous partagiez, précisa Molinari.

– Une passion, c'est un grand mot, pour moi en tout cas. Mais Rose... C'est sûr, elle adorait ça ! Et peut-être même plus encore ces derniers mois. Elle avait même réussi à me traîner à... vous savez, ces sortes de conférences qui ont lieu parfois dans des musées. Y'a pas plus ennuyeux ! sourit-elle à l'évocation de ce souvenir. Je m'étais même promis de ne plus jamais me laisser entraîner...

Se rendant compte qu'elle n'aurait plus jamais l'occasion de partager quoi que ce soit avec son amie, la jeune femme marqua une pause avant de se reprendre.

– Mais en quoi est-ce important pour vous ?

– Vous disiez que son intérêt a semblé plus marqué ces derniers temps. Pourriez-vous dire ce qui a motivé ce nouvel engouement ?

– Je pense que ça remonte à la première conférence à laquelle elle a assisté il y a quelques mois. Ça lui a tellement plu qu'elle s'est inscrite sur une sorte de forum. Elle y a trouvé des personnes qui partageaient les mêmes goûts et avec qui elle pouvait échanger autour de sa passion.

– Et ces personnes, leur arrivait-elles de se rencontrer ?

– Oui, régulièrement, chez les uns ou les autres. Ils organisaient à tour de rôle des sessions d'échange et de débats. Elle était toujours très excitée à l'idée de ces rendez-vous hebdomadaires.

– Ces sessions étaient à dates fixes ?

– Oui. Le jeudi soir, je crois.

Molinari lança un regard à Beck qui semblait de nouveau ailleurs.

– Vous connaissiez certains d'entre eux ?

– Non, désolée. Tout ça c'était pas mon truc.

– Très bien mademoiselle Nielsen. Merci en tout cas pour ces informations. On reprendra contact avec vous si on a d'autres questions mais n'hésitez pas à nous joindre s'il vous revenait en tête le moindre détail qui pourrait nous aider dans notre enquête, fit Molinari en tendant sa carte.

Déborah Nielsen acquiesça et les deux policiers étaient sur le point de prendre congés lorsque le sergent marqua un temps d'arrêt.

– Une dernière question, Déborah : vous rappelez-vous du nom de la personne qui animait cette première conférence à laquelle Rose a assisté ?

– Vous m'en demandez beaucoup, sergent. D'autant que je n'y étais pas. Je ne suis même pas certaine de l'avoir jamais su.

– Cela ne fait rien, rassura Molinari. Bonne fin de soirée.

La lune peinait à se faire une place dans le ciel sombre et nuageux lorsque les enquêteurs s'engouffrèrent dans le coupé sport.

– Leurs petites séances avaient lieu...

– La veille du décès de la victime, acheva Beck en attrapant le dossier qu'il avait rangé dans la boîte à gants. Tiens, jette un œil à ça ; page 18.

Molinari s'exécuta.

– L'historique de navigation internet fait état de nombreuses connexions à un site intitulé : *L'ombre de l'art*. Intéressant comme titre. Et il y a également tout un tas de discussions sur le forum dont nous a parlé Déborah Nielsen. De vrais passionnés en effet.

- Content que ça te plaise car c'est pour toi.
- Forcément, c'est encore moi qui vais me taper la paperasse.
- Chacun sa spécialité, ptit gars ! Moi, j'ai un profil à rédiger.
- Parce-que vous croyez peut-être que je suis pas capable de dresser le profil d'un psychopathe ? Moi aussi, j'ai fait l'école d'officier !
- Moi, pas. Mais mon expérience m'a appris une chose : dans la police, il y a deux catégories de flics, ceux qui ont une étoile sur leur badge et ceux qui s'occupent de la paperasse et tapent les rapports, toi tu tapes !

Il y avait deux facettes de son métier que le sergent Buckowsky exérait par dessus tout : La première concernait tout ce qui avait un lien, de près ou de loin, avec les rapports humains. Manager les équipes, mener des entretiens, interroger des témoins représentait pour lui une véritable corvée. S'il avait choisi la Criminelle, c'était pour se confronter aux esprits les plus torturés et aux sociopathes de la pire espèce, pas pour faire dans le social. La deuxième consistait en toutes ces heures que chaque enquêteur se devait de passer devant son écran à rédiger divers rapports et notes en tout genre. Or, voilà qu'il devait s'atteler à la rédaction du profil du tueur pour le briefing du lendemain avec le reste de l'équipe. « Tout ce que j'aime ! » maugréa Beck en s'installant dans le fauteuil du salon, un Havane à la bouche, un bloc note et un crayon dans une main et un verre de whisky dans l'autre.

Il rédigea quelques lignes, effaça, ratura, déchira et recommença ainsi plusieurs fois jusque tard dans la nuit.

Au fond de lui, il savait déjà quel profil il recherchait. Il en était persuadé, lorsqu'il se retrouverait en tête à tête avec le meurtrier, il saurait que c'était lui. Il le ressentirait au plus profond de ses tripes. Si ses trente années de service, dont plus de vingt à la Criminelle, lui avaient permis de développer ses capacités d'analyse et de déduction, Beck avait toujours eu des facilités à cerner les personnalités les plus complexes et les personnes aux comportements troubles. C'était inné chez lui. L'homme travaillait à l'instinct. Il n'avait jamais eu besoin de parcourir de long en large des dizaines de compte-rendus d'enquête et d'analyse pour se faire une idée du profil d'un meurtrier. Pour autant, partager ses ressentis n'était pas son fort et mettre tout cela en mots, par écrit de surcroît, était une toute autre histoire ! « Lorsque j'aurai cette ordure en face de moi, que je le regarderai en face, je saurai ! J'ai rien besoin d'autre ! » pesta-t-il en jetant son calepin sur le divan.

Il allongea les jambes, se frayant un passage du bout des pieds parmi les piles de courriers entassés, et les boîtes de fast-food abandonnées de longue date sur la table basse, puis il leva son verre sous son nez et ferma les yeux pour mieux se délecter des vapeurs d'alcool.

Dans la rue, le son strident d'un klaxon l'extirpa de sa léthargie, résonnant comme une alarme dans son crâne. Il ouvrit péniblement les paupières et secoua la tête dans un grognement guttural, manquant de renverser le verre posé contre son ventre bedonnant. Le soleil perçait déjà à travers les volets en bois de l'appartement. Beck se dirigea laborieusement vers la cuisine, posa son verre de whisky sur le plan de travail et mit de l'eau à chauffer. Puis il ouvrit ses placards les uns après les autres, fouillant parmi les boîtes de conserves et les vieux emballages presque vides, jusqu'à ce qu'il trouve enfin son bonheur. Il plongea son visage dans le sachet comme s'il y recherchait une bouffée d'oxygène et le vida dans une tasse posée sur l'évier avant d'y verser l'eau bouillante.

Assis à la petite table de la cuisine, il faisait machinalement tourner une cuillère dans sa tasse, le regard vissé sur son verre de whisky lorsqu'il entendit frapper. Il se dirigea en râlant

vers le salon, et ouvrit la porte avant de rebrousser chemin sans même saluer Chris Molinari qui resta figé un bref instant dans l'entrée. Refermant la porte derrière lui, le jeune inspecteur se décida finalement à rentrer et rejoignit le sergent dans la cuisine.

– Bonjour à vous aussi ! ironisa Chris. Je vous avais pris un café, dit-il en posant un gobelet sur la table, mais je vois que vous êtes servi, ajouta l'inspecteur, le regard rivé sur le verre qui trônait face à Beck.

Comme ce dernier ne réagissait pas, le jeune homme débarrassa une chaise des chiffons, caleçons et autres torchons qui la recouvraient et s'installa.

– Dites, vous n'avez pas l'impression d'avoir oublié quelque chose, sergent ? Je sais pas si vous vous souvenez mais vous aviez un briefing avec l'équipe ce matin. Le jeune inspecteur marqua une pause, attrapant du bout des doigts une vieille chaussette trouée qui traînait sur la table tandis que Beck continuait de remuer son café, marquant d'un roulement du regard le désintérêt qu'il éprouvait pour le monologue de son collègue.

– En tout cas, moi, j'ai fait ma part ! Et plus encore ! reprit fièrement Molinari, jetant le bout de tissu sur la pile de vêtements qui jonchaient le meuble de la cuisine. Je me suis tapé tout l'historique des mails et divers échanges que la Scientifique est parvenu à extraire du disque dur de la victime...

– Tu vas vraiment me débiter tout ça là, maintenant ? lança-t-il, réagissant pour la première fois à la présence de Chris.

– J'ai retrouvé les messages persos échangés entre Rose et les membres les plus réguliers du forum...

– Eh oui, il va le faire... ronchonna Beck.

– Il y a trois noms qui ressortent, continua l'inspecteur en consultant son smartphone : Donna Lewis, James Mc. Ray et un certain Jimmy. Les deux premiers organisaient régulièrement des sessions débat dans le cadre du forum, mais également en dehors. Ils s'échangeaient aussi de nombreux mails et entretenaient notamment une correspondance régulière avec Rose Appleton. Le troisième avait pris contact avec cette dernière à plusieurs reprises pour prendre des renseignements sur le fonctionnement des réunions. Avec Harvey, on a fait quelques recherches et on est parvenu à remonter jusqu'à eux grâce à leurs adresses IP. La première, Donna Lewis, est une femme de trente cinq ans qui habite la région. Pas loin d'ici. D'après son opérateur, elle est sans emploi. James Mc. Ray est également du coin, il aurait la quarantaine et serait cadre banque. Quant au dernier, on n'a pas encore son nom. Il semblerait qu'il ait utilisé l'ordinateur d'un cybercafé, j'ai envoyé des enquêteurs sur place pour qu'ils se renseignent.

Beck grimaça en avalant une gorgée de son café.

– C'est pas tout ! Avec Harvey, on a fouillé un peu dans les fichiers et on a trouvé quelque chose d'intéressant : un vol avec effraction a été signalé à la faculté de chimie il y a quelques jours. Vols de composés chimiques parmi lesquels, je vous le donne en mille : une grande quantité de cyanure ! Un professeur a porté plainte hier. C'est Laplace et Dawson qui sont sur l'affaire. J'ai ici le dossier de l'enquête. Ça vous intéresse ?

– Fais-moi un résumé, je te dirai si je suis intéressé, répondit Beck, faisant glisser son doigt sur les rebords du verre qui renfermait encore son whisky de la veille.

– Les substances chimiques les plus dangereuses sont gardées sous clé. Il y a deux jours, lorsque le professeur est arrivé au labo, il a constaté l'effraction. Laplace et Dawson se sont rendus sur les lieux avec la Scientifique et ont prélevé les empreintes. L'une d'entre elles, sur la porte de l'armoire contenant le cyanure, a permis d'identifier un suspect. Chris consulta ses

notes : un certain Jack Rolland, étudiant à la fac de chimie. Ils l'ont convoqué au poste dans la matinée.

Beck avala la dernière goutte de son café, puis il attrapa la sous-tasse et la posa délicatement, à l'envers, sur le dessus du verre de whisky.

– Alors ?

– Alors, quoi ?

– Eh bien, on a plusieurs pistes !

– Et tu veux une médaille ?! trancha Beck.

– Laissez tomber. Ah et on a reçu un appel de O'Connod. Il a des informations à nous communiquer. Il semblerait que ce soit important.

Le sergent se passa un peu d'eau au robinet de la cuisine, s'essuya avec un tee-shirt sale qui traînait juste à côté et regagna le salon.

– Bon, tu comptes rester planté là toute la journée ou tu prends le volant ?

Le docteur Charles O'Connod était encore en peignoir lorsque les deux enquêteurs sonnèrent à sa porte. Il les invita à rentrer et tous les trois s'installèrent dans le petit salon.

– J'espère qu'il n'est pas trop tôt. Votre message disait que c'était important, amorça Molinari.

– Rassurez-vous, inspecteur, je suis quelqu'un de très matinal. Et puis, pour tout vous dire, ajouta l'expert en se servant une tasse de thé, après être tombé sur cette vidéo, j'ai éprouvé quelque difficulté à trouver le sommeil. Vous êtes certain de ne pas vouloir un peu de thé ?

– Une vidéo ? Quelle vidéo ? demanda Beck.

O'Connod tendit une tablette au sergent.

– J'ai reçu ceci, hier soir dans ma boîte mails.

Beck tourna la tablette dans un sens, puis dans l'autre avant de finir par la donner à son collègue qui appuya sur un petit bouton et lança le fichier en un clic. À l'écran, apparut le corps d'une jeune femme amputé des deux bras et maintenu à des échafaudages par un système de poulie, à deux mètres au-dessus du sol. On entendait le souffle haletant du vidéaste amateur tandis que la caméra tremblotante se concentrait sur les mutilations de la victime. Le film durait moins d'une minute mais ces quelques secondes avaient largement suffi à capturer l'horreur de la scène.

– Vous dites que vous avez reçu cette vidéo par mail ? Savez-vous qui vous l'a envoyée ? demanda Molinari.

– Habituellement, c'est le secrétariat de la faculté des arts et des lettres qui utilise cette adresse. Ils m'envoient des informations concernant le programme à venir ou les conférences organisées au sein de leur établissement. Mais apparemment, quelqu'un d'autre s'en est servi.

– Mais pourquoi vous envoyer cela à vous ? interrogea le jeune inspecteur.

– Il doit s'agir d'une erreur. La faculté conserve sur son réseau l'ensemble de nos données : adresses, mails, numéros de téléphone. Personnels administratifs, intervenants, étudiants comme enseignants, nous sommes tous fichés. Le but était sans doute de diffuser cette vidéo auprès des étudiants. Les jeunes vouent une attirance toute particulière pour tout ce qui a trait au macabre.

– À moins que l'auteur ait une raison particulière de s'adresser directement à vous, coupa Beck.

– C'est possible, acquiesça l'expert, un sourire à peine distinct plaqué sur son visage. C'est d'ailleurs pour cela que je vous ai contacté. En découvrant ce petit film, j'ai repensé à notre dernière entrevue et à la photographie que vous m'avez présentée qui évoquait en toute évidence le tableau de Magritte...

Alors que O'Connod marquait une pause comme pour s'assurer de l'intérêt des deux policiers, Molinari l'invita à poursuivre.

– Je ne savais pas à ce moment là qu'il y avait eu d'autres meurtres.

– Nous ne pensons pas que ces affaires soient liées, mentit Beck, observant la réaction de son interlocuteur.

– Eh bien, vous devriez sans doute reconsidérer la question.

L'expert attrapa la tablette et tapota sur l'écran quelques instants avant de reposer l'objet dans son étui transformé en présentoir. « Regardez. » La fenêtre était partagée en deux : d'un côté, la vidéo arrêtée sur un plan large du corps accroché à l'échafaudage, et de l'autre, la photo d'une statue exposée dans un musée et trouvée sur internet.

– *La Vénus de Millo*, annonça Molinari, visiblement contrarié.

– Difficile pour un non averti de faire immédiatement le rapprochement, le reconforta O'Connod. Et si mon hypothèse est la bonne, cela confirme ce que je vous ai dit il y a quelques jours.

– C'est à dire ?

– Votre meurtrier est bien un artiste, ou du-moins, il pense l'être.

Beck fouilla dans sa parka et sortit de ses poches quelques vieux papiers froissés parmi lesquels se trouvaient plusieurs clichés. Il en conserva un et rangea les autres documents là où il les avait trouvés.

– Et ça, ça vous dit quelque chose ? demanda le sergent en tournant la photo sur la table afin que O'Connod puisse l'examiner.

– À première vue, non. Mais si cela fait référence à une œuvre connue, il faudrait que je fasse des recherches un peu plus poussées pour en avoir le cœur net.

– Très bien doc. En attendant, enfiler de quoi être présentable, vous venez avec nous.

Molinari et O'Connod regardèrent Buckowsky respectivement surpris et intrigué.

La salle principale était pleine à craquer. Depuis le dernier débriefing de Beck, la rumeur selon laquelle les enquêteurs étaient de nouveau sur la piste d'un tueur en série s'était répandue comme une traînée de poudre dans le commissariat. Une affaire de cette ampleur avait, bien entendu, éveillé l'intérêt de tous les policiers de la brigade déçus de ne pas avoir participé à l'arrestation de Wallace et beaucoup d'entre eux, de l'officier au simple patrouilleur, avaient tenu à être présents pour connaître l'avancement de l'enquête et participer à la traque du *serial killer*.

Beck, flanqué de Molinari et O'Connod, roula un bref regard sur l'assemblée. « La dernière fois que ma présence a réuni autant de monde, c'était pour mon divorce ! » lança le sergent en aparté. Alors que des rires éclataient au premier rang, le capitaine lança un regard réprobateur à Buckowsky. Puis il se racla la gorge avant de prendre la parole :

– Messieurs, asseyez-vous. Comme vous le savez, nous pensons que nous n'avons pas deux mais quatre homicides non élucidés sur les bras. Au vu du mode opératoire des deux premiers meurtres et des premiers éléments d'enquête concernant ceux de Rose Appleton et Marie Pacôme, il est possible que ces quatre affaires soient liées. J'ai donc demandé au sergent Buckowsky de vous présenter un profil du meurtrier afin que vous puissiez travailler

au mieux. Sur la demande du sergent, le docteur O'Connod, ici présent, nous aidera sur cette enquête. Expert en art et sciences de l'art, il a, en de nombreuses occasions déjà, collaboré avec la police et il interviendra pour nous en tant que consultant. Je vous demande donc d'être très attentif aux informations qui vont vous être communiquées durant ce briefing. Sergent... Le capitaine se recula légèrement pour faire place à Beck qui s'assit maladroitement sur le côté du bureau.

– Merci capitaine pour cette introduction si... pertinente. Bon, la mauvaise nouvelle c'est que si on fait pas correctement notre boulot, ces meurtres vont continuer ! La bonne nouvelle, comme l'a dit notre cher capitaine, c'est que ces quatre affaires n'en font qu'une.

– Mais comment ces affaires pourraient être liées puisque Wallace est toujours sous les verrous ? intervint dans la salle l'un des policiers en uniforme.

Beck fit un signe de tête à Molinari qui s'approcha du tableau blanc pour y accrocher, aux côtés des autres photos et divers éléments d'enquête, les portraits agrandis des trois victimes.

– Marie Pacôme et Théodora Hellis, toutes deux étudiantes à la faculté des arts et des lettres, énonça l'inspecteur, désignant tour à tour chacun des clichés. Rose Appleton, passionnée de peinture et membre actif d'un forum de discussion autour de la représentation artistique dans la société d'aujourd'hui ; et enfin, Catherine Beaumont, galeriste. Ce n'est pas une coïncidence. Le tueur ne choisit donc pas ses victimes au hasard. Il les sélectionne méthodiquement, apparemment en fonction de leur sensibilité artistique. Alors soit il s'agit d'un imitateur, soit on n'a pas enfermé le bon coupable.

Beck fit une moue sceptique.

– Notre client profile ses proies exactement comme on le fait en ce moment même avec lui, puis il les piste et planifie ensuite longuement ses meurtres. Il adore ça ! Il se les répète encore et encore dans sa tête jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus, jusqu'à ce que le passage à l'acte soit la seule issue, la seule façon pour lui d'assouvir ses pulsions.

– On sait qu'il a mis en scène chacun de ses meurtres de façon à évoquer des œuvres connues, ajouta Molinari en attrapant deux photographies sur la partie gauche du tableau pour les coller sous les portraits des victimes.

– Il est violent et charcute froidement ses victimes mais ce qui le fait bander, c'est pas la mise à mort, non, c'est le travail qu'il opère ensuite sur les corps. Cette mise en scène qu'il s'est passée et repassée des dizaines de fois dans sa tête. C'est seulement là qu'il prend son pied !

– *Le Modèle Rouge*, pour les pieds retrouvés dans la chambre du Miramar, dit Chris en pointant du doigt la première photo et *La Vénus de Millo*, pour le corps exposé derrière la faculté des arts...

– Il reproduit des putains d'œuvres d'art avec les cadavres de ses victimes. Le gars se prend pour un foutu artiste !

– Si je puis me permettre, sergent, je pense que vous faites erreur sur ce point, rectifia O'Connod, les yeux rivés sur les photos des corps exposés sur le tableau.

Beck fixait O'Connod, attendant avec une impatience non dissimulée qu'il poursuive son raisonnement. Remarquant son absence, il attira son attention, le poussant à continuer d'un geste agacé de la main.

– Veuillez m'excuser. Je ne suis pas habitué à tout ça. (L'expert s'éclaircit la voix avant de reprendre.) Les meurtriers et les motivations qui les poussent à commettre leurs actes ignobles ne font pas vraiment partie de mon domaine d'expertise, mais concernant l'auteur de ces mises en scène, il y a toutefois un point sur lequel je peux apporter une précision.

– Vous êtes là pour ça, doc. !

– Cet homme ne se prend pas pour un artiste, C'EST un artiste ! Ce qui pour vous est une scène de crime, représente pour lui un tableau, une œuvre d'art à part entière. Il cherche à transcender des œuvres existantes, à leur donner vie.

– En résumé, c'est un taré ! lança un policier dans la salle, suscitant quelques rires autour de lui.

– C'est surtout un passionné, un esprit brillant que vous auriez tort de sous-estimer, même s'il souffre certainement d'un manque réel de reconnaissance.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demanda un inspecteur en civil.

– Le fait même qu'il utilise des modèles. Il pourrait innover, partir de zéro. Au lieu de cela, il se contente de copier des œuvres existantes. Soit, il est mû par une sorte de frustration inconsciente : l'impression de ne pas avoir le talent nécessaire pour créer lui-même. Soit, il pense que nous n'en avons pas suffisamment pour reconnaître son travail à sa juste valeur. Dans les deux cas, c'est bien la reconnaissance qu'il recherche à travers ses actes.

Molinari résuma les informations qui venaient d'être données :

– On a donc à faire à un esprit particulièrement complexe, mais brillant, avec des connaissances artistiques pointues. Mais aussi à quelqu'un de méticuleux, capable de découper froidement un corps et qui exulterait dans sa mise en scène, c'est bien ça, docteur ?

– Tout à fait. Je pense également, comme vous, que le meurtre n'est pas sa motivation première. Comme je vous l'ai dit, il croit accomplir quelque chose de grand et souhaite le partager avec nous.

Au fil de leurs interventions, les remarques de Buckowsky, Molinari et O'Connod semblaient s'enchaîner de plus en plus naturellement, donnant, telle une joute verbale, un rythme tout particulier au briefing.

– Ouais, il cherche à nous passer un message, ajouta Beck.

– En quelque sorte, oui. Il souhaite offrir sa vision au monde. Il pense détenir la vérité et tente de nous en convaincre. La personne que vous recherchez aime échanger autour de sa passion. Il évolue forcément dans le monde de l'art. C'est quelqu'un de sociable qui apprécie les grands débats, sans pour autant attacher la moindre importance à l'avis des autres. Si c'est quelqu'un d'exalté qui peut parfois se montrer impulsif, il est également calculateur, méthodique et a suffisamment de contrôle sur lui-même pour réaliser son œuvre.

– Ok. Nous devons donc nous concentrer sur des personnes vivant de l'art : artistes, exposants, conférenciers, étudiants, ou professeurs. En gros, toute personne ayant un rôle à jouer dans ce milieu. Les victimes étant toutes des femmes entre vingt et quarante ans, ajouta Beck, notre client est sûrement un homme dans la même tranche d'âge. Doc., quelque chose à ajouter ? (L'expert fit signe que non de la tête.) Ok. Les gars, vous savez ce que vous avez à faire. Alors, au boulot !

Tandis que, dans une certaine effervescence, les hommes regagnaient leurs postes tout en commentant la réunion à laquelle ils venaient d'assister, Beck observait O'Connod, apparemment plongé dans une profonde réflexion.

– Qu'y a-t-il, sergent ?

– Chais pas trop... je repensais à ce profil et vous savez quoi ? Plus j'y pense, et plus je me dis qu'il me rappelle quelqu'un. Qu'en pensez-vous, demanda-t-il en lançant un signe de tête en direction de la fenêtre. Ça vous dit rien ?

– Je suppose qu'il y a un peu de nous dans chacune de nos expertises, dit-il simplement en observant son reflet dans la vitre.

Alors que la plupart des policiers avait vidé la salle, les inspecteurs Spade et Calagan s'approchèrent des deux enquêteurs et de leur capitaine. Ils les saluèrent et alors que Spade, un cure dents à la bouche, s'installait nonchalamment dans un fauteuil près du bureau, Calagan se lança :

– On a rendu une petite visite à Donna Lewis et James Mc. Ray. Les deux noms que nous a communiqués Molinari. Donna Lewis a fait un beau mariage, comme on dit. Elle est l'épouse d'un jeune héritier, apparemment « bien sous tous rapports », précisa-t-il, dessinant des guillemets du bout de ses doigts. Et elle s'occupe de leur maison.

– Vous auriez dû voir cette baraque, chef ! coupa Spade, jouant avec son cure dents, le faisant glisser d'un côté à l'autre de sa bouche. Un vrai château !

– Ouais... Bref, elle est, bien sûr, passionnée de peinture et a complètement craqué en apprenant la mort de son amie. Quant à James Mc. Ray, c'est un homme d'affaires influent. Mais sa passion pour la peinture ne fait aucun doute.

– Tu m'étonnes ! Je me demande comment les murs de sa baraque peuvent encore tenir sous le poids de tous les tableaux qu'il y a accrochés !

– Ouais. En tout cas, lui et sa femme semblent heureux en ménage, ils ont deux enfants, et pas de casier. Ah, et on est également passés par le cybercafé que le dénommé Jimmy utilisait pour sa correspondance avec la victime. Selon le gérant il s'agirait en fait d'un certain Daryl Montgomery. Regardez un peu ce qu'il nous a donné. (Spade tendit un document à Molinari.) Il demande à tous ses clients des pièces d'identité qu'il photocopie et conserve dans ses archives. Apparemment, le jeune Daryl serait bien étudiant à la fac des arts et des lettres, mais dans la section littérature.

– Merci les gars. On va aller interroger ce Daryl, décida Molinari sous le regard perplexe de son sergent. Ben quoi ? Si vous ne voulez pas venir avec moi, je peux y aller seul !

– Ah mais non, p'tit gars, je ne manquerais ça pour rien au monde !

– Attendez ! Vous repasserez par le Carlton par la même occasion, ordonna Mendez. Et je veux que vous emmeniez le docteur O'Connod avec vous, ajouta-t-il en désignant l'expert de son doigt pataud.

L'homme, qui tentait de se faire discret, trop heureux de se trouver au cœur de la brigade criminelle, parut surpris qu'on se souvienne de lui et plus étonné encore qu'on requière sa présence sur une scène de crime.

– On doit savoir une fois pour toutes si cette nouvelle affaire est liée aux précédentes, histoire que je ne sois pas pris à défaut par la presse une fois encore ! reprit le capitaine, foudroyant ses deux enquêteurs du regard. Et puis, il pourra toujours vous donner un avis sur la scène.

– Entendu capitaine. Je dois juste passer par l'accueil avant, précisa Molinari.

– J'ai pas fini, inspecteur ! On a reçu ceci du labo, informa Mendez en tendant un dossier à son sergent.

Beck découvrit la mauvaise nouvelle dans la petite chemise en carton. Les résultats des analyses de sang prélevé sur la hache retrouvée chez Wallace étaient enfin arrivés :

*« Expertise ADN : Celé N°128 – 1247
(Arme contondante classe 2 : HACHE – Classification Type R13)
Expertise demandée pour comparaison ADN.
Résultat préliminaire d'analyse : SANG HUMAIN.*

Résultat complémentaire : Groupe AB+



Comparaison ADN / Matthew Wallace : positive 99% »

– Il semblerait que vous vous soyez planté pour Wallace. J'ai déjà une ribambelle d'avocats et le procureur sur le dos, attendant des comptes et une libération immédiate. Je vais donc être obligé de remettre en liberté notre suspect numéro un avec, en sus, les plus plates excuses de la criminelle. Alors vous deux, vous avez intérêt à me trouver du concret et vite ! Car si je dois perdre la face une seconde fois, vous vous risquez de perdre bien plus encore ! C'est compris ?

Molinari acquiesça et quitta la salle suivi de Beck et O'Connod. Le sergent avait la mine des mauvais jours. Les résultats du labo lui avaient fait l'effet d'un uppercut en plein visage et ses différents échanges avec Wallace tournaient en boucle dans sa tête comme une rengaine dont on n'arrive pas à se défaire.

L'officier de service désigna un jeune homme du regard et informa l'inspecteur qu'il était sur le point d'être emmené pour interrogatoire.

Le suspect était assis sur un banc en bois. Les cheveux en bataille, le regard vide et des poches sous les yeux, le garçon donnait l'impression d'avoir veillé toute la nuit. Il semblait hagard, comme s'il ne pouvait croire que tout cela était réel et espérait se réveiller d'un instant à l'autre. Chris attrapa une chaise qu'il posa à l'envers en face de lui et s'assit à califourchon, les bras posés sur le dossier.

– Bonjour Jack. Je suis l'inspecteur Molinari se présenta-t-il, tendant la main à l'attention du jeune homme.

Jack Rolland serra la main de l'inspecteur.

– T'es pas vraiment là pour ça, mais j'ai deux-trois petites questions à te poser. Tout d'abord, dis moi si ces noms te disent quelque chose...

Les noms de Catherine Beaumont et Théodora Hellis ne provoquèrent aucune réaction chez le jeune homme mais en entendant celui de Marie Pacome, l'étudiant se ferma un bref instant, presque imperceptiblement.

– Tu la connais ?

– Pas vraiment, se défendit Rolland. Pourquoi vous me demandez ça ?

– Tu sais qu'elle a été assassinée ?

Cette fois sa réaction fut bien plus franche. Il se redressa brusquement sur le banc.

Molinari poursuivit avant que l'étudiant ne se ressaisisse.

– Elle a été empoisonnée au cyanure, et c'est justement du cyanure qui a été volé à votre fac.

Soudain, Rolland émergea complètement de sa léthargie.

– J'ai rien à voir avec ça !

– Je sais bien, mais il va falloir que tu m'aides, car mes collègues, eux, ils pensent avoir des preuves ! T'étais où il y a deux jours ?

– J'étais en Europe. Si ça s'est passé il y a deux jours, ça peut pas être moi ! Je viens juste de rentrer.

– T'es rentré quand exactement ?

– Il y a à peine une heure. Je suis venu directement ici de l'aéroport.

– Et tu es parti quand ?

– Il y a une semaine, après mes TP à la fac. Vous pouvez vérifier, j'ai rien à voir avec tout ça !

– Je passerai l'info à mes collègues, assura l'inspecteur.

Rolland se détendit un peu, comme s'il entrevoyait enfin un dénouement heureux à ce cauchemar.

– Mais comment tu expliques qu'il y ait tes empreintes sur l'armoire ? Ça je vais avoir plus de mal à le justifier.

– Bien sûr que non ! Je suis responsable de l'inventaire, objecta l'étudiant.

– Et ça consiste en quoi exactement ?

– Ben, je répertorie tous les produits qui rentrent ou qui sortent, et une fois par mois j'aide le professeur à réaliser l'inventaire. Normalement, il n'y a que lui et moi qui avons accès à l'armoire. Si un autre élève a besoin d'un produit, c'est le professeur qui le lui donne et veille à ce qu'il soit bien remis à sa place à la fin du cours.

– Comment tu as été choisi pour cette fonction ?

– M. Scott, notre prof, a demandé un volontaire en début d'année. Comme c'est un travail assez barbant et qu'il faut le réaliser après les heures de cours et les TP, il n'y avait pas beaucoup de candidats. Je me suis donc dévoué.

– Et c'est grâce à cet inventaire que votre professeur a pu déterminer exactement ce qui a été volé.

– Je suppose, oui. Le dernier date de la semaine passée, juste avant mon départ.

– Mes collègues pensent que tu aurais pu revenir plus tard pour forcer l'armoire...

– Et pourquoi j'aurais fait ça puisque j'ai la clé ? En plus, je passe déjà mes journées à manipuler des produits chimiques jusqu'à l'overdose, je n'ai aucune envie de faire des heures sup !

– Et Marie Pacôme, alors, comment tu la connais ? Je sais que tu ne l'as pas tuée mais il faut que tu me dises la vérité.

– C'est... enfin *c'était* l'ex de mon coloc' ! lâcha Rolland, penaud.

– Intéressant ! Et quel est son nom à ton coloc' ?

– Andrew Moss.

Lorsque Laplace et Dawson vinrent récupérer leur suspect, Molinari eut un petit sourire en coin en remarquant à quelques mètres de lui, le regard faussement distrait de son collègue, accoudé à l'accueil aux côtés de O'Connod.

– Encore un nom sur la liste des suspects !

– Ouais, ouais... Quand t'auras fini de t'amuser avec tes petits étudiants, tu viendras jouer dans la cour des grands. Je te rappelle qu'on a un tueur en série à attraper !

– Quoi ? Vous doutez toujours que le meurtre de Marie Pacôme soit lié aux trois autres ?

– J'ai pas dit ça. Allez, retournons à l'hôtel ! Ça faisait longtemps !

– Alors, docteur, qu'en pensez-vous ? Qu'avons-nous ici, d'après vous ? commença Molinari en se tournant vers l'expert.

O'Connod eut un léger rictus en découvrant la photo que Beck venait de mettre entre ses mains, mais se recomposa immédiatement un visage froid et impassible.

– Quelque chose qui cloche doc ?

– Non, non, tout va bien. C'est juste que... sans le corps, ça ne saute pas aux yeux immédiatement. Laissez-moi quelques minutes.



Tenant la photo à bout de bras, il tournait autour du ruban adhésif laissé sur le sol, censé représenter l'emplacement du corps. Il s'accroupit, se releva, s'agenouilla de nouveau, et ce, plusieurs fois de suite, comme s'il cherchait à voir la scène sous tous ses angles.

– La poupée était ici, à cet endroit précis. Comme si... (l'expert cherchait ses mots) Comme si la victime la tenait dans ses bras. C'est forcément un élément clé.

– À quoi vous pensez ? interrogea Beck.

– Il y a bien une œuvre qui pourrait correspondre... mais il manque quelque chose. Un élément essentiel. Cette lampe, et ce tronc de femme, c'est très caractéristique, et pourtant...

Il se décala légèrement et plaça la photo dans son champ de vision de façon à avoir le visage de la victime orienté vers lui. Puis il leva les yeux au-dessus du cliché.

– Voilà, là ! Comme cela, c'est parfait ! Regardez.

Il tendit le bras vers le mur, son nouvel emplacement offrant un parfait alignement entre la fenêtre, le buste de la jeune fille et lui. Les deux enquêteurs levèrent les yeux en même temps, et Molinari hoqueta de surprise : à travers la vitre, se dessinait sur un encart publicitaire une tête et un buste de taureau faisant la promotion d'une boisson énergisante.

– Ça par exemple ! s'exclama Molinari. Le légiste et la Scientifique ont-ils vu ça ? Pourquoi n'en ont-ils pas parlé ou du-moins...

– C'était évident ! reprit l'expert, interrompant Chris dans ses tergiversations. Mais l'auteur ne s'est inspiré que d'une partie de l'œuvre originale, d'où mes quelques minutes d'hésitation. De plus, dans le tableau de Picasso, les animaux font partie intégrante de la scène. Sans le taureau, ça ne pouvait correspondre. Mais avec l'affiche, la position des différentes parties du corps et cette lumière éclairant la chambre et symbolisant parfaitement la lampe qui surplombe la scène, il n'y a pas de doute, c'est *Guernica*.

– Toujours le même mode opératoire ! lança Beck et il y a fort à parier qu'il en soit de même pour le meurtre de Rose Appelton.

La chambre de Daryl Montgomery était l'archétype même du logement étudiant, à la fois fonctionnel et particulièrement confiné. Deux parties distinctes avaient été aménagées selon des styles bien différents. D'un côté, collé à un pan de mur immaculé, un lit bordé avec soin était prolongé d'un petit bureau impeccablement rangé tandis que, de l'autre, les couvertures défaits d'un lit à étage tombaient sur un large espace de travail décoré d'affichettes en tout genre et composé d'une chaise pliante et de deux tréteaux supportant un plateau recouvert de divers livres et dessins.

Vêtu d'un jean et d'une chemise blanche à rayures, le regard fuyant derrière ses lunettes, Daryl avait l'air d'un jeune homme sérieux et réservé qui aurait parfaitement pu se fondre dans la masse des étudiants du campus. Mais une chose était certaine : il n'avait rien de ressemblant avec la photo imprimée sur la carte d'étudiant présentée au gérant du cybercafé. La simple présence de la police dans sa chambre le mettait mal à l'aise et il bredouillait à chaque réponse aux questions des enquêteurs.

– Rassure-toi, Daryl, on sait que tu n'as rien fait de mal. On doit juste savoir comment ta carte étudiant a pu être utilisée par un autre que toi. Tu reconnais ce jeune homme ? demanda l'inspecteur en tendant la photocopie de la carte imprimée par le gérant du cybercafé.

– Ben, oui, c'est mon coloc'...

– Et tu peux nous dire comment la tête de ton coloc' s'est retrouvée sur ta carte étudiant ?

coupa Beck, se recroquevillant pour fouiller le bureau d'à côté.

– Alors là, j'en ai aucune idée, répondit le jeune homme presque choqué en récupérant son portefeuille dans le manteau posé sur le lit à côté de son ordinateur portable. (Il ouvrit le petit objet en cuir et le présenta à l'inspecteur.) Regardez, je l'ai toujours avec moi !

– Tous les deux, vous êtes potes ? demanda Beck.

– Avec mon coloc' ? Eh bien... Je ne dirais pas ça, non, répondit le jeune homme, visiblement étonné par la question. Nos horaires ne sont pas les mêmes et on peut pas vraiment dire non plus qu'on ait les mêmes centres d'intérêt.

Beck manqua de se cogner la tête en sortant, un livre à la main, de l'espace confiné aménagé par le colocataire de Montgomery.

– Il suit quel cursus ? interrogea Molinari.

Le sergent montra à son collègue l'ouvrage qu'il tenait entre ses mains.

– Il est en master d'arts plastiques.

L'étiquette collée sur le livre, mentionnant le nom et la section de l'étudiant, confirma les dires du jeune homme.

– Et tu ne saurais pas où on pourrait le trouver, par hasard ? demanda le sergent, l'air de rien.

Depuis le meurtre de Théodora Hellis, Beck et Molinari avaient pris leurs marques à force d'arpenter les pavés de l'université et parvenaient désormais à se repérer plus facilement dans le dédale des couloirs. Si leur enquête s'était conclue par une arrestation, les nouveaux cadavres découverts alors que Wallace était sous les verrous tendaient à démontrer l'innocence du professeur. Mais Beck le savait : dans ce genre d'affaire, aucun suspect n'était vraiment innocent et lorsqu'il aurait enfin une véritable piste dans le meurtre de Rose Appleton, les pièces du puzzle s'imbriqueraient d'elles-mêmes. Il en était certain.

Selon son colocataire, Jimmy Dent passait le plus clair de son temps en classe. Mais seuls les cours de Matthew Wallace semblaient trouver grâce à ses yeux. Lorsqu'ils arrivèrent devant l'amphithéâtre, la sonnerie venait de retentir et le flot des élèves commençait déjà à s'échapper de la salle.

– Eh bien, ça n'a pas traîné ! lança Molinari, reconnaissant l'homme debout au fond de la salle.

Il se posta dans l'entrée tandis que Beck se fraya péniblement un chemin jusqu'à l'estrade.

– Sergent... Je suis étonné de vous revoir.

– Vous avez une salle mine, vous devriez prendre un peu de soleil.

– Je n'en ai pas vraiment eu le loisir ces derniers jours, mais je ne manquerais pas de suivre votre conseil, sergent.

– On cherche l'un de vos élèves. Un certain Jimmy Dent, dit-il en montrant sa photo au professeur.

– Vous m'avez l'air décidément bien perdu dans cette affaire. D'abord, vous fouillez ma propriété... (Wallace approcha son visage de celui du sergent avant d'ajouter comme sur le ton de la confiance :) Et sans mandat. Ensuite vous m'arrêtez et voilà maintenant que vous vous intéressez à l'un de mes étudiants. J'espère que vous avez des preuves solides cette fois, sergent.

– On veut juste lui parler.

– Cela veut-il dire que vous m'avez enfin écarté de la liste des suspects ?

– On ne commente pas les affaires en cours.

– Mais si jamais vous aviez décidé de prendre des vacances, ne partez pas trop loin quand même ! ironisa Beck.

– Bon, Jimmy Dent, vous me le montrez !

– Mais bien-sûr. Je suis toujours disposé à aider la police dans sa quête de la vérité. Il me semble l'avoir aperçu pendant mon cours. Attendez... (Wallace, lança son regard dans le fond de la salle.) Là ! Avant dernier rang ! dit le professeur en désignant une rangée près de la sortie.

Beck fit un signe à son collègue et l'inspecteur se dirigea d'un pas soutenu à la rencontre de l'étudiant qui venait de passer son sac sur l'épaule.

– Jimmy Dent ? entama Chris.

– Oui.

– Inspecteur Molinari, et là-bas c'est le sergent Buckowsky, on a quelques petites questions à te poser.

– Ah... ? Il y a un problème ?

– Rose Appleton, ça te dit quelque chose ?

– Heu... Non.

– T'en es bien sûr ?

– Ben ouais, pourquoi ?

Beck rejoignit enfin son collègue, légèrement essoufflé :

– Et ça, tu peux l'expliquer ? demanda-t-il en plaquant la photocopie de la fausse carte d'étudiant sur le bureau.

– Ah... ça, répondit le jeune homme, embarrassé. Ben, c'est une carte étudiant...

– Et tu peux nous dire pourquoi c'est bien ta bouille sur la photo, mais pas ton nom ?

– Écoutez, c'est pas grand chose. C'est juste une carte que j'ai utilisée une fois ou deux. Ça me permet d'avoir des réductions dans les cinés ou quand je vais au fast-food, je vous assure que c'est tout. Vous êtes là pour ça ? C'est quoi le rapport avec cette fille ?

– Dis moi, tu nous prends pour qui ? Nous, on est de la Crim', p'tit gars, alors soit tu arrêtes de te foutre de nous, soit on t'embarque direct pour homicide ! menaça Beck.

– Quoi ? Attendez, je comprends rien de ce que vous racontez !

– T'as fait quoi, mercredi soir ?

– Mercredi soir ? Chais plus, moi.. Dent marqua une pause. Ah, si ! Je suis allé boire un verre avec un pote... Mais... Vous pourriez pas me dire ce qui se passe ?

En guise de réponse, Molinari posa deux-trois autres questions au jeune homme concernant le déroulement de la soirée et Beck, lui assurant qu'il vérifierait ses déclarations, sortit son carnet de sa poche pour noter le nom de l'étudiant avec qui le jeune homme disait avoir passé la soirée.

– Écoute, on sait que tu as utilisé ta fausse carte étudiant dans un cybercafé à plusieurs reprises, enchaîna Molinari, alors je pense que c'est le moment est venu de bien réfléchir aux réponses que tu vas nous donner.

– Mais je vous mens pas ! La carte, c'est surtout pour la fac. Le truc, c'est que je ne suis plus censé être là. J'ai été viré, il y a un mois. Vous pouvez vérifier. J'ai raté mes derniers partiels et comme c'était pas la première fois, ben, on m'a supprimé ma bourse. Mais je voulais pas tout lâcher alors j'ai décidé de continuer à suivre quelques cours à la fac et de repasser mon année en candidat libre. C'est pour ça que j'ai fait faire cette fausse carte. Sans elle, on pourrait m'exclure au moindre contrôle.

– Bon allez, ça suffit ces conneries ! On l'embarque !

- Hey ! Mais pourquoi ?! J'ai rien à voir avec cette nana, moi !
- Je t'avais dit de bien réfléchir à tes réponses. On sait que tu connais Rose Appleton. On a les copies de messages que tu lui as envoyés sur un forum, enchaîna Molinari.
- Attendez ! Vous parlez du forum de *Lodart* ?
- Beck et Molinari fixèrent l'étudiant, interloqués.
- Je connais ce site, c'est vrai. Mais je n'ai participé qu'à une ou deux sorties, pas plus.
- Pourquoi ne pas nous avoir dit de suite que tu avais rencontré Rose Appleton par le biais du site ?
- Écoutez, il est possible qu'on se soit croisés mais ce nom ne me dit rien du tout. À la base, je me suis juste inscrit par curiosité. L'idée de rencontrer d'autres passionnés d'art et de partager des sorties pédagogiques me branchait bien. Alors c'est vrai qu'à l'époque où je me suis inscrit j'ai passé pas mal de temps sur le forum mais je ne me souviens pas forcément des noms de toutes les personnes avec qui j'ai tchaté...
- Et c'est tout ?
- Ben, ouais. Quoi ? Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise d'autre ?
- Bon, ça ira, Jimmy. Tu peux y aller.
- Mais comme surpris de voir l'entretien si vite écourté, Jimmy Dent resta immobile.
- Le monsieur t'a dit de filer, alors fiche le camps avant qu'on change d'avis !
- Sous le ton menaçant du sergent, Jimmy Dent ne se le fit pas répéter deux fois et se précipita vers la sortie, saluant brièvement le professeur Wallace en passant devant lui.
- Encore une piste qui semblait tomber à l'eau. Beck, dont la patience n'était pas la principale qualité, fulminait intérieurement, se demandant quelle pièce ne collait pas. Plus il avançait dans cette affaire, plus il avait le sentiment qu'on se jouait de lui, comme si quelqu'un anticipait chacune de ses pensées, chacune de ses actions, mélangeant les pièces du puzzle au fur et à mesure qu'il les triait. Pourtant, quelque chose en lui lui disait qu'il avançait inexorablement vers la lumière, que la solution était là, toute proche. Son instinct lui dictait de continuer.
- Alors, sergent, je peux vous aider ? Besoin d'un nouveau suspect à présenter à la justice ? demanda Wallace, tendant ses poignets alors qu'il s'apprêtait lui aussi à quitter l'amphithéâtre.
- Attention qu'on ne vous prenne pas au mot... *professeur* ! trancha le sergent.

Le petit cliquetis de la serrure signifia au jeune inspecteur qu'il était attendu. Il avait reçu un appel en fin de journée : une invitation à dîner qu'il ne « *pouvait refuser* » disait le message laissé sur son répondeur. Le hall d'entrée était presque entièrement plongé dans le noir, si bien qu'il fallut quelques instants aux yeux de Chris pour s'acclimater. À une distance qu'il aurait eu du mal à estimer, il aperçut une faible lueur, droit devant lui et se rappela ce long corridor à l'entrée duquel O'Connod les avait reçus Beck et lui, lors leur première visite. Pourtant, cette fois, le hall semblait désespérément vide. Il referma la porte derrière lui et s'engouffra précautionneusement dans le long couloir, parcimonieusement éclairé par les flammes de quelques bougies berçant ça et là les murs de leurs teintes orangées.

– Il y a quelqu'un ? Docteur O'Connod ? insista Chris.

Tandis-qu'il progressait d'un pas hésitant toujours plus avant dans la pénombre, le jeune inspecteur posa machinalement une main sur le revolver qu'il portait à la ceinture. Et alors qu'il se rapprochait inexorablement de la lumière, il s'immobilisa soudain sur un spectacle

d'horreur : un visage mutilé, sanguinolent et déformé par la douleur ; le visage du docteur O'Connod, étrangement vivant dont les yeux grand ouverts trahissaient encore souffrance et stupéfaction. Molinari eut un mouvement de recul, une flamme mourut dans le couloir et le visage replongea dans les ténèbres. Choqué et désorienté, le jeune inspecteur resta figé un bref instant, cherchant dans le noir le corps d'un mort. Mais lorsqu'il reprit sa marche en avant, s'enfonçant toujours plus dans l'obscurité, il eut alors le sentiment de n'être plus seul.

– Déconcertant, n'est-il pas ?

L'inspecteur fit volte-face en reconnaissant cette voix. Charles O'Connod, bien vivant, venait d'apparaître à un mètre de lui, droit comme un « i », un bras dans le dos et un chandelier à la main.

– C'est le présent d'un ami, dit-il en approchant la lumière du visage que Molinari avait aperçu quelques secondes plus tôt. Sa peinture est censée représenter le véritable visage des gens. Du-moins, tel qu'il les voit. J'ose espérer que ses talents se cantonnent à l'art et que la psychologie n'en fasse pas partie, ironisa l'homme.

– C'est... (Chris, visiblement perturbé, hésita avant d'ajouter :) Très réussi.

– Le but de tout artiste est de tendre vers la perfection, de montrer sa vérité. Lorsqu'il s'agit de portrait comme ici, plus on s'approche de la réalité, plus près on est de cette perfection. Mais je vous en prie Cristoforo... Vous permettez que je vous appelle par votre prénom ? demanda l'expert en invitant le jeune inspecteur à le précéder dans ses appartements.

– Comment savez-vous... ?

Un léger sourire se dessina sur le visage de l'expert et il répondit au jeune homme avant que ce dernier ait le temps d'achever sa phrase :

– Votre nom est mentionné sur la plaque que vous m'avez présentée lors de votre première visite. Je suppose qu'il était plus simple pour s'insérer de porter un prénom moins... O'Connod hésita. Moins européen, dirons nous. Chris est bien le diminutif de Christophe, n'est-ce pas ? Et compte tenu de vos origines, « Christophe » se dirait plutôt Cristoforo si je ne m'abuse.

– En fait, c'est Cristoforo, Cristoforo est un diminutif, précisa Chris en pénétrant dans un grand salon chichement éclairé.

O'Connod acquiesça.

– Désolé pour cet accueil quelque peu théâtral mais l'immeuble est ancien et l'installation électrique, peut-être plus encore ! plaisanta l'expert. Personnellement, je m'y suis habitué. Et en fin de compte, j'apprécie même tout particulièrement cette atmosphère feutrée et intimiste : La lumière vacillante des bougies à la tombée de la nuit, ces ombres fantasmagoriques qu'elle projette sur les murs, cette ambiance me porte porte et m'inspire.

Au centre de la pièce, une large table ovale occupait l'espace avec, au milieu, deux chandeliers posés à égale distance, et de part et d'autre, les deux couverts dressés pour l'occasion : assiettes en porcelaine aux formes rectangulaires, service en cristal, et serviettes soigneusement pliées attendaient leurs hôtes sous l'éclairage vacillant des bougies.

– Je vous en prie Cristoforo, installez-vous. J'apporte le vin et quelques amuse-bouches.

Seul dans le salon, l'attention de Chris fut immédiatement captée par une tête de cerfs trônant au-dessus d'une cheminée en pierres dans laquelle des bûches avaient été entreposées en prévision des froides soirées d'hiver. Le jeune homme ne savait trop que penser de cet ornement, oscillant entre glauque et mauvais goût caractérisé, ce qui, selon le jeune homme, ne correspondait pas vraiment à la personnalité raffinée de son hôte.

– Êtes-vous amateur de bon vin, cristoforo ? demanda O'Connod du fond de la cuisine.

– Je suis italien... En Italie, on est surtout amateurs de café, plaisanta Chris, s'attardant cette

fois, sur les toiles accrochées aux murs du salon.

Affairé à la préparation des petits fours, l'expert renchérit :

– L'un n'empêche pas l'autre ! J'ai eu l'occasion, pas plus tard que le mois dernier, d'apprécier un bon Chianti lors d'un séminaire sur *L'art par-delà de l'histoire* et, si je dois dire que la conversation n'était pas des plus stimulantes, je conserve cependant un merveilleux souvenir de ce nectar. « *Le plus italien des vins !* », dit-on.

Dans le salon, Chris observait une toile dont le dessin lui rappela étrangement la scène de crime du Carlton.

– Vous connaissiez Marie Pacôme...

– Qui ça ?

– Marie Pacôme, répéta Chris, donnant davantage de voix pour se faire entendre. La victime du Carlton, vous avez semblé la reconnaître sur la photo.

L'expert réapparut dans la salle, un plateau apéritif dans une main, une bouteille dans l'autre, et une petite serviette posée sur le bras.

– Connaître est un bien grand mot. Elle assistait régulièrement aux conférences que je donnais sur le campus. Une élève brillante et curieuse de tout, quoi qu'un rien influençable.

O'Connod versa un fond de vin dans l'un des verres et invita son hôte à la dégustation mais celui-ci déclina.

– Vos voisins les français demeurent les meilleurs producteurs de grands cru. J'ai fait venir celui-ci directement de Bourgogne, précisa-t-il en approchant le verre de la chandelle et le remuant délicatement, scrutant le liquide d'un œil éclairé. C'est un *Montrachet* du domaine *Leflaive*, précisa l'expert en prononçant ces titres à la française dans un accent aux tonalités américano-germaniques. Il est classé parmi les dix meilleurs au monde... ou du moins parmi les plus chers, rectifia-t-il cyniquement sous le ton de la confiance.

Après en avoir analysé la couleur et la texture, humer l'arôme et humidifié ses lèvres, O'Connod acheva sa dégustation, libérant enfin le breuvage dans sa gorge.

– Un très bon cru ! Même un nom initié devrait apprécier, fit-il en remplissant les deux verres devant lui.

– J'ai été élevé dans une famille très attachée aux traditions et les tables sans vin étaient tout de même assez rares. Je ne suis pas vraiment connaisseur mais j'apprécie une bonne bouteille de temps en temps.

– Voilà qui est heureux ! Je pourrais vous faire découvrir les arts de la dégustation si vous le souhaitez.

Mal à l'aise, Molinari hocha la tête et but une gorgée avant de revenir à Marie Pacôme.

– En quoi notre victime était-elle influençable ?

– Pardon ?

– Marie Pacôme, qu'est-ce qui vous fait dire qu'elle était influençable ?

– Je me souviens d'une conversation que nous avons eue un jour après l'un de mes cours. Elle voulait discuter l'un de mes arguments, mais son raisonnement ne tenait pas la route. Un poète français a dit un jour que la culture ne s'héritait pas, qu'elle devrait se conquérir. J'aime assez l'idée, mais de nos jours, avec Internet et les réseaux sociaux, n'importe qui peut jouer les conquérants, la culture est à la portée de tous. Il est tellement facile de consulter Wikipedia sur son téléphone et s'imaginer ensuite détenir la vérité. J'attends bien plus de mes... *élèves*.

– Pourquoi ne pas nous avoir dit que vous connaissiez la victime docteur ? demanda nonchalamment Chris, portant son verre à la bouche.

– Je n'en ai pas vu l'intérêt. Je vous rappelle mon cher que je n'étais pas là en tant que

témoin mais comme consultant. Je devais découvrir ce que cachait votre scène de crime. Vous aviez besoin de moi pour mettre un nom sur ce tableau, tâche dont je me suis acquitté avec succès.

Le Dr O'Connod marqua une courte pause.

– Ah, puisqu'on parle de cela... Mettez-vous à l'aise, profitez des petits fours, je reviens dans un court instant.

L'homme réapparut quelques minutes plus tard, un livre épais sous le bras.

– Voici la raison de votre présence ce soir : ceci est un ouvrage traitant des *peintures caravagesques d'hier à aujourd'hui*. Il s'agit d'un courant pictural né dans la première moitié du XVII^{ème} siècle, portant le nom du peintre lui ayant donné vie : Amerighi da Caravaggio. Un italien, comme vous. Vous devriez apprécier ! fit-il d'un ton décalé. L'homme a vécu comme il a peint. C'était un véritable artiste ! Habité, tranché et plein de fougue... (Tout en déroulant son exposé, O'Connod faisait défiler les pages, dévoilant de nouvelles peintures toujours plus crûes, souvent morbides, mais toujours étrangement réalistes.) Son œuvre, tout comme le courant qui en a découlé, est puissante et novatrice. Elle mêle naturalisme, réalisme et même érotisme dans une brutalité parfois excessive et sans bornes. Regardez comme cette toile ressemble à s'y méprendre à une photographie. On a véritablement l'impression d'assister à la scène ! La peinture nous plonge dans l'instant et l'époque. On sentirait presque l'odeur du sang qui coule de cette tête tenue à bout de bras par son bourreau.

– Vous pensez que notre meurtrier se revendique de ce courant ? Qu'il cherche, en quelque sorte, à poursuivre le travail de cet artiste ?

– Ce n'est pas impossible. Il y a, dans les photographies que vous m'avez montrées, cette même ambiguïté entre le travail de l'artiste et la réalité. La photo que vous avez prise ressemble à une toile qui se veut elle-même aussi proche que possible de la réalité. Le point commun de ces travaux semble être cette recherche de la vérité. Mais ce n'est pas l'unique raison pour laquelle je vous parle de ce courant.

Chris, intrigué, attendait la suite, tentant maladroitement de masquer son impatience. L'expert ouvrit l'ouvrage à la page qu'il avait pris soin de marquer au préalable.

– Que pensez-vous de cette peinture ?

Le jeune homme marqua un temps d'arrêt, comme s'il tentait de se remémorer quelque souvenir.

– Cela ne vous évoque-t-il rien ? Regardez... Le bureau, l'enfant se tenant droit, le regard fixé sur son image dans le miroir.

– C'est la même mise en scène que celle du meurtre de Rose Appleton... se hasarda le jeune inspecteur.

– Sauf qu'il s'agit ici d'une peinture de Giovanni Do réalisée dans le courant du XVII^{ème}, et justement inspirée par le courant de Caravaggio.

– Encore une imitation ! Beck avait raison. La personne qui a commis les trois autres meurtres a également tué Rose Appleton.

Chris prit un instant avant d'assimiler les conclusions que son cerveau avaient déjà tirées depuis bien longtemps :

– On cherche bien un seul et même tueur !

– Possible, fit O'Connod, une lueur de fierté dans son regard. Mais attention mon jeune ami ! Dans l'art comme dans la vie, les apparences sont souvent trompeuses. Je vous ressers un peu de vin ?

Dehors, la lune était déjà haut dans le ciel et, en quelques minutes, les dernières lumières

qui émanaient des immeubles bigarrés s'éteignirent les unes après les autres.

Son matelas s'enfonçait toujours plus sous son poids tandis que Beck, ne parvenant à trouver le sommeil, faisait rouler son ventre d'un côté puis de l'autre du lit. S'il aurait aimé simplement fermer les yeux et trouver enfin un peu de repos, ses tentatives semblaient vaines. Devant lui, défilaient inlassablement schémas, compte-rendus d'interrogatoires, rapports d'analyse et les corps des victimes, macabrement mis en scène par le Gribouilleur. Il revoyait les visages des suspects que l'enquête avait placés sur son chemin. Et les mots de Charles O'Connod résonnaient inlassablement dans sa tête : « *C'est un passionné, un esprit brillant que vous auriez tort de sous-estimer...* ».

Après maintes tergiversations, Beck finit par s'extirper des draps enroulés autour de ses jambes pour se lever et se diriger vers la salle de bains. Le ventre nu, un caleçon pour seul vêtement, il avait sorti son instrument au dessus des toilettes et faisait ce qu'il avait à faire lorsque son regard tomba sur la fiole de métal débordant parmi les détritiques de la petite poubelle en plastique. Il balaya d'un hochement de tête l'image qui lui vint à l'esprit et une fois sa petite affaire réglée, descendit à la cuisine se préparer un remontant. Il alluma la gazinière et pendant qu'un fond de café chauffait dans la casserole, il fit les cent pas dans la pièce, tentant en vain de faire le vide dans son esprit. « Et merde ! » finit-il par lâcher en ouvrant l'un des placards de la cuisine pour récupérer la bouteille de Scotch cachée derrière des boîtes de conserve. Puis il attrapa la casserole et versa le fond dans une tasse avant de regagner le salon avec son café et son whisky.

Installé dans son fauteuil, il redressa un petit verre abandonné sur la table basse, le remplit à moitié et hésita un instant avant de le porter à ses lèvres. Les yeux fermés, il respira l'odeur du malte sans parvenir, cette fois, à y prendre le moindre plaisir. La main tremblotante, il reposa le verre sur la table et le couvrit avec la sous-tasse de son café. Les images étaient toujours là, frustrantes et castratrices, obscurcissant ses pensées et brouillant son esprit. Il fallait qu'il fasse le vide, qu'il renoue avec lui-même. Alors qu'il approchait la main de sa tasse, son regard accrocha la bouteille posée au pied de la table. Il s'immobilisa quelques instants et finit par s'en saisir pour la porter nerveusement à ses lèvres et boire au goulot plusieurs rasades d'un trait. Puis, esquissant à peine un léger signe d'écœurement, il recommença, une fois, deux fois... Jusqu'à ce que seul subsiste l'ivresse, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus une goutte d'alcool dans la bouteille et que plus aucune pensée ne vienne troubler son esprit.

Lorsqu'il se réveilla, Beck avait l'impression que son crâne allait exploser mais ses idées étaient enfin claires. Il se cogna contre la table basse en se levant pour attraper sa parka abandonnée sur le divan, sortit son téléphone de la poche et composa le dernier numéro sur les trois enregistrés dans son répertoire.

Molinari s'était réveillé très tôt ce jour là.

Avec l'ouverture de ces deux nouvelles enquêtes apparemment liées à l'affaire du Gribouilleur, aucun inspecteur n'avait trouvé le temps d'interroger la colocataire de Marie Pacôme. La Criminelle étant débordée, le jeune inspecteur avait donc décidé de se rendre sur

place à la première heure.

Sur la route, il s'était représentée une jeune fille bien sous tous rapports, lui confiant à quel point Marie était aimée. Il l'avait imaginée pleurer sur son épaule, précisant que jamais, au grand jamais, elle aurait pu penser qu'on en veuille à son amie au point de lui ôter la vie, et blablabla et blablabla... Après tout, c'était le refrain habituel et il fallait bien en passer par là. Qui sait ? Peut-être découvrirait-il quelque chose de nouveau. Et pourquoi pas, un élément à charge à l'encontre d'Andrew Moss, qu'il avait désormais placé tout en haut de sa liste de suspects. On pouvait toujours rêver !

Arrivé sur le campus, il se fit conduire par le concierge jusqu'à la chambre qu'avait occupée la victime.

Une jolie blonde lui ouvrit la porte. Portant un tailleur bleu marine ouvert sur un chemisier blanc au large décolleté bordé de dentelle, et de hauts escarpins à talons qui allongeaient sa ligne de dix bons centimètres, la jeune femme ressemblait davantage à une femme d'affaire débordée qu'à une étudiante, si bien que Molinari suspecta immédiatement une erreur de direction.

– Bonjour mademoiselle. Chris Molinari, dit-il en présentant sa plaque à la jeune fille. Je suis inspecteur à la Criminelle... mais j'ai dû me tromper de numéro... Je cherche la chambre de Marie Pacôme.

– Vous ne vous êtes pas trompé inspecteur, c'est bien ici. Je suis Julie Hamond. Vous... voulez entrer ? hésita la jeune femme.

Chris s'excusa pour sa visite impromptue de si bonne heure un dimanche matin, et remercia la jeune femme, qui s'effaça pour le laisser entrer. Le jeune inspecteur découvrit alors la chambre d'étudiant la plus élégante qu'il ait jamais eu l'occasion de voir. Elle était meublée avec goût et raffinement, chaque meuble valant plus à lui seul que le montant d'une bourse étudiant. La pièce était séparée en deux par un grand rideau de velours gris dont chaque partie était meublée à l'identique : lit à baldaquin, armoire avec portes coulissantes surmontée d'une étagère recouverte de livres et de classeurs parfaitement alignés. L'ensemble évoquant davantage le bureau d'un comptable qu'une chambre d'étudiantes en arts.

La jeune femme prit la chaise du premier bureau pour l'avancer vers l'enquêteur, et alla chercher pour elle celle du second. L'élégance et les bonnes manières de l'étudiante firent immédiatement leur petit effet sur Chris qui se sentait à l'aise malgré les circonstances de sa visite.

– Je suppose que vous êtes là pour Marie.

– Oui, je suis désolé de ce qui lui est arrivé. Je vous présente mes condoléances pour votre amie, mademoiselle.

– Elle était plus que mon amie, vous savez. Nous nous connaissions depuis l'enfance, et nous avons travaillé dur pour intégrer cette université. Ses parents étant plutôt aisés, elle aurait pu passer outre la faculté mais Marie voulait réussir par elle-même. Elle a gagné à force de travail chaque centime qui l'a amené dans cette chambre. Et même lorsqu'elle a été à deux doigts de tout lâcher, elle s'est accrochée et n'a jamais abandonné.

– Elle voulait quitter la fac ?

– Pas elle, lui !

– « Lui » ?

– Son petit ami. Andrew Moss. Ils se sont rencontrés au cours de Wallace. Il l'a draguée sans aucune finesse jusqu'à ce que Marie accepte de dîner avec lui un soir. Ils sont sortis ensemble pendant plusieurs semaines. Au début, elle l'aimait bien. Je pense même qu'elle

avait des sentiments pour lui, mais lui, faisait une fixation sur son argent, ou plutôt celui de sa famille. Il ne comprenait pas qu'elle veuille faire des études alors que, si elle le souhaitait, ses parents lui auraient tout offert sur un plateau d'argent. Elle n'avait qu'à demander. Sauf qu'elle, ce qu'elle souhaitait, c'était ne rien devoir à personne. Il lui parlait tout le temps d'argent, de son argent, de l'argent de ses parents. Il voulait qu'elle arrête ses études et qu'ils partent en voyage tous les deux, avec la carte bleue de Marie, bien sûr. À un moment j'ai eu peur qu'elle accepte. Mais il insistait beaucoup trop, ça a fini par l'agacer, puis par l'énerver et il y a eu la fois de trop. Ça été la goutte d'eau. Un jour, Marie a fini par rompre, mais ça ne l'a pas arrêté pour autant. Il a continué de l'accabler. Il voulait une seconde chance et à chaque fois qu'elle le croisait, il remettait ça. Elle avait encore rendez-vous avec lui, il y a deux jours. Elle voulait mettre les choses au clair une bonne fois pour toutes ! (La jeune femme marqua une pause.) Mais il ne pourra plus rien lui faire désormais... C'est fini, maintenant. Tout est fini ! Jamais elle n'aura sa galerie, reprit-elle, les yeux soudain marqués par une profonde tristesse, comme si elle venait d'accepter la dure réalité : plus jamais elle ne reverrait son amie d'enfance, pensa-t-elle en serrant très fort les poings sur ses genoux.

Ému par la jeune femme, Chris improvisa une nouvelle question, espérant la détourner de son chagrin et peut-être aussi en savoir plus sur elle.

– Et vous ?

– Moi ?

– Oui, vous. Pourquoi vous êtes-vous inscrite à la fac ?

– Je l'ai suivie, bien sûr, dit-elle en séchant ses larmes. Marie était si enthousiaste. Elle a su me convaincre. Elle voulait que je l'aide à monter son projet. Elle pensait que mon côté *working-girl* pourrait nous aider, ajouta-t-elle, un sourire commençant à pointer au coin de ses lèvres.

– Eh bien vous savez ce qu'il vous reste à faire ! lança Chris un, large sourire éclairant son visage.

Assis sur le bord du trottoir, un cigarillo à la bouche et sa parka traînant dans le caniveau, le sergent rongea son frein depuis quelques minutes déjà lorsque le coupé sport de Chris Molinari s'arrêta devant la résidence.

– C'est pas trop tôt ! maugréa Beck, se laissant tomber de tout son poids sur le siège passager.

– Je suis allé voir la coloc' de notre dernière victime et j'ai fait un crochet par le commissariat. Vous avez une de ces têtes ! lança Molinari, remarquant l'état de délabrement du sergent. Vous auriez au moins pu vous changer !

Chris attrapa dans l'emplacement prévu à cet effet un mug qu'il avait apporté à l'attention de son collègue.

– Cigarette ! ajouta-t-il sèchement, attendant que Beck jette son cigarillo par la vitre.

Une fois n'étant pas coutume, le sergent s'exécuta sans protester et Chris lui tendit le gobelet.

– J'ai appris quelques petites choses intéressantes en interrogeant Julie.

Remarquant le regard circonspect de Beck sur lui, Molinari haussa les épaules et précisa :

– La coloc' de la victime. Bon, apparemment, l'ex-petit ami de Marie Pacôme la harcelait régulièrement depuis leur rupture et il est aussi probablement l'une des dernières personnes à

l'avoir vue vivante. Enfin, cerise sur le gâteau...

– Comment on peut utiliser ce genre d'expression à ton âge ?!

– Bon, vous m'écoutez ou pas ? (Beck fit un signe de la main pour l'inciter à continuer)
Après vérification, en plus de ses cours, le jeune homme travaillerait pour une société de nettoyage de sol. Cela pourrait expliquer qu'on n'ait trouvé aucune trace de son passage dans la suite.

– Ok, donc, faudra l'interroger. Et c'est tout ?... s'impatienta Beck. Sur l'affaire Appleton, t'as rien à me dire ? insista-t-il.

– Ah, oui ! J'ai fait les recherches que vous m'aviez demandées. Jimmy Dent a bien été exclu de la fac le mois dernier suite à la suppression de sa bourse. Sa situation financière est des plus précaire mais sa chambre a été payée jusqu'à la fin de l'année. (Beck grimaça en avalant une gorgée de café.) Alors, on fait quoi ?

– Cette fois, c'est toi qui choisis la destination, p'tit gars !

– C'est moi qui choisis ?

– C'est toi qui choisis.

– Entre quoi et quoi ?

– Moss, c'est ton suspect, je te le laisse. En attendant on a deux autres noms, donc deux autres personnes qu'on n'a pas encore interrogées.

– Si vous parlez de Donna Lewis, et James Mc. Ray, Spade et Calagan s'en sont chargé.

Beck regarda Molinari, le sourcil froncé et l'air sceptique.

– Ok, sergent, c'est parti ! lança Molinari, faisant vrombir le moteur.

Les pneus du coupé crissèrent quand le bolide démarra en trombe, s'enfonçant dans les rues désertes de la petite banlieue encore endormie.

La demeure des Lewis correspondait bien à l'image qu'avait dépeint l'inspecteur Calagan. Il s'agissait d'un vieux manoir, visiblement refait à neuf. Les tapisseries, les lustres et les meubles dénotaient entre eux, même pour les moins connaisseurs, mais les murs, les haut-plafonds ainsi que les pièces de vie impressionnaient par leurs dimensions démesurées.

Martin Lewis, le bras maladroitement posé sur les épaules de sa femme, semblait vouloir lui offrir son soutien face aux policiers.

– On est vraiment navrés de vous déranger si tôt un dimanche matin, monsieur et madame Lewis, mais nous aimerions vous poser quelques questions au sujet de Rose Appleton.

– Ma femme a déjà été interrogée par vos collègues, inspecteur.

– Et nous, on a d'autres questions à lui poser ! lança Beck, à l'autre bout de la pièce.

– On aurait juste besoin de quelques précisions, notamment concernant les réunions que vous organisiez chez vous. Rose participait-elle à chaque session ?

– Seulement aux soirées privées. Elle recevait rarement chez elle et était un peu réfractaire à l'idée de passer des soirées avec des inconnus. Du coup, elle m'aidait à organiser les miennes.

– Et pour les invitations, cela fonctionne comment ? Vous passez par le forum ? Vous échangez vos numéros ?

– Au début, c'étaient des sessions ouvertes. N'importe quel membre du site pouvait s'inscrire et on envoyait, la veille, l'adresse du lieu de rendez-vous. Et puis, des affinités se sont créées... Donna marqua une pause. C'est à cette période que Rose et moi nous sommes rapprochées. Au fil du temps, un petit groupe s'est formé, alors on a décidé de lancer des soirées privées. À partir de là, le plus souvent, on se passait un petit coup de fil pour

s'organiser.

– Plus personne ne pouvait donc s'ajouter au groupe.

– Si mais il fallait connaître quelqu'un, être introduit. Ou bien, passer par les réunions publiques qui se tiennent toujours régulièrement.

– Et ces dernières semaines, avez-vous accueilli de nouveaux membres ?

– Pas aux soirées privées, non.

– Personne n'a tenté de vous contacter pour y participer ?

– Eh bien, pas directement. Mais dans le cadre des sessions publiques, il y a souvent des personnes qui font preuve de curiosité et qui prennent des renseignements.

Martin Lewis interpella Beck alors que celui-ci approchait son nez d'une bouteille en verre posée sur une petite table, près de l'entrée du salon :

– Veuillez ne pas toucher à ça, je vous prie, inspecteur ! C'est du cristal.

– Et moi, c'est sergent ! rectifia Beck, levant l'un des verres en direction de l'un des lustres du salon.

– Vous en êtes bien certaine Madame Lewis ? Réfléchissez bien, il n'y a pas une personne qui est sortie du lot ?

– Difficile à dire. Vous savez, ce sont des passionnés qui participent à ces réunions. On y rencontre vraiment de tout.

– Connaissez-vous James Mc. Ray ? demanda l'inspecteur.

– Bien sûr, c'est un ami. Il a fait partie avec moi des premiers organisateurs. C'est avec lui qu'on a lancé les soirées privées.

– S'entendait-il bien avec Rose ?

– Dans le groupe, nous nous entendons tous très bien. Et puis, Rose était une personne plutôt discrète. Il était difficile de ne pas s'entendre avec elle.

– Et un certain Jimmy Dent, ça vous dit quelque chose ? demanda sèchement Beck, s'asseyant sur le même divan que le couple, sous le regard médusé du mari.

– Vaguement, oui.

– C'est lui ? tenta le sergent en montrant la photocopie de la fausse carte étudiant de Dent.

– Oui. Il a participé à quelques-unes de nos réunions. Il était curieux et passionné. Et il s'est rapidement joint à nous lors de nos séances privées.

– Vous disiez que Rose ne participait pas aux réunions publiques ? reprit Molinari.

– Non. Rose était plutôt réservée à la base et préférait la sécurité de notre petit groupe.

– Et je suppose que ce gars, était présent lors de votre dernière réunion... conclut Beck, faisant glisser un cigarillo du paquet qu'il venait de sortir de sa parka.

– En fait, non. Cela fait un petit moment qu'il n'est pas venu.

– Mais il savait où cela se passait.

– Eh bien, oui... Sauf cas exceptionnel, les réunions avaient lieu à mon domicile et il connaissait bien évidemment l'adresse. Attendez, vous ne pensez quand même pas que c'est lui qui...

Donna Lewis s'interrompit en s'imaginant le scénario que les enquêteurs commençaient à reconstituer. Croulant littéralement sous le poids de la culpabilité, elle s'effondra en larmes dans les bras de son mari qui tenta de la réconforter avant de raccompagner les enquêteurs jusqu'à la porte.

– C'était parfait, inspecteurs, vraiment. Bravo ! Quel...

Mais Beck le coupa en passant devant le petit meuble du salon :

– Au fait, votre truc là, c'est pas du cristal. À votre place, je vérifierais.

À peine le seuil de la porte franchie, Beck extirpa laborieusement son imposant téléphone de sa parka et composa le deuxième numéro qu'il avait en mémoire dans son répertoire.

– Tu peux envoyer et recevoir des documents avec ton téléphone ? demanda-t-il à Molinari tandis qu'il attendait que son correspondant se décide enfin à décrocher.

– Bien sûr...

Mais le sergent coupa le jeune inspecteur d'un geste de la main.

– Ouais, c'est Beck. Dis, faudrait que tu me rendes un service. Il y eut un bref silence et Beck reprit : Ouais, ouais, je sais qu'on est dimanche... et que tu ne travailles pas le dimanche, je sais ça aussi, mais je sais que tu es connecté 24h sur 24. Faudrait que tu te branches sur le réseau de surveillance de la ville et que tu remontes au soir de la mort de Rose Appleton. Il y aurait deux zones à vérifier...

Quelques minutes plus tard, le sergent raccrocha avec Harvey Greenstein, et Molinari demanda alors, un brin d'excitation dans la voix :

– Alors, on y est ?

– Je vais pas avoir besoin de ton téléphone finalement, dit-il simplement en composant, cette fois de mémoire, un nouveau numéro.

– Sergent Buckowsky, matricule 71297, réveillez le capitaine et mettez moi en relation illico... Oui, on peut dire que c'est une sorte d'urgence !

– Mais on n'a rien de nouveau ! Aucune preuve, rien !

– Ça, c'est toi qui l'as dit, p'tit gars !

– Et pour Moss ?

– Plus on est de fou, plus la fête est folle !

Molinari stoppa son coupé le long du trottoir, à l'adresse indiquée par Jack Rolland. Il s'agissait d'une petite maison avec étage, coincée au milieu d'une dizaine d'autres, toutes identiques. Passé le petit portail en bois, l'inspecteur précéda son sergent sur la petite allée goudronnée qui coupait un jardin parfaitement entretenu. Il sonna à la porte et un jeune homme à l'allure agréable leur ouvrit. Grand et athlétique, il sourit poliment en découvrant la carte de police que venait de lui présenter Molinari.

– M. Moss ? Inspecteur Molinari et sergent Buckowski, pouvons-nous entrer un instant ?

– Heu, oui, je suppose... fit-il alors que Beck pénétrait déjà dans la maison.

Contrairement à la chambre des deux étudiantes que Molinari avait visitée plus tôt dans la matinée, l'aménagement du studio avec ses simples étagères en bois, son canapé de récupération, ses chaises premier prix et sa table improvisée, était des plus dépouillés, et la décoration pour le moins minimaliste. Heureusement, des bibelots, deux ou trois photos accrochées au mur et quelques coussins aux couleurs vives, jetés sur le sofa, donnaient à la pièce un peu de chaleur, parvenant à en faire un lieu de vie plutôt agréable. Tant et si bien que Molinari commençait à penser qu'il lui faudrait revoir ses préjugés concernant les logements étudiants.

– Vous avez de la chance de me trouver là, je reviens à peine de mon boulot.

Tandis que l'inspecteur s'imprégnait de l'atmosphère de la pièce, Beck observait le comportement du jeune homme, qui, en parfait maître de maison, les invita à s'asseoir et leur proposa un verre.

– Vous vous attendiez quand même à ce qu'on vienne vous rendre une petite visite, pas

vrai ? lança Beck, d'un ton presque complice, tout en déambulant dans la pièce, s'attachant à chaque photo, chaque objet, chaque détail qui aurait pu lui révéler la moindre information.

– Bien sûr, répondit Moss.

Puis, s'essayant à un ton plus affecté, il reprit :

– Avec ce qui est arrivé... Quand j'y pense, ça fait froid dans le dos ! Et Julie qui n'a même pas pris la peine de m'appeler ! Je savais même pas ce qui s'était passé, moi. Et puis des rumeurs ont commencé à circuler à la fac et c'est là que j'ai compris. J'ai réalisé que je ne la reverrai plus...

Face à tant de fausseté et cette pseudo compassion, Molinari ne put réprimer un léger signe de dédain. Le manque de spontanéité de l'étudiant était flagrant. Il choisissait ses mots et fabriquait ses phrases avec une rigueur et une facilité déconcertante, jouant sur le ton qu'il souhaitait insuffler à son texte, tel un acteur déclamant de grandes tirades à la limite du ridicule devant un public inexistant.

– Attendez... Vous n'êtes pas là juste parce que je suis son petit ami ? J'ai l'impression d'être dans une série télé, sérieux ! Je sais que vous interrogez toujours le copain, mais vous ne ne pensez quand même pas que c'est moi qui l'ai tuée !

Les deux enquêteurs fixaient Moss, attendant les arguments pour sa défense, mais au lieu de ça, ce dernier éclata de rire.

Chris était de plus en plus irrité par le comportement du jeune homme. Certaines personnes masquaient leur stress lors des interrogatoires par des comportements empruntés, mais Moss dépassait tout ce que le jeune inspecteur avait pu observer jusqu'alors.

– C'est sacrément propre chez vous ! s'exclama Beck en passant son doigt sur une rangée de livres tout en haut d'une étagère, et le retirant vierge de toute poussière.

– La propreté, ça me connaît ! Je travaille pour une société de nettoyage. En fait, nous sommes presque collègues ! plaisanta le jeune homme. On est spécialisés dans le nettoyage des scènes de crime.

– Et vous ramenez du travail à la maison ? ironisa Beck.

– Eh bien, j'avais invité Marie à manger... J'espérais bien qu'elle resterait pour la nuit, renchérit-il, adressant un clin d'œil à Chris. Alors c'est sûr que j'ai fait un peu de ménage avant qu'elle arrive. C'est pas un crime, hein ?! lança-t-il dans une exclamation forcée.

Sans vraiment savoir pourquoi, Chris était perturbé. Il y avait quelque chose qui n'allait pas dans cette scène : Moss et ses réponses toutes faites, les photos souvenir épinglées au mur et cet appartement bien trop propre pour deux étudiants. Rien ne collait.

– M. Moss, Marie Pacôme était votre *ex*-petite amie. Elle a rompu avec vous il y a six mois.

– Je suppose que c'est *Julie* qui vous a dit ça.

Il avait prononcé le prénom de la jeune femme avec une touche de dédain non dissimulée.

– Elle me déteste. Depuis le début, elle a tout fait pour que nous nous séparions Marie et moi. Et oui, ça avait marché. On avait rompu il y a quelques temps.

Le ton de Moss se voulait de nouveau affecté, ce qui commençait à horripiler sérieusement Chris.

– Mais à force d'insister, j'ai réussi à la convaincre de me donner une seconde chance. Je vous l'ai dit, elle est même venue manger à la maison avant hier soir.

Tandis que Molinari interrogeait Moss, Beck continuait son inspection du salon. Une étagère posée au niveau du sol et masquée par un rideau attira son attention. Le sergent s'approcha et écarta légèrement le tissu.

– Elle voulait vous signifier définitivement votre rupture, M. Moss. Et elle projetait de déposer plainte contre vous si vous continuiez à la harceler.

– Ça c'est ce que vous a dit Julie, inspecteur ! Mais moi je vous dis que Marie et moi avons décidé de repartir sur de nouvelles bases.

Derrière le rideau, parmi les détergents et produits de nettoyage divers, tout au fond de l'étagère, Beck mit la main sur une bouteille noire avec un petit pictogramme en forme de tête de mort et juste au-dessous, une étiquette...

– Dis, p'tit gars, ce truc là, fit Beck en montrant la bouteille à Moss. Ça m'a tout l'air d'être du cyanure, non ? Tu peux peut-être nous expliquer ce que cela fait là ?

– C'est pas à moi. Mon coloc' est étudiant en chimie. Parfois, lui, emmène du travail à la maison. Ça laisse une sacrée odeur dans l'appart' d'ailleurs ! ajouta-t-il sur le ton de la confidence.

Chris adopta alors le même ton pour s'adresser au jeune étudiant.

– Sauf qu'on a déjà interrogé votre colocataire. Il était en Europe toute la semaine et je ne pense pas qu'il ramène souvent du travail à la maison. Vous allez nous suivre au poste, monsieur Moss, le temps que nous obtenions un mandat de perquisition.

Le soleil, déjà bas dans le ciel, rayonnait encore sur les jardins de la faculté des arts et des lettres. Mais en cette fin de week-end, seuls quelques pensionnaires profitaient ci et là des minces rayons de soleil qui perçaient entre les arbres, éclairant les parterres d'herbe et de fleurs. Installé sur un carré de pelouse, une poignée d'étudiants dissertait et riait comme si le temps n'avait aucune emprise sur eux.

Beck s'avança vers le petit groupe.

– Jimmy, tu viens avec nous, dit-il d'un ton ferme, décalant légèrement un pan de sa parka afin que le jeune homme ne puisse manquer le revolver qu'il portait à la taille.

Dans un même temps, Molinari apparut juste derrière l'étudiant, empêchant toute retraite éventuelle, mais Jimmy Dent, un léger rictus sur le visage se leva simplement et passa tranquillement ses bras derrière la tête, sous les regards ahuris de ses camarades.

– Ce ne sera pas la peine, p'tit gars. On t'emmène juste au poste pour que tu t'expliques sur un ou deux points.

– Allez, on y va, ordonna Molinari, poussant le suspect en direction du parking.

Difficile en cette fin de journée dominicale de se faire une idée de l'état d'esprit dans lequel se trouvait le capitaine de la criminelle. Réveillé aux aurores un dimanche matin, on lui aurait aisément prêté son éternelle humeur massacrate, mais la perspective de mettre fin à la traque du Gribouilleur après plusieurs longues semaines d'enquête pouvait également lui apporter une certaine satisfaction.

Du bout de ses doigts, le regard profond, Mendez tapait impatiemment le dessus de son bureau dans une danse irritante.

– Bon, voyons voir que je récapitule : on n'a pas de preuve directe ; pas de mobile pour la plupart des meurtres ; aucune trace ADN reliant l'un ou l'autre de vos suspects à nos victimes, et seulement vingt-quatre heures pour les faire parler. Ce résumé vous paraît-il correct,

messieurs ?

Beck regarda Molinari, faisant mine de chercher son sentiment avant de se lancer :

– Eh bien, à un ou deux petit détails près, c'est à peu près ça, oui. Hein, p'tit, le résumé du capitaine est bon, non ? demanda le sergent d'un ton légèrement décalé.

Le jeune inspecteur dodelina de la tête, avec plus ou moins d'assurance.

– Vous allez arrêter vos simagrées, oui ! Et d'ailleurs j'aimerais bien que quelqu'un ici m'explique pourquoi on n'a pas un, mais deux suspects ? Vous n'avez eu aucune piste pendant des semaines, ensuite vous avez commencé à parler de tueur en série et voilà maintenant qu'on se retrouve, non pas avec un, mais deux meurtriers psychopathes dans nos locaux !

– Un seul des deux est un meurtrier psychopathe, fit Beck, presque à lui-même.

– Quoi ?! protesta Molinari, visiblement surpris.

– Notre Gribouilleur se voit comme un artiste. Il cherche à passer un message. Je ne cesse de le répéter depuis le début. Il n'éprouve aucun sentiment pour ses victimes. C'est un psychopathe au sens propre du terme, incapable d'éprouver la moindre émotion.

– Et alors ? fit Chris qui commençait à voir où son collègue voulait en venir. Moss peut très bien avoir froidement assassiné son ex. Il n'y a qu'à voir le résultat. Je ne suis pas sûr qu'on puisse commettre ce genre de crime en étant saint d'esprit.

– J'ai pas dit le contraire. J'ai juste dit qu'un seul des deux était un meurtrier psychopathe, l'autre, est juste un meurtrier.

– Bon, ça suffit vous deux ! gronda Mendez. Grâce à mes excellentes relations avec les services du procureur, on peut les garder vingt-quatre heures, mais on n'aura pas une minute de plus, alors je peux savoir quel est votre plan ? Parce-qu'on est bien d'accord que vous avez un plan ?

– On va la jouer classique, genre « bon flic, mauvais flic. » lança Molinari.

Mendez se tourna vers Beck, l'incitant à développer.

– Mouais, c'est à peu près ça. Il nous faut des aveux. Sauf que si l'un de ces gamins est bien le Gribouilleur, il y a peu de chance qu'il nous fasse des aveux signés après seulement deux-trois questions. La seule façon d'en tirer quelque chose est de lui donner envie de chanter...

– On doit l'inciter à parler de son « œuvre », poursuivit le jeune inspecteur, créer une brèche et s'y engouffrer.

Beck observait Andrew Moss à travers la vitre de la salle d'interrogatoire numéro deux. S'il ne voyait pas en lui un meurtrier en série, il suffisait au sergent de l'observer ainsi quelques secondes seulement pour être convaincu que Moss était tout à fait capable de tuer de sang froid. Alors que n'importe quelle personne, enfermée dans cette salle exigüe, menottes au poignet, aurait témoigné un minimum d'humilité, le jeune homme affichait la mine souriante et décontractée des gens qui se croient au-dessus de tout. Ce genre même que Beck prenait plaisir à faire plier.

Les soupçons de Molinari dans l'affaire Pacôme s'étaient immédiatement portés sur le jeune homme, et tout laissait désormais à penser qu'il ne s'était pas trompé. Tout frais émoulu de l'école de police, bercé aux nouvelles technologies et procédures d'enquête, le jeune inspecteur était pareil à ces dizaines de p'tits gars qui sortent de l'académie, pressés d'en découdre et d'arrêter les méchants, persuadés de tout savoir sur tout. C'était du moins ce que

Beck s'était dit en le voyant débarquer dans sa salle de bains, quelques semaines plus tôt. Mais le p'tit avait autre chose, cette qualité indispensable à tout bon flic, une chose qui ne s'enseigne pas à l'académie ou dans les livres : le p'tit avait du flair. Le sergent secoua la tête en souriant, prenant conscience qu'il commençait à accorder beaucoup de crédit à un autre que lui-même. Au même instant Molinari le rejoignit, un dossier sous le bras.

- Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il, étonné par la mine presque guillerette de son collègue.
- T'occupe ! Alors, qu'est-ce qu'on a ?

Assis entre les quatre murs de la salle d'interrogatoire numéro un, Jimmy Dent ne semblait pas plus impressionné par la situation que le jeune Andrew Moss, enfermé dans la pièce d'à côté. Poliment, il demanda à l'attention des policiers qu'il imaginait postés derrière la vitre sans teint s'il était possible d'avoir quelque chose à boire. Quelques instants plus tard, Beck entra dans la petite salle, flanqué de son coéquipier, un soda à la main.

Molinari s'assit aux côtés de l'étudiant et lui versa le soda dans un gobelet en plastique.

- Merci, inspecteur.
- Tu sais p'tit gars, j'ai horreur qu'on me me raconte des cracks ! lança Beck en déposant un épais dossier sur la table.

Le jeune homme prit un air surpris.

- Tu t'es foutu de nous, Jimmy. Et pas qu'une fois !
- Je vois pas du tout de quoi vous parlez.
- Tu vois très bien de quoi on parle !
- Ton alibi, précisa Molinari. Tu es bien allé boire un verre avec ton collègue, mais selon lui, tu l'as quitté tôt dans la soirée.

L'étudiant ne se démonta pas :

- J'ai jamais dit que j'avais passé toute la soirée avec lui.
- C'est bien ça le problème, Jimmy : tu ne nous dit pas tout ! Et pour quelqu'un qui n'a rien à se reprocher, mon collègue commence à penser que tu nous caches pas mal de choses !
- J'ai rien à cacher !
- À la bonne heure ! Tu vas donc pouvoir nous raconter comment tu as rencontré Dona Lewis ? demanda Beck.
- Ça ne me dit rien.
- Tu continues à nous mentir, Jimmy. Et c'est pas bon pour toi, reprit le jeune inspecteur.

Molinari et Beck entrèrent, d'un pas décidé, dans la salle d'interrogatoire numéro deux.

– M. Moss, commença Molinari, s'installant face au suspect en déposant le dossier fermé sur la table, j'ai ici les résultats des analyses de sang que nous avons prélevé à votre domicile. Il s'agit bien de celui de Marie Pacôme.

Le jeune homme leva lentement les yeux vers son interlocuteur.

– Vous jouez au poker inspecteur ? Vous savez, il y a une chose qu'on apprend très tôt dans les cercles, c'est que le bluff ne fait pas tout. Vous n'avez trouvé aucune trace de sang chez moi.

- Vous avez l'air bien sûr de vous.

– Je nettoie les scènes de crimes inspecteur, je sais comment faire disparaître les tâches de sang et je peux vous assurer qu'une fois le boulot terminé, il ne reste plus aucune trace de mon passage.

– Votre défense ne plaide pas vraiment en votre faveur, tenta Molinari.

– Vous croyez ? Je dis juste ce qui est. Et il est impossible que vous ayez trouvé la moindre goutte de sang chez moi.

– T'en es bien sûr Andy ? enchaîna Beck, une lumière dans le regard. Quand on découpe un corps, le sang gicle de partout. Et cette cochonnerie, ça pénètre dans la plus petite des fissures, le moindre orifice. Il y a toujours une ou deux gouttes qui s'incrustent par-ci par-là, tu sais.

Le sourire de Moss perdit un peu de sa superbe mais le jeune homme conserva son flegme.

– Il va falloir faire mieux que ça, sergent. Vous n'avez rien du tout !

– En tout cas, on a ton cyanure ! reprit Molinari.

– Pas « *mon cyanure* », inspecteur, c'est mon coloc', le chimiste, pas moi. Voyez avec lui. Il vous expliquera ce qu'il en fait.

– Sauf qu'il était absent toute la semaine, et vous le savez.

– Autant que je m'en souviene, ça fait des plombes que ces produits sont entreposés chez nous. Je vous l'ai dit, il fait des expériences à l'appart', cette bouteille était peut-être là depuis des mois.

– Vous mentez M. Moss ! s'agaça Molinari. Ce cyanure a été déclaré volé à la faculté de chimie alors que votre colocataire était en Europe. C'est vous qui l'avez volé et ramené chez vous. Puis vous avez invité votre ex-petite amie à prendre un verre, prétextant sûrement vouloir lui dire un dernier au-revoir, et vous vous êtes alors servi du poison pour l'assassiner. Ensuite, vous l'avez découpée en deux et avez déposé son corps au Carlton avant de tranquillement rentrer chez vous pour faire disparaître les preuves grâce à vos formidables compétences de *nettoyeur*. Qu'est-ce que cela vous a fait de regarder mourir la fille que vous aimiez ? A-t-elle eu le temps de comprendre que vous étiez en train de la tuer ?

– Je ne mens pas, répondit Dent d'un ton ferme. Vous me balancez des noms qui ne me disent rien, c'est tout.

– Comme celui de Rose Appleton... lança Beck en ouvrant son carnet : « ... possible qu'on se soit croisés mais ce nom ne me dit rien du tout. » Ce sont tes mots, pas vrai ?

Dent dodelina timidement du chef dans l'attente de la suite. Le sergent ouvrit le dossier du suspect et attrapa une pile de photocopies qu'il jeta en vrac sur la petite table.

– Alors explique moi comment tu as pu oublier une fille à qui tu as envoyé plus d'une vingtaine de messages en quelques jours ! Tu vois, tout ça, c'est ton œuvre ! ajouta-t-il en pointant du doigt les documents éparpillés sur la table. Et franchement, un petit conseil p'tit gars : reste dans la peinture, car le français, c'est vraiment pas ton truc !

– Tu sais, entretenir une correspondance avec une inconnue, c'est pas interdit, tempera Molinari.

– Il n'y a jamais eu de correspondance ! se défendit Dent.

– Non, c'est vrai. Toi ton credo, c'est plutôt le harcèlement, pas vrai, Jimmy ? Quelques messages anodins sur un forum, c'est une chose, mais là, on sort clairement du domaine artistique ! C'était quoi le problème ? Elle ne répondait pas à tes avances, alors tu l'as harcelée

jusqu'à ce qu'elle finisse par t'envoyer bouler, ce qui t'a mis furax ?

– Mais pas du tout. Vous dites n'importe quoi !

– Ça sert à rien de nier p'tit gars. Tu l'as harcelée encore et encore ! Mais elle n'a pas cédé. Tout est là, noir sur blanc.

– En même temps, si elle t'a jamais demandé d'arrêter, c'est peut-être qu'elle aimait ça.

– C'est des conneries ! Je l'aimais bien, mais il n'a jamais été question de plus entre nous ! rectifia le jeune homme.

– Non, c'est vrai, p'tit.

Se rendant soudain compte de son dérapage, le jeune homme se recomposa un visage impassible.

– Elle ne t'a jamais accordé l'attention que tu espérais, mais c'est pas pour ça que as lâché l'affaire, pas vrai ? Et c'est ce qui t'a trahi.

Dent regarda le jeune inspecteur, interloqué.

– Votre théorie est intéressante, inspecteur, mais vous n'avez aucune preuve, lança Moss sur le ton du défi.

– Et si l'on continuait, alors, proposa Molinari.

Le jeune homme hocha les épaules.

– Admettons que vous souhaitiez pénétrer dans l'une des suites les plus luxueuses du Carlton sans laisser de trace, vous pourriez le faire ?

– En théorie ? lança le jeune homme, un sourire plein de malice dessiné sur son visage. Cela ne serait pas bien compliqué. Il me suffirait de voler l'un des grooms. Ils sont si négligents, ils oublient régulièrement leur petite carte dorée dans la poche intérieure de leur uniforme lorsqu'ils le laissent au vestiaire. Et, bien sûr, ils négligent aussi parfois de fermer leur casier derrière eux. À partir de là, rien de plus simple. Mais il ne s'agit que de conjonctures. On pourrait discuter ainsi des heures, échanger nos petits trucs et astuces toute la nuit que vous ne seriez pas plus avancé, inspecteur. Vous n'avez toujours aucune preuve de quoi que ce soit.

Moss s'était animé tout au long de l'entretien. Sa prétention le poussait à se dévoiler. Une petite lueur malsaine brillait maintenant dans ses yeux et Molinari sentait qu'il était sur le point de craquer. Il fallait trouver l'élément déclencheur.

– Et oui, qu'est-ce que tu crois mon p'tit Jimmy ? Qu'on t'a arrêté par hasard ?

– On a retrouvé les messages que tu lui as envoyés à partir de ton compte Gmail, précisa Molinari.

– C'est impossible. J'ai pas de compte Gmail et je vous l'ai dit, j'ai pas d'ordi, non plus.

– Non, mais ton colocataire en a un, lui. Bien sûr, l'identité que tu as fournie est fautive et il est impossible de remonter à toi par l'adresse ip qui a été utilisée, reprit Beck en consultant ses notes. Mais nos experts seront bientôt en mesure de prouver que les mails ont bien été rédigés par la même personne. Et puis, on a aussi des témoins...

Tout à coup, l'étudiant sembla attacher une toute autre importance au sergent.

– Et oui, Jimmy, on a des témoins. Cette chère Dona Lewis que tu dis ne pas connaître t'a

clairement identifié et pourra témoigner de ta présence lors d'une des réunions de leur petit cercle ainsi que celle de Rose Appleton.

– Et alors ? Même si c'est vrai. Ça veut dire quoi ? Que j'ai envoyé des messages à une fille, et que je l'ai croisée à une ou deux soirées. Qu'est-ce que ça prouve ? On partageait les mêmes centres d'intérêt, la même passion. On a pas mal tchaté sur le forum. C'était une fille intelligente, cultivée. J'ai rarement eu des échanges aussi intéressants avec quelqu'un de mon âge. J'ai peut-être juste eu envie de la rencontrer, de mieux la connaître.

– Ça prouve déjà que tu as bel et bien des choses à cacher.

– Je crois que tu nous as pas bien compris, p'tit. On cherche pas à ce que tu avoues le meurtre de Rose Appleton. On a déjà tout ce qu'il nous faut pour te mettre à l'ombre jusqu'à ce que tu aies besoin d'un dentier pour avaler la tambouille que t'offrira gracieusement la prison du comté.

Molinari poursuivit l'idée de son collègue :

– La Scientifique est en train de comparer les chaussures qui ont été retrouvées chez toi avec les empreintes laissées dans le jardin de Rose Appleton. Et les sacs de sports rangés dans le placard de ta chambre ont également été envoyés au labo pour analyse ADN.

– Et tu sais quoi ? reprit Beck, mon petit doigt me dit que dans quelques minutes, un policier va entrer dans la pièce et nous glisser à l'oreille que des taches de sang ont été prélevées sur ton sac et que les empreintes de pas correspondent bien à tes baskets.

Le sergent fit le tour de la petite table et se pencha sur les photos éparpillées sous le nez de Dent.

– Et qu'est-ce que tu penses de ça, p'tit ? demanda-t-il, désignant du doigt plusieurs clichés en noir et blanc. Tu te reconnais ? Ce sont les photos prises par les caméras de surveillance de la ville. On te voit sur Main Street, tout près de la villa de Rose Appleton, à vingt-trois heures trente deux exactement. Quelques minutes seulement avant son meurtre.

– Le truc vraiment idiot, reprit Molinari, c'est qu'à cause de ton silence, tu vas également écoper pour les meurtres de Catherine Beaumont et Théodora Hellis, alors qu'on n'a aucune preuve qui te relie à eux.

De nouveau, Dent parut interloqué. Cette fois, cependant, son effarement n'était nullement feint.

Beck s'approcha nonchalamment de Moss, le fixa quelques instants, puis il s'adressa à son collègue :

– Pfff, c'est vraiment n'importe quoi ! Regarde moi cette tête de premier de la classe, c'est évident qu'il n'a rien à voir avec le Gribouilleur ! Tu sais pourquoi on l'appelle comme ça, p'tit ? demanda-t-il à l'attention de Moss. Tu as dû en entendre parler. On lui a donné ce sobriquet parce qu'il met en scène ses meurtres en s'inspirant de toiles de maître. C'est en tout cas ce que pensent certains experts. Franchement, moi, j'ai beau étudier les photos prises sur place, je vois aucune ressemblance ! Toi, t'es un élève brillant, ça saute de suite aux yeux et puis, y'a qu'à voir ton dossier ! Jamais tu ferais un travail aussi approximatif. Toi t'es un véritable artiste, pas un simple gribouilleur ! Pas vrai, Andrew ? Je te dis pas, même notre expert a eu du mal à reconnaître l'œuvre dont s'est *inspiré* notre gars, cette fois !

Il déposa alors les photos des précédents crimes.

– Regarde moi ça, faut vraiment avoir de l'imagination pour reconnaître là des tableaux, tu

crois pas ? Et puis, tu sais quoi ? Moi je me dis qu'un véritable artiste, un passionné d'art comme toi, ne donnerait pas dans l'imitation ! Toi, tu innoverais, pas vrai ? Tu essaierais de créer quelque chose, non ?

Beck ajouta à ceux éparpillés sur la table l'un des clichés pris dans la chambre du Carlton.

– Franchement, c'est de l'art ça ? Tu trouves vraiment que ça ressemble à un tableau ?

Andrew Moss avait observé attentivement les images des trois premiers assassinats, et avec un intérêt plus prononcé encore, celle du dernier meurtre. La tête baissée, les poings serrés, il s'était peu à peu replié sur lui-même au fil des critiques acerbes du policier et était désormais bien plus tendu qu'en début d'entretien. Lorsqu'il releva la tête, il fit cependant bonne figure et prit la parole d'un ton qui se voulait calme et posé.

– Il s'agit du Gernica de Picasso. Quiconque s'y connaît un minimum en la matière pourrait vous le dire au premier coup d'œil. Mais il n'est pas donné à tout le monde d'apprécier là le travail qui a été fait. Le bébé, déposé entre les bras de la femme, la lampe aux formes si caractéristiques qui surplombe l'ensemble, le taureau de l'œuvre originale présent ici grâce à l'affiche visible à travers la vitre, sans lequel le tableau ne serait pas complet.

Au fil de son exposé, Moss s'était mis à caresser la photo posée sous ses yeux.

– Et puis, il y a ce corps découpé en deux parties, le buste de cette jeune femme nue, le visage déformé par la douleur. Faire tenir ainsi un corps sur la base de son tronc n'est pas si simple, et il est plus difficile encore de figer dans l'instant et la douleur les traits d'une personne pour qu'elle semble ainsi hurler dans l'éternité. Si vos experts ne sont pas capables de mettre un nom sur ce tableau, je vous conseille d'en changer, sergent, conclut le jeune homme relevant les yeux sur son interlocuteur et reposant ses mains à plat de part et d'autre de la photographie.

– Un taureau ? Où vois-tu un taureau p'tit ? demanda Beck, faussement étonné.

– Et oui, p'tit ! Ce travail si méthodique que tu as fourni pour faire vaguement ressembler ta scène au tableau d'un peintre plus ou moins connu, quel que soit le résultat, c'est ta signature. La même que pour les deux premières victimes.

– *Quel que soit le résultat ?* répéta Dent. Je rentrerais pas dans ce jeu, sergent.

– Ah parce que tu crois que je suis en train de jouer avec toi, là ? Tu comprends décidément rien à rien ! La partie est déjà finie, p'tit.

– Mon collègue a raison. Dans cet état, la peine encourue pour un meurtre, c'est la chaise électrique. Alors un meurtre ou trois... Du coup, même si on n'a aucune preuve que tu les aies tuées, étant donné qu'il s'agit du même mode opératoire et que tu suivais le même cursus que Théodora Hellis avec qui tu partageais également la même passion, ces éléments seront forcément abordés lors du procès. Avec toutes ces similitudes, le jury ne pourra faire autrement que de te condamner à la peine capitale.

– Tu auras de la chance si tu finis pas sur la chaise, p'tit gars !

– À moins que... Ton geste est inexcusable, bien sûr. Jamais les familles des victimes ne pourront le pardonner mais si tu t'expliques, que tu dis pourquoi tu t'en es pris à ces femmes, que tu te montres repentant, cela participera sans doute au travail de deuil. Et si tu donnes des raisons à un jury de ne pas le faire, peut-être, je dis bien *peut-être*, qu'il rechigneront à te condamner à mort. Ça s'est déjà vu.

Beck fit mine, en maugréant, de rejeter en bloc les banalités de son collègue, et pendant

quelques instant la petite salle sombra dans un silence de mort. Jimmy Dent parcourrait du regard les nombreux documents et photos qui recouvraient la table. Présentant par moment aux enquêteurs le visage d'un jeune homme empli de remords, puis l'instant d'après, celui d'un homme exalté et sûr de lui, désireux de dire... sa vérité. C'est avec ce regard qu'il leva les yeux vers l'inspecteur Molinari.

– Vous ne comprenez rien !

– Mais on ne demande qu'à comprendre, et le jury surtout cherchera à comprendre, fit Molinari. À toi de voir si tu veux mourir vieux et profiter d'un repas chaud midi et soir tout frais payés ou si tu préfères la chaise électrique.

– Il n'y a pas de taureau sur cette photo Andrew, précisa Molinari.

– Bien sûr que si ! objecta Moss, reprenant le cliché entre ses mains. Là, ici ! Il y a... Mais ses mots se muèrent en un silence d'incompréhension lorsque le jeune homme prit soudain conscience que l'angle de la prise de vue ne permettait pas de voir l'affiche à travers la fenêtre de la chambre.

– Alors Andy, tu disais ? lança Beck, visiblement content de la tournure que prenait l'interrogatoire.

– Il y a forcément un taureau. C'est Guernica, il doit y avoir un taureau ! C'est obligé.

– Mais comment sais-tu qu'il y a une affiche à l'extérieur de l'immeuble ? Comment sais-tu que le taureau se trouve forcément à l'extérieur et non à l'intérieur de la pièce ?

– Une seule personne peut savoir ça, p'tit.

Dent fixa le jeune inspecteur, un nouvel éclat dans le regard, comme si la part la plus solide de sa personnalité, la plus résolue, avait fini par prendre le dessus.

– Très bien, inspecteur. Je vais tout dire. Mais je ne me confierais qu'à une seule personne. Une personne qui soit capable de comprendre ce que j'ai voulu faire, qui comprenne mon œuvre...

Je ne parlerais qu'au docteur Charles O'Connod.

Après quelques secondes, Moss avait repris son calme.

– Vous m'avez eu, bravo ! dit-il d'un ton hautain en comprenant qu'il s'était fait piéger.

Puis, se départissant de tout maniérisme, le jeune homme se lança dans un monologue passionné :

– Vous vous croyez fort, pas vrai ? Vous pensez tout savoir, mais vous ne savez rien ! Ma mise en scène était magnifique ! C'est vous qui êtes des ratés ! Cette petite garce n'a eu que ce qu'elle méritait. Elle a renié ses propres capacités, elle nous a tourné le dos ! Elle s'escrimait à vivre comme une pauvre alors qu'elle aurait pu vivre dans le luxe rien qu'en claquant des doigts ! Quelle ironie de finir dans la suite présidentielle du Carlton ! Je suis sûr qu'elle aurait apprécié le clin d'œil. On m'a soufflé cette idée, mais à la réflexion c'était parfait pour elle. Et Guernica ! Quelle merveille ! J'ai toujours adoré Picasso ! Ma mise en

scène était grandiose ! Seuls des imbéciles nieraient cela !

– M. Moss, vous venez d'avouer le meurtre de Marie Pacôme, l'interrompit calmement Molinari, vous allez donc être déféré devant le parquet.

– Vous pouvez m'enfermer, me juger et faire de moi tout ce que vous voulez, inspecteur ! Mais ne croyez pas avoir gagné. Ne croyez pas que cela va s'arrêter. Je ne suis qu'une pièce du puzzle, un simple chaînon à quelque chose de bien plus grand, bien plus grand que moi et bien plus grand que vous tous ! Ce n'est pas la fin, inspecteur, ce n'est que le commencement.

Les deux enquêteurs quittèrent la petite salle tandis que les propos incohérent de Moss continuaient de résonner dans la pièce.

– C'est une belle connerie ! lâcha Beck.

Mendez avait convoqué en urgence le docteur O'Connod au commissariat et les deux hommes avaient été rejoints dans le bureau du capitaine par Beck et Molinari.

– Vous avez mieux à proposer sergent ? Vous pensez toujours que Moss n'est pas responsable des autres meurtres ?

Beck opina lentement du chef dans un silence révélateur de sa conviction.

– Bon. Mais vous n'avez rien contre lui, pas la moindre preuve directe ! Vous savez très bien qu'on a besoin de ses aveux.

– Laissez-moi quelques minutes seul avec lui sans caméra, sans micro et je vous garantis qu'il faudra qu'on lui enfonce un bâillon dans le gosier pour qu'il arrête de chanter !

– Pourquoi ne veut-il parler qu'à O'Connod ? Pourquoi lui ? se demanda Molinari à voix haute.

Le docteur O'Connod, installé entre les deux enquêteurs, se tenait droit dans son fauteuil, toujours impeccablement habillé, les cheveux plaqués sur son front, le visage fermé et l'air absent.

– Ça, c'est une bonne question ! Doc. Une idée ?

– Eh bien, je suis un auteur publié et j'espère reconnu. Peut-être croit-t-il me connaître. Et sans doute pense-t-il que je peux le comprendre. L'expert marqua une pause. À moins qu'il ait su que je collaborais avec la police sur cette enquête...

– Impossible, le culpa Mendez. Les contrats passés avec nos services sont confidentiels et vous n'avez pas encore été sur le terrain. Bon, quoi qu'il en soit, le sujet est clos. Docteur, faites en sorte qu'il vous donne des détails. On suivra votre entretien à partir d'ici grâce aux caméras de surveillance et on enregistrera tout ce qui se dira.

Beck n'aimait décidément pas la tournure des événements et ne quittait pas des yeux l'écran de contrôle sur lequel O'Connod finit par apparaître. Les mains menottées à la table, Jimmy Dent l'accueillit dans la petite pièce, un sourire plaqué sur le visage, le regard empli d'admiration.

Le sergent se leva et augmenta le son des hauts-parleurs sur le petit poste de contrôle.

– Content que vous soyez là, professeur.

Beck nota immédiatement le ton presque familier et l'appellation particulière qu'avait choisie le suspect pour s'adresser à son interlocuteur.

– C'est bien naturel. J'ai cru comprendre que vous désiriez me parler.

– Oui... Je n'ai pas pu achever mon travail dans les temps... Mais j'ai bien avancé. Vous

avez vu les photos ?

– Oui. J'ai dû faire quelques recherches mais j'ai fini par retrouver l'œuvre originale. *Le maître et son élève*, n'est-ce pas ? De Giovanni Do. Un peintre rare. Le choix est intéressant.

– Vous trouvez ?

– Eh, bien, oui. Puisqu'il semble évident que vous tentez de créer une œuvre nouvelle à partir de toiles de maître, celle-ci est parfaitement choisie pour représenter votre travail. *Le maître et son élève*, il n'y avait pas meilleure image. Dans l'œuvre originale, le miroir et les livres sur le bureau rappellent l'apprentissage et la vérité. L'élève complète ses études en se livrant à sa contemplation sous la férule de son maître, exposa l'expert, un léger sourire d'autosatisfaction se dessinant peu à peu sur son visage. L'apprentissage est le vôtre, celui que vous suivez au fur et à mesure de vos travaux. Et la vérité, celle que seuls les connaisseurs détiennent mais que l'on se doit de partager avec les profanes. On peut cependant noter l'ironie de la situation...

Le jeune homme regarda O'Connod, l'admiration dans ses yeux se mêlant désormais à la curiosité.

– Vous, ici, menotté à cette table. Car vous n'êtes pas sans savoir que cette œuvre est aussi censée rappeler l'apprentissage par la prudence, ce qui visiblement vous a fait défaut, ajouta l'expert d'un ton presque critique.

– Le principal c'est que mon travail soit achevé...

– Mais pour vous, il est trop tard.

– C'est pas grave. D'autres prendront la relève, n'est-ce pas, professeur ?

– Vous pensez que d'autres que vous pourraient accomplir un tel travail ?

Dent sourit, silencieux.

– Et pour *le Modèle Rouge* et *La Venus de Milo*, je suppose qu'il s'agit également de votre œuvre ? Vous pouvez en parler désormais. Vous n'avez plus rien à perdre.

Alors que Dent fixait O'Connod du regard, sans se départir de son sourire en coin, la petite pièce demeura dans le silence quelques longues secondes.

Collé à l'écran de contrôle, Beck s'assura que le son de l'appareil fonctionnait correctement lorsqu'il vit le visage du suspect se rapprocher de celui de l'expert et lui glisser un mot à l'oreille. Alors qu'il regagnait son siège à reculons, l'image de O'Connod se rapprocha de la caméra puis, soudain, plus rien. L'écran était devenu noir. Beck se leva et tapa rageusement sur le poste de contrôle, en vain. « Bordel, mais qu'est-ce qu'il fout celui-là ?! » dit le sergent en se précipitant hors du bureau, bousculant les fauteuils et Molinari au passage.

Lorsqu'il parvint devant la vitre sans teint, suivi de près par Molinari et Mendez, le policier en uniforme tenait la porte au docteur O'Connod qui sortait de la salle d'interrogatoire, un dossier à la main.

– On peut savoir ce que vous avez fichu, doc ?! tempêta Beck.

– Il a accepté de parler à condition que je coupe la caméra, dit simplement l'expert en tendant un dossier à l'enquêteur. C'est bien ce que vous vouliez, sergent ? Qu'il avoue ?

Le sergent baissa les yeux. Dans la petite chemise regroupant les différents éléments de l'affaire, en une courte phrase datée et signée, Jimmy Dent avait avoué sur une simple feuille de papier les meurtres de trois personnes.

La foule était en effervescence devant le palais de justice. Les journalistes avaient dû se

battre pour obtenir les meilleures places et les caméras jonchaient le parvis de l'édifice tandis que les badauds se bousculaient derrière les barrières mises en place au pied des marches par les services de police.

Un cameraman, la main levée, commença le décompte pour lancer l'intervention de sa collègue. Lorsqu'il n'y eut plus qu'un index pointé dans sa direction, celle-ci se lança :

– Dans quelques minutes, quelques heures tout au plus, l'avocat de Jimmy Dent devrait apparaître ici-même devant les portes du palais de justice pour nous annoncer le verdict dans le procès qui s'avère déjà l'un des plus retentissant de notre petit état. Si l'inculpation de Jimmy Dent – plus connu sous le sobriquet du Gribouilleur – ne fait aucun doute, le prévenu ayant décidé de plaider coupable, reste à savoir s'il sera parvenu, en ces quelques jours de procédure, à estomper l'image du monstre décrite par la presse tout au long de ces semaines d'angoisse et peut-être, ainsi, à éviter la peine capitale. C'était Clara Spencer pour *Midnightown Daily News*...

Mais alors que la journaliste était sur le point de rendre l'antenne, elle reprit soudain son micro.

– Attendez, attendez... Je crois qu'il se passe quelque chose, annonça-t-elle en faisant signe à son cameraman de continuer à tourner. Oui, des officiels sortent de la salle... Je crois que j'aperçois l'avocat de Jimmy Dent. Oui, c'est bien lui. On va aller à sa rencontre...

Clara Spencer joua des coudes pour se frayer un chemin parmi les requins qui se précipitaient à l'encontre des hommes de loi. Heureusement, elle était bien placée et fut en bonne position pour poser les premières questions.

– Maître Hessler, êtes-vous satisfait de l'issue du procès ?

– Nous ne pouvons qu'être satisfaits. La cour a tenu compte des aveux de mon client et de son désir d'aider la justice dans son enquête. La peine de mort ne devrait plus exister dans une société telle que la nôtre. Jimmy Dent a commis des actes qui confinent à la folie, il suivra des soins en prison et expiera sa faute pour le reste de sa vie. Je n'ai rien à ajouter, conclut l'avocat, tentant de se faufiler à travers la foule. Et alors que les questions continuaient de fuser de toutes parts, une nouvelle vague de journalistes se dirigeait de nouveau vers le parvis où le procureur s'était lancé, à son tour, dans un petit discours de complaisance sous les crépitements des flashes.

À quelques dizaines de mètres de là, dans une petite rue jouxtant l'arrière du palais de justice, un petit bus encadré de plusieurs véhicules de police s'apprêtait à démarrer. Deux policiers lourdement armés et équipés de gilets pare-balles installèrent Jimmy Dent dans le véhicule. La petite rue était bordée d'arbres. L'hiver serait bientôt là mais le soleil rayonnait encore à travers les quelques feuillages qui avaient résisté au froid. Le regard perdu au loin à travers la vitre, le jeune homme semblait serein, son éternel sourire accroché au visage. S'il sentit quelqu'un s'asseoir sur le siège voisin, il n'y prêta pas attention.

– Belle saison, pas vrai, p'tit ? Fais bien le plein d'images car t'es pas prêt d'en voir d'autres comme ça avant un bon bout de temps !

Dent tourna les yeux vers Beck qui se roulait une cigarette.

– À ce qu'il paraît c'est bon pour les nerfs. Perso, ces trucs, ça a plutôt tendance à m'agacer encore plus mais bon, depuis que je me suis mis à ces merdes, je fume moins, je suppose que c'est déjà ça.

– J'ai plaidé coupable, et ai été condamné, sergent, qu'est-ce que vous voulez maintenant ?

– Ouais, ouais, mais tu sais quoi ? Depuis notre dernière conversation, il y a quelques petites choses qui trottent dans ma satanée caboche et il faut absolument que ça sorte !

– Qu'est-ce que vous cherchez ?

– Je cherche juste à comprendre, p'tit. Tu vois, on peut facilement imaginer l'attraction que Rose Appleton exerçait sur toi, reprit le sergent, toujours affairé à la préparation de sa dose de nicotine. Mais les deux autres, pourquoi elles ?

– Vous vous trompez sur toute la ligne ! Je n'éprouvais aucune fascination ni pour Rose, ni pour Théodora. Quant à Catherine Beaumont, je ne la connaissais même pas.

– Alors, pourquoi ? C'est quoi le but de tout ça ?

– L'art doit vivre, sergent. Il ne doit pas rester cantonné à son support, enfermé dans son esprit ou entre les murs d'un musée. Elles plus que quiconque auraient dû savoir ça ! Et quel meilleur moyen de le faire vivre que de le confronter à la véritable nature de nos corps, à la vie... et à la mort ? Elles devaient le comprendre. Le monde entier doit comprendre que l'expression artistique ne pourra atteindre sa quintessence qu'en se libérant de ses codes et de ses contraintes.

– Mouais, si tu le dis. Mais ça répond pas vraiment à la question.

Pour seule précision Beck n'eut qu'un sourire narquois.

– T'es un sacré phénomène p'tit, ça, on peut pas te l'enlever. Tu parles comme un artiste, mais finalement tu n'es qu'un imitateur. Un p'tit gars qui pour compenser son manque de talent doit se contenter de copier des œuvres connues.

– Encore une fois, vous êtes à côté. Le public ne peut comprendre que ce qu'il connaît. Nous nous approprions ces œuvres, nous les sublimons et au final, nous créons une œuvre nouvelle et véritable.

– « *Nous* » ?

Dent hésita un instant, sans se départir pour autant de son sourire.

– Les véritables artistes. Ceux qui partagent notre vision.

– Ah, ouais, bien sûr. C'est donc pour ça que vous modifiez l'œuvre originale, vous vous « *appropriiez* ».

Dent regarda le sergent, interrogateur.

– Le lacet absent de la partie de cuir collée aux pieds de Catherine Beaumont et pourtant bien présent sur les deux pieds du *Magritte*. C'est ta marque, ta touche personnelle, quoi !

– Je vous l'ai dit. Le but est de s'approprier l'œuvre originale.

– Ben ouais, bien sûr.

Le sergent qui avait enfin achevé la préparation de sa cigarette la glissa derrière son oreille, et le regard fixé sur l'horizon, reprit :

– Tu vois p'tit, tout ce que tu me dis, ça me fait justement penser à cette phrase qui tourne en boucle dans ma tête depuis un bon moment maintenant.

Cette fois, le sourire de Dent s'était envolé. Il fixait le policier, attendant la suite avec intérêt.

– « *L'élève complète ses études en se livrant à sa contemplation sous la férule de son maître...* » J'ai toujours été nul en étude de texte, alors la peinture, je te raconte même pas ! Mais ça, c'est quand même les mots d'un expert ! Et du coup, y'a une question que je me pose : si t'as si bien choisi ce tableau comme le dit le doc, tu serais donc l'élève, mais alors, qui est le maître ?

Alors que le bus pénitentiaire s'enfonçait dans les rues barrées du centre-ville, le sergent Buckowski passa la main dans sa parka et extirpa de sa poche intérieure la photo des pieds découpés de Catherine Beaumont. Sectionnés au-dessus de la cheville, ils avaient été

prolongés de pièces en cuir mêlées à la chair, les faisant ressembler à de petites bottines. Et sur chacune d'elle, filait un lacet méticuleusement agencé.

Le cliché avait été pris par faible luminosité, un éclairage cru, sans doute le flash d'un téléphone portable. Mais un regard averti pouvait également noter l'aspect léché de la photographie : le cadrage soigné, l'angle particulier choisi pour mettre en valeur cet assemblage incongru et offrir le rendu le plus proche possible de l'œuvre originale. À côté de cette première image, un homme punaisa sur le panneau de liège, la photo agrandie d'une jeune femme suspendue à un échafaudage, le corps mutilé au niveau des bras, puis il se tourna vers l'assistance rassemblée en cercle autour d'un poêle à bois. Le feu, rayonnant sa chaleur et projetant l'éclat rougeoyant de ses flammes sur les visages attentifs, laissait le fond du hangar dans une obscurité encore plus profonde. L'endroit était désert en cette nuit glacée et la lune faisait ruisseler ses rayons au travers des vasistas, découpant des ombres fantasmagoriques.

– Observez comme ces travaux subliment les œuvres dont leurs auteurs se sont inspirés, notez cette recherche de la transcendance esthétique de la réalité...

Toutes les têtes acquiescèrent d'un hochement simultané et un murmure parcourut l'assemblée. L'orateur prit le carton à dessin qu'il avait apporté et fit glisser une large feuille qu'il dissimula aux yeux de son auditoire avant de la disposer précautionneusement aux côtés des deux autres photos. Voilà ce que j'attends de vous ! dit-il en se retirant vivement, d'un mouvement théâtral, dévoilant une nouvelle œuvre au tableau. Des exclamations de surprise fusèrent en découvrant une femme assise devant un miroir, le regard figé pour l'éternité.

– « *Un maître et son élève* ». La peinture à l'origine de cette œuvre est le travail de Juan Do, un peintre espagnol du XVII^{ème} siècle. Mais notre ami a su ici se l'approprier et lui rendre vie. Il ne s'agit plus d'une simple toile mais d'une scène vivante.

– Mais monsieur, *l'élève* dans l'œuvre originelle, n'est pas censé être un garçon ? l'interrompt l'un des participants.

Sans se départir de son sourire ni se laisser déstabiliser par cette intervention, l'homme dont l'expertise ne faisait aucun doute, poursuivit :

– Tu as tout à fait raison, Karl. Seulement Jimmy s'est emparé de cette œuvre pour la faire sienne. C'est là toute l'expression de son génie. Et il a montré, tant dans le choix de son support que dans celui de son modèle qu'il était à la hauteur de mes enseignements et de la confiance que je lui témoignais. Enfin, en décidant d'assumer la paternité de ces trois œuvres, ajouta l'homme en désignant le tableau du doigt, Jimmy a bel et bien prouvé qu'il était mon élève. Et c'est avec fierté que j'ai accepté d'être son mentor.

L'homme marqua une pause, dévisageant chacun des membres de son petit cercle avant de reprendre :

– Je sais que vous avez les capacités et le talent. Je sais que chacun d'entre vous peut prétendre à mes enseignements. Vous en êtes tous capables. À vous maintenant de vous en montrer digne. J'ai vous ai indiqué la voie. Jimmy, le premier, a compris l'investissement que demandait un tel engagement. Suivez son exemple pour que l'art ne reste pas lettre morte.

Conditionnés, les étudiants s'écrièrent tous en cœur :

– L'art doit vivre ! L'art doit vivre !

L'homme ne put dissimuler sa f à la vue de la mise en action du mécanisme morbide qu'il avait conçu. Comme tout artiste, il salua son public conquis par une révérence. Et ce n'est

qu'à l'approche des premières lueurs du petit matin, dans les brumes cotonneuses enveloppant le Hangar, que le petit groupe se dispersa, chacun mûrissant déjà l'œuvre qu'il consacrerait à son maître.

FIN du pilote...